This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS 30 e 34~~

Vet. Fr. II B. 912

NS. 30 e 1

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE L. STERNE.

TOME QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE L. STERNE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS;

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,

RUE PIERRE-SARRAZIN, n°. 8.

M. DCCC. XVIII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 - NOV. 1926
OF OXFORD

SERMONS

CHOISIS.

PRÉFACE.

Ces *Sermons sont sortis tout brûlans de mon cœur; je voudrais que ce fût là un titre pour pouvoir les offrir au sien... Les autres sont sortis de ma tête, et je suis plus indifférent sur leur réception.* C'est ainsi que Sterne caractérise lui-même ses sermons dans sa première lettre à Eliza, et leur lecture confirme l'idée qu'il en donne. On ne voit plus en effet ici l'auteur de Tristram Shandy enjamber son dada, galoper fantastiquement d'une idée à l'autre, et parcourant un horizon qu'il se plaît à reculer, se dérober à la vue du lecteur qu'il aime à tromper. C'est un philosophe chrétien qui médite les Écritures, et qui en extrait avec finesse une doctrine pure, autant amie de la religion que de l'humanité. Tout y respire la paix, la piété et la philantropie.

Si son imagination trop vive pour être long-temps modérée, s'échappe et se livre à quelques saillies étrangères à la dignité de la chaire, son cœur sensible vole aussitôt

après elle pour la réprimer, la ramener, et tempérer cette gaîté par l'onction de sa morale. *Mes sermons*, disait-il, *sont des housards qui frappent lestement un coup à droite et à gauche; mais on les verra toujours être les auxiliaires de la vertu.* Cette plaisanterie sentie, définit l'ouvrage; elle seule eût dû servir de préface.

On ne donne que seize sermons parmi les quarante-quatre imprimés en Angleterre : on ne pouvait faire un choix plus étendu sans tomber dans le défaut si souvent reproché aux éditeurs, d'accumuler indifféremment tous les ouvrages d'un écrivain, et d'étouffer son génie sous un amas qu'il désavouerait s'il vivait. Ces sermons furent écrits sans prétention pour instruire les paroissiens confiés aux soins de Sterne. La célébrité qu'il acquit dans la suite excita le zèle intéressé de ses imprimeurs, et servit de passe-port à tout ce qu'ils s'empressèrent de ramasser pour profiter de la faveur qu'on attachait à un nom connu. Le traducteur doit être plus sobre que les éditeurs.

Cette traduction est littérale, malgré les leçons du purisme. Peut-on traduire

Sterne autrement sans le défigurer? Un moraliste, un historien sont rendus souvent par des tournures équivalentes, parce que leur mérite est dans les choses qu'ils écrivent; mais, quand celui d'un auteur original consiste plus dans sa manière que dans sa matière, c'est cette manière qu'il faut constamment imiter; c'est alors qu'il faut craindre qu'à force de polir une traduction, un coup de lime portant à faux, n'aplatisse un trait saillant, et n'efface l'empreinte de l'originalité précieuse au lecteur. Les Anglais ont craint de rendre *Montaigne* méconnaissable en le traduisant. Les mots nouveaux et les tourures hardies, même dans sa langue, sont notés en lettres italiques.

Ce n'est pas qu'en prescrivant de traduire littéralement un ouvrage original, il faille le faire, comme dit Montaigne, *à coup de dictionnaire.* Si le mot propre n'est pas inspiré par le génie présent de Sterne, il est inutile de le chercher ailleurs que dans cette inspiration. Il n'est pas dans un dictionnaire, et le froid a glacé le traducteur dans l'intervalle de ses recherches. Il faut enfin méditer et sentir Sterne

pour le traduire : tout autre moyen est insuffisant.

Si l'on veut connaître au long le jugement singulier que cet écrivain portait sur ses sermons, on peut recourir à la digression plaisante qui se trouve à la fin de l'histoire de Lefèvre, tome II page 174 et suivantes.

LE BONHEUR.

SERMON PREMIER.

« *Il en est qui disent : qui nous montrera les biens que* « *nous désirons? Seigneur, tu as empreint sur nous un* « *des rayons de ton visage.* » Psaume 4, V. 5 et 6.

L'OBJET de la poursuite de l'homme est le bonheur. C'est le premier et le plus ardent de ses désirs. Dans toutes les positions de sa vie, il le cherche comme un trésor caché; il le poursuit sous mille formes diverses. Mille fois trompé, il persiste encore, court, arrête tous ceux qui se rencontrent sur ses pas, et leur demande : oh! qui de vous me montrera le bien que je désire? qui me guidera dans cette recherche? qui me conduira vers le but de tous mes vœux?

L'un lui dit de le chercher parmi les plaisirs de la jeunesse, dans ces scènes vives et joyeuses, où le bonheur préside toujours, et où il le reconnaîtra sans peine au rire et à la joie qu'il verra éclater dans tous les yeux.

Un second, d'un aspect plus grave, lui désigne ces palais coûteux, bâtis par l'orgueil et la folie. Il lui apprend que l'objet de ses recherches y fait son séjour, que le bonheur y vit en société avec les grands, au milieu de la pompe et du luxe; qu'il le reconnaîtra à la variété de ses livrées et à la magnificence des meubles et des équipages dont il est environné.

L'avare sourit en secret à ce discours; il lève les yeux au ciel et le bénit. S'étonnant qu'on veuille égarer ainsi volontairement le malheureux voyageur et le jeter dans un vain tourbillon, il le tire à part. Là, il lui apprend que le bonheur n'habita jamais avec l'extravagance, mais qu'il se plaît sous le toit frugal du sage qui connaît le prix de l'argent, et qui sait le ramasser pour une occasion imprévue; que ce n'est pas l'or prostitué devant les passions qui constitue la félicité, mais plutôt sa parcimonie, le plus bel attribut de l'idole devant qui brûle chaque jour l'encens des hommes prosternés.

L'épicurien rectifie cette erreur en le jetant, s'il est possible, dans une erreur plus grande. S'étant convaincu qu'il n'existe d'autre bonheur que celui des sens, il y rappelle le voyageur, et lui dit : Vainement tu le chercheras ailleurs qu'où l'a mis la nature, dans la satis-

faction des goûts qu'elle a créés. Si mon opinion t'est suspecte, appelles-en à ce roi sage qui nous a assurés qu'il n'y a rien de meilleur dans la vie que manger, boire, et se réjouir dans ses œuvres.

L'ambition l'arrête comme il va éprouver cette doctrine facile, le prend par la main, et le conduit dans le monde. Elle lui montre les royaumes de la terre et leur gloire; elle lui révèle les divers moyens d'augmenter sa fortune, et de s'élever aux honneurs. Elle étale à ses yeux les charmes enchanteurs du pouvoir, et lui demande s'il existe sur la terre un bonheur égal à celui d'être caressé, flatté, courtisé, suivi.

La philosophie enfin le trouve courant rapidement et avec fracas dans sa carrière bruyante; elle le saisit et lui remontre que s'il cherche le bonheur, il est bien loin de la voie qui y conduit; que le dieu, depuis long-temps exilé du tumulte des cours, a choisi une solitude éloignée du commerce des hommes, et que, s'il veut le trouver, il doit, laissant les intrigues, rétrograder vers une retraite paisible, où des amusemens simples et des livres instructifs ont fixé la félicité.

Tel est le cercle que l'homme parcourt. Après

des essais infructueux, il s'assied enfin triste et fatigué, désespérant de voir jamais ses vœux s'accomplir, ne sachant, après tant de disgraces, à qui se confier, incertain à quoi il en attribuera la faute, à l'insuffisance de la nature, ou à celle des jouissances du siècle.

En cet état de perplexité, errans sans détermination, et ne pouvant retrouver un refuge en nous-mêmes, abusés, déçus par ceux qui voulaient nous montrer le bonheur : *Seigneur*, dit le psalmiste, *jette un regard sur nous*, éclaire d'en haut avec un rayon de ta grace et de ta sagesse la nuit dans laquelle nous vaguons, et conduis-nous. Grand Dieu! ne nous laisse pas sans guide dans cette région ténébreuse où nous cherchons la félicité, éclaire nos yeux, qu'ils ne s'endorment pas du sommeil de la mort; ouvre-nous les trésors de ta parole et de la religion; fais-nous connaître le plaisir qu'on trouve à te craindre et à t'aimer; et conduis-nous à ce havre auquel nous aspirons, à ce havre des vrais plaisirs qui doivent satisfaire non seulement nos désirs momentanés, mais encore nos vœux les plus illimités.

Ce discours se réduit naturellement aux deux points qui partagent notre texte. *Qui nous montrera le bonheur?* tel est le premier; il

nous a inspiré quelques réflexions sur les moyens que nous prenons pour atteindre au bonheur, et sur les plans que sa recherche nous fait tracer.

Cet examen nous a conduit à la source, au vrai secret du bonheur. Il est dans le second verset : *Seigneur, tu as fait luire sur nous un rayon de ton visage.* Non, mes frères, il n'est point de félicité sans la religion, la vertu et l'assistance divine dans la carrière de la vie.

Parlons encore un moment des folies des hommes, et de leur égarement perpétuel.

Il n'est pas de sujet plus épuisé par les déclamations que celui de l'insuffisance de nos plaisirs. Il n'est aucun épicurien réformé, depuis le siècle de Salomon jusqu'à nous, qui n'ait fait, dans ses momens de repentir et de disgraces, quelques réflexions douloureuses sur le vide des plaisirs de ce monde, et sur la vanité des vanités que les hommes poursuivent : mais vainement ils ont donné des leçons utiles, on les a toujours regardés, ou comme des gourmands blasés et sans appétit, inhabiles à goûter les plaisirs de la vie, ou comme des solitaires mélancoliques et misanthropes qui, n'ayant jamais su les goûter, sont peu propres à les juger.

Est-il merveilleux, par conséquent, que la plus grande partie de ces réflexions, quelque

justes qu'elles soient, n'aient fait qu'une impression légère, tandis que l'imagination était déjà échauffée par le désir ardent du bonheur? les plus belles méditations sur la vanité du monde arrêtent si rarement l'homme passionné! rarement elles opèrent en lui la moitié de la conviction que lui donneront un jour la possession constante et uniforme de l'objet désiré, l'expérience qu'il acquerra, et les observations dont l'exemple des autres enrichira sa propre expérience.

Tâchons de conduire les hommes vers cette isssue qu'ils doivent un jour connaître; et, au lieu de nous abandonner à des argumens usés, et à des proverbes sans cesse récités, recourons aux faits. Si nous prouvons que les actions des hommes attestent l'insuffisance de leur plaire, nous aurons mieux établi la vérité de cette partie de notre discours, que ne l'établiraient les argumens spéculatifs de la plus subtile métaphysique.

Eh bien! si nous jetons un coup d'œil sur la vie de l'homme, depuis l'âge de la raison jusqu'à celui où elle cède à la décrépitude, nous le trouverons engagé, entraîné dans une telle série d'idées et de désirs, que nous pourrons dire de lui : « la plante de ses pieds n'a pas » trouvé une place à se reposer un seul instant. »

Au moment où, débarrassé de ses tuteurs et de ses gouverneurs, il est abandonné à lui-même, et mis sur le chemin du monde, ses premières idées se remplissent naturellement du bonheur qu'il va rencontrer; elles lui sont suggérées par le spectacle des plaisirs où se laissent entraîner ses compagnons et ses égaux.

Voyez comme son imagination court à la suite du premier feu follet qui flatte ses désirs. Observez les impressions différentes que font sur ses sens la musique, les arts, la parure, la beauté; comment son esprit léger voltige après les plaisirs : vous diriez qu'il n'en sera jamais rassasié.

Laissons-le quelques années à lui-même, jusqu'à ce que la pointe de son appétit se soit émoussée, et vous allez bientôt ne plus le reconnaître. Engagé dans le tourbillon des affaires, flatté de passer pour un homme d'importance, mettant son bonheur à la réussite de mille projets, pourvoyant enfin à la fortune de ses enfans et des enfans de ses enfans, il vous dira alors que les plaisirs de la jeunesse ne sont faits que pour ceux qui ne savent disposer ni du temps ni d'eux-mêmes; que, quelque brillans qu'ils paraissent à l'homme sans expérience, ils sont si éloignés de l'idée qu'on se fait du bonheur, que c'est beaucoup

de leur échapper sans chagrins ; qu'ils laissent derrière eux les suites les plus fâcheuses, et que d'ailleurs il est pénible pour un homme sage d'être sans cesse enfermé dans un cercle importun, duquel il ne peut s'élancer quand il veut. Il vous dira qu'un homme à caractère doit soigner ses enfans ; veiller à leur intérêt, les placer au-delà du terme des besoins et de la dépendance ; que, s'il est quelque félicité sur la terre, elle consiste dans l'accomplissement de ces conditions, et que si Dieu bénissait ses efforts, il serait le plus heureux parmi les fils des hommes.

Plein de cette conviction, l'esclave se courbe et se remet au travail. Il court, achète, vend, échange, se lève avec l'aurore, prend à peine un instant de repos, et mange le pain de la sollicitude jusqu'à ce qu'il ait atteint, outrepassé même le but de ses peines. Eh bien! quand il y touche, s'il veut être sincère, il conviendra aisément que la réalité est au dessous de la peinture coloriée par son imagination ; que, couché sur cet amas de richesses, il ne dort pas plus profondément, ne veille pas plus joyeusement, et qu'en un mot, il n'a ni moins de soucis, ni moins d'anxiétés, qu'au moment de son départ pour le temple de la fortune.

Peut-être, me direz-vous, ne lui manque-t-il que quelque dignité, ou quelque titre magnifique, peut-être s'écrie-t-il en lui-même; oh! si je pouvais y parvenir, grand Dieu que je serais heureux! ce serait la même chose: cette dignité, ce titre qui couronneraient sa tête de splendeur, n'ajouteraient pas une coudée à sa félicité. Ce qu'il désire repose sur son imagination légère: à mesure qu'il a couru vers son objet, le fantôme a volé, a fui devant lui; et, pour me servir d'une comparaison familière, on a beau hâter son char, les roues sont toujours à une égale distance entre elles.

Mais si je me suis perpétuellement abusé dans les voies du bonheur en amassant des richesses, voyons si je ne le trouverai pas en les dépensant. Oui, je vais entreprendre de grands ouvrages, élever des palais, construire des jardins, planter des vignes, conduire des eaux. Je vais assembler des esclaves, des domestiques, des artisans, des artistes, et présider à leurs travaux. Abandonnant ainsi ses projets utiles, l'homme s'éloigne du commerce des gens d'affaires, et réalise sa fortune; il va la dépenser. Le voilà en conséquence abattant et réédifiant, achetant des statues et des tableaux, déracinant ici pour replanter là, aplanissant les montagnes et comblant les vallées, changeant le lit

des rivières en plaines fertiles, et les plaines en rivières : il dit à celui-ci : marche, et il marche ; il dit à cet autre : fais cela, et il le fait : tout ce que son esprit conçoit, son or l'exécute. Quand ses plans seront réalisés, il touchera sans doute à l'accomplissement de ses désirs, il atteindra le sommet du bonheur humain. Ah ! je vous répondrai pour lui qu'il a outre-passé les bornes d'un simple amusement, que les plaisirs ont été bien souvent mêlés de chagrins, et que le repentir arrache de sa bouche le même aveu qui échappa à Salomon, quand il dit : *J'ai regardé autour de moi les travaux que mes mains ont accomplis, et j'ai vu que tout était vanité et vexation d'esprit : il ne m'en reste aucun avantage sous le soleil.*

Il se peut encore qu'il ait été plus loin qu'il ne se l'était proposé, qu'il se soit laissé entraîner à des dépenses ruineuses, et qu'il ne lui reste d'autre expérience à faire que celle de l'avarice ; point d'autre bonheur que celui de ramasser une seconde fois sordidement, et de resserer avec inquiétude ce qu'il a dépensé sans discernement.

Dans le dernier acte de la vie, voyez le vieillard tremblotant, enfermé, séparé du monde entier, tombant insensiblement dans le mépris

employant des jours sans plaisirs, et des nuits sans sommeil à la poursuite d'un objet dont son cœur rétréci ne jouira jamais. Ecoutons-le murmurer, en pâlissant sur son trésor, de ce que ses yeux ne seront jamais rassasiés, ou dire en soupirant : Hélas! pour qui travaillé-je! pour qui me privé-je du repos ?

Je viens d'esquisser la peinture des maux de la vie humaine, et de la manière dont le bonheur échappe à nos embrassemens. A Dieu ne plaise cependant que je nie la réalité des plaisir, moi qui n'ai pas nié celle des peines. Mon dessein est seulement de faire connaître la différence qu'il y a entre les plaisirs et le bonheur. La félicité ne peut pas exister sans plaisirs, mais la proposition inverse n'est pas véritable, et nous sommes créés de telle façon, que, voyant passer devant nos yeux cette multiplicité d'objets qui les fascinent, nous en saisissons quelques-uns, et nous manquons tous les autres, sans jamais jouir de la plénitude du bonheur, et de cette température égale qui le constitue.

Il ne se trouve que dans la religion, la conscience et la vertu, et l'espoir d'une autre vie. Cet espoir enrichit tous nos projets sans nous faire craindre aucune disgrace : il est fondé

sur un rocher dont la base est aussi profonde que celle du ciel et de l'enfer.

Quelques-uns parmi nous, dans le pélerinage de la vie, ont été assez heureux pour trouver sur leur chemin une fontaine limpide qui a étanché, pour un moment, la soif ardente du bonheur, mais notre Sauveur qui connaissait si bien le monde, quoiqu'il n'en jouît pas, nous apprend que *quiconque boira de cette eau sera encore altéré*: l'expérience nous atteste cette vérité, la raison nous la confirme à jamais, et Salomon devient encore l'exemple des hommes.

Jamais alchimiste pâle et desséché ne chercha avec plus de travaux et d'ardeur la pierre qui devait l'enrichir, que ce grand homme le bonheur. Il était un des plus savans observateurs de la nature, il avait en lui tous les pouvoirs et toutes les instructions; et cependant après mille spéculations vaines, nous l'entendons affirmer qu'il n'avait pu extraire le bonheur du creuset de ses expériences, et que tout s'était échappé en fumée ou en vanité.

Que celui qui veut le trouver, ne le cherche désormais que dans la crainte de Dieu, et l'observation de ses commandemens. Ainsi soit-il!

LA
MAISON DE DEUIL
ET
LA MAISON DE FÊTE.

SERMON II.

« *Il vaut mieux aller à la maison de deuil qu'à la maison* « *de fête.* » Ecclésiaste, chap. 7, v. 3.

Cela n'est pas vrai, le philosophe-roi a beau nous dire, orateur sacré, que le but de tous les hommes est la tristessse, et que le chagrin, suivant la leçon de l'expérience, est meilleur que la joie : une pareille sentence faite pour un anachorète atrabilaire ne convient pas aux habitans de ce monde. Pour quel dessein, dites-nous, Dieu nous a-t-il créés? Est-ce pour jouir des douceurs sociales de ces belles vallées où sa main nous a placés, ou pour languir dans les déserts stériles des montagnes inhabitées? Les accidens de cette vie, les tempêtes qui nous y battent, ne suffisent-elles pas, sans que nous allions à la la quête des calamités? Devons-

nous presser une poignée d'absinthe dans le calice déjà trop amer dont nous sommes abreuvés? Ah! consultons nos cœurs, et osons dire ensuite, avec notre texte, que le deuil vaut mieux que la joie. Non, le meilleur des êtres ne nous a pas envoyés dans le monde pour y aller toujours pleurans, pour y vexer et abréger une vie déjà assez vexée et assez courte. Croyez-vous que celui qui est infiniment heureux, puisse nous envier notre contentement; que celui qui est infiniment aimable voye d'un œil de jalousie l'instant de repos et de rafraîchissement nécessaire au malheureux voyageur dans le cours de son pélerinage? qu'il doive lui demander un compte sévère parce qu'en courant il aura saisi à la hâte quelques plaisirs fugitifs pour adoucir la peine de sa route, oublier la rudesse des chemins et les chagrins divers qui l'attendent à son passsage? Voyez, au contraire, combien l'auteur de notre être a placé pour nous de distance en distance de provisions de jouissances; quels *caravansérails* il a a ouverts à nos besoins! quelles facultés il nous a données d'y jouir du repos! quels objets il a mis sur nos pas pour nous faire oublier nos fatigues! ils sont ménagés et disposés d'une manière si exquise, qu'ils charment nos peines,

relèvent nos cœurs abattus sous le poids de la pauvreté et de l'affliction, et effacent même de notre souvenir le sentiment de notre misère.

Je ne veux pas, mes frères, répondre à présent à des argumens si naturels; j'aime mieux, me pénétrant de l'allégorie du texte, dire avec vous, que nous sommes des voyageurs qui, occupés du but vers lequel nous marchons, pouvons cependant amuser notre imagination des beautés naturelles et artificielles qui se présentent sur notre route, sans oublier notre projet. Si nous arrangeons en effet ce voyage de façon que nous ne soyons pas distraits de notre chemin par la variété des perspectives des édifices, des ruines qui sollicitent notre curiosité, fermer nos yeux serait une exagération de vertu digne d'un paladin religieux.

Souvenons-nous donc que nos regards sont tournés vers Jérusalem, que nous hâtons nos pas vers cette demeure de bonheur et de repos, que le chemin doit moins servir à réjouir nos cœurs qu'à éprouver en eux la vertu, que les divertissemens et les fêtes servent rarement à cette épreuve; mais que le moment de l'affliction est en quelque sorte celui de la piété. Ce n'est pas seulement parce que nos souffrances nous rappellent alors nos péchés; mais en in-

terrompant, en détournant nos poursuites, elles nous procurent ce que le fracas du monde nous refuse, quelques instans pour la réflexion, et voilà ce qui nous manque essentiellement pour nous rendre plus sages et plus prudens : il est si nécessaire que l'esprit de l'homme rentre quelquefois en lui-même, que plutôt que d'en laisser échapper l'occasion, il doit la prévenir, la rechercher aux dépens même de son bonheur présent : il doit plutôt, suivant notre texte, entrer dans la maison de deuil, où il trouvera les moyens de subjuguer ses passions, que dans la maison de fête, où la gaieté les excitera. Tandis que les délices de l'une exposent son cœur ouvert à toutes les tentations, les afflictions de l'autre l'en défendent en le fermant à leurs expressions : tant l'homme est une créature étrange. Il est tissu d'une telle manière qu'il ne peut que poursuivre le bonheur; et, cependant, à moins qu'il ne soit quelquefois malheureux, il doit se méprendre dans la voye qui y conduit. Tel est le sens des paroles de Salomon; mais, pour les justifier encore, rapprochons plus près des auditeurs le sujet que je parcours. Jetons à la hâte un coup-d'œil sur la maison de deuil et sur celle de fête, et donnez-moi la permission de les retracer un

moment à votre imagination : j'en appellerai à votre cœur sur les effets que ma peinture aura produits.

Entrons d'abord dans la maison de fête.

Je ne veux pas effrayer les yeux chastes, et la peindre d'après ces maisons abominables ouvertes pour le trafic de la vertu, et tellement construites à ce dessein, qu'on ose non-seulement y faire son marché, mais encore le mettre à exécution sans se couvrir du moindre déguisement.

Non, ne traçons pas même cette maison de fête sur le plan de celles qui nous donnent trop souvent des scènes scandaleuses d'excès et d'intempérance; mais construisons-en une qui serve d'exception, où il n'y ait rien de criminel, où rien du moins ne paraisse tel; mais où toutes choses soient compassées à la règle de la modération et de la sobriété.

Imaginez donc une maison de fête, où un certain nombre de personnes des deux sexes, invitées, ou de leur propre mouvement, s'est rassemblé pour jouir des douceurs de la société et des plaisirs autorisés par les lois et tolérés par la religion.

Avant que d'entrer, examinons les sentimens qui précedent l'arrivée de chaque indi-

vidu qui s'y présente, et nous trouverons que, quoiqu'ils différent entre eux d'opinions et de caractères, ils sont réunis par cette idée, qu'ils vont dans une maison dédiée au plaisir, et qu'il faut par conséquent dépouiller toute idée qui peut contrarier cette intention : il faut laisser dehors les soucis, les pensers sérieux, les réflexions morales, et ne sortir de chez soi qu'avec la seule disposition de concourir à la gaieté que l'on s'est promise. Avec cette préparation d'esprit, qui ne tend qu'à faire de chaque personne un convive agréable, voyons-les entrer, le cœur débarrassé de contrainte, et ouvert à l'attente du plaisir : il n'est pas nécessaire de recourir à l'intempérance et de supposer à chaque convive un appétit qui fasse fermenter son sang et enflammer ses désirs. Ne lui en accordons qu'autant qu'il en faut pour les exciter agréablement, et les préparer aux impressions qu'un commerce aussi innocent doit faire. Dans cette disposition concertée d'avance, examinez par quel mécanisme insensible les esprits et les idées s'élèvent, et avec quelle rapidité elles se portent au-delà du terme posé par le sang-froid.

Quand le riant aspect des choses a ainsi commencé par éloigner du cœur de l'homme

les pensées qui en gardaient l'entrée ; quand les regards doux et caressans de chaque objet qui l'environne, ont, en flattant ses sens, conspiré avec l'ennemi du dedans pour le trahir et lui ôter ses moyens de défense ; quand la musique a prêté son aide et essayé son pouvoir sur les passions ; quand la voix des hommes, quand celle des femmes mêlées au doux son de la flûte et du luth ont amolli son cœur ; quand quelques notes tendres et lentes ont touché les cordes secrètes qui y retentissent à cet instant délicieux, disséquons, examinons le cœur : qu'il est faible! qu'il est vide! parcourons-en les retraites, les demeures pures pratiquées pour la vertu et l'innocence. Oh ! le triste spectacle ! les habitans en ont été dépossédés ; ils ont été chassés de leur sanctuaire pour faire place, à qui ? à la légèreté, à l'indiscrétion pour le moins ; peut-être à la folie, peut-être, osons le dire, à quelques pensées impures qui, dans cette débauche de l'esprit et des sens, ont saisi l'occasion d'entrer sans être aperçues.

Eh bien ! l'homme prudent pourra-t-il dire mes désirs iront jusque-là, mais pas plus loin ? l'homme circonspect osera-t-il se promettre, quand le plaisir a pris possession entière de son cœur, qu'il ne s'y élèvera pas une pensée,

pas un projet qu'il devrait céler? Ah! dans ces momens imprévus, commande-t-on à son imagination? En dépit de la raison et de la réflexion elle nous emporte au-delà du terme. Voilà, me direz-vous, le récit le moins favorable que vous ayez pu nous faire. Pourquoi ne supposez-vous pas que les convives, exercés à la vertu dans les dangers, ont appris graduellement à triompher d'eux-mêmes, que leurs esprits sont assez en garde contre les impressions funestes pour que le plaisir ne les corrompe pas si aisément? Il est pénible de penser que de cette foule de conviés à la maison de fête, peu en sortent avec l'innocence qu'ils y ont apportée. Si les deux sexes étaient enveloppés dans cette supposition, nous resterait-il quelques exemples de la pureté et de la chasteté? Non, la maison de fête avec ses charmes n'excita jamais un désir, elle n'éveilla jamais une pensée dont la vertu puisse rougir, ou que la plus scrupuleuse conscience doive se reprocher.

A Dieu ne plaise que je parle autrement : il est sans doute des personnes de tous les sexes qui quittent cette mer orageuse, sans naufrages; mais ne les regarde-t-on pas comme les plus heureux passagers? et, quoique je ne sois pas assez sévère pour en défendre l'essai à ceux

à qui leur rang et leur fortune le rendent indispensable, en dois-je moins décrire les dangers de cette plage enchanteresse? en dois-je moins marquer les écueils imprévus, et apprendre aux voyageurs l'endroit où ils se trouveront? qu'ils sachent ce que hasarde leur jeunesse et leur inexpérience, le peu qu'ils ont à gagner en s'aventurant, et combien il serait plus prudent de chercher à augmenter son petit trésor de vertu, que de l'exposer à l'inégalité d'une chance, où ce qu'ils peuvent désirer de plus heureux est de revenir avec la somme qu'ils ont apportée, mais où probablement ils la perdront entièrement, et se perdront à jamais eux-mêmes.

C'en est assez sur la maison de fête, d'autant plus qu'ouverte dans d'autres temps, elle est généralement fermée pendant ce saint temps de pénitence. Cette considération a rendu mon pinceau circonspect; et l'Eglise, en recommandant aux fidèles un renoncement à soi-même particulier, m'a refusé le droit de parler plus librement des plaisirs du siècle.

Quittons cette scène agréable, et que je vous conduise pour un moment à un spectacle plus propre à vos méditations. Allons à la maison de deuil: elle n'est devenue telle qu'à la suite

des événemens malheureux auxquels notre condition est exposée.

Là, peut-être, des parens âgés sont tristement assis, le cœur percé de mille douleurs, nourrissant leur chagrin des folies d'un enfant ingrat, d'un fils de leurs prières, dans lequel ils avaient concentré toutes leurs espérances. Peut-être est-ce une scène encore plus douloureuse, une famille vertueuse languissant dans le besoin. Son chef infortuné s'est long-temps débattu avec le malheur. Il vient de succomber; un orage que la prudence et la frugalité n'ont pu prévoir vient de le jeter par terre. Grand Dieu! vois son affliction. Considère-le déchiré par la douleur, entouré des gages tendres de l'amour conjugal et de la compagne de ses infortunes, sans avoir du pain à leur donner, incapable, par le souvenir de ses beaux jours, de le gagner en bêchant la terre, honteux de le mendier.

Quand nous entrons dans une maison pareille, il est impossible d'insulter aux malheureux qui l'habitent par un regard même équivoque. Quelque légèreté dont notre esprit soit capable, de pareils objets captivent nos yeux, ils captivent notre attention, rappellent nos pensées errantes et dispersées, et les exercent à

la sagesse. Avec quelle vivacité notre esprit frappé de ce spectacle se met tout de suite à l'ouvrage! comme il s'engage dans la considération des misères et des calamités auxquelles la vie de l'homme est exposée ! ce miroir élevé devant lui, le force à réfléchir sur la vanité, l'incertitude et l'état périssable des chose humaines. Comme cette première saillie de la réflexion peut conduire plus loin ses pensées! comme il doit appesantir ses méditations sur notre être, sur le monde que nous habitons, les malheurs qui nous y poursuivent, le sort qui nous attend dans l'autre, les horreurs dont nous y sommes menacés, et sur ce que nous devons faire pour nous en préserver, tandis que nous en avons le temps et l'occasion.

Si ces leçons sont inséparables de la maison de deuil, telle que je viens de la peindre, nous trouvons une école encore plus instructive dans celle que le texte sacré veut nous représenter ; c'est le spectacle affligeant du deuil et des lamentations que la mort occasionne.

Tournez un instant les yeux de ce côté. Voyez un cadavre prêt à être inhumé. C'est le fils unique de cette mère éplorée, et sa veuve est ici. La scène est peut-être encore plus attendrissante. C'est le bon et tendre père d'une fa-

mille nombreuse, qui est couché là sans vie. Il a été moissonné à la fleur de ses ans, et arraché par la main décharnée de la mort des bras de ses enfans, et du sein de sa femme inconsolable.

Voyez ces personnes assemblées pour mêler leurs larmes; la douleur est empreinte dans leurs yeux. Elles vont pesamment, au son de la cloche funèbre, vers la maison de deuil, pour rendre à leur ami le dernier devoir que nous nous rendons, quand la nature a exigé sa dette.

Si la triste cérémonie qui vous y conduit ne vous a pas encore émus, prenez garde, et considérez les pensées mélancoliques et religieuses qui vous affectent, lorsque vous posez le pied sur ce seuil de douleur. Les esprits légers et joyeux qui, dans la maison de fête, vous avaient transportés d'un objet à l'autre, tombent et reposent en paix. Dans cette demeure ténébreuse, habitée par la tristesse et les ombres, l'esprit qui n'avait jamais su réfléchir, devient tout à coup pensif. Le cœur s'amollit, il s'emplit d'idées religieuses, il s'imprègne en silence de l'amour de la vertu. Ah! si dans cette crise, tandis qu'il est dans l'extase de la contemplation, nous pouvions le voir ce cœur exempt de

passions, méprisant le monde, insouciant de ses plaisirs, il ne nous en faudrait pas davantage pour établir la vérité de notre texte, et en appeler à l'épicurien le plus sensuel, en faveur de la préférence que donne Salomon à la maison de deuil : tant elle est préférable, non pas pour elle-même, mais pour les fruits qu'elle procure, et les bonnes actions qu'elle occasionne. Sans ce but, la tristesse, je l'avoue, ne servirait qu'à abréger la vie de l'homme, et la gravité avec la solennité de son port austère, ne peut qu'en imposer à la moitié du monde, et faire rire l'autre. Le Dieu de merci nous veuille bénir. Amen !

LE
PROPHÈTE ÉLISÉE
ET LA VEUVE
DE SAREPTE.

SERMON III.

« *Le baril de farine ne se désemplira pas, et la cruche* « *d'huile ne tarira point, selon les paroles de notre* « *Dieu, prononcées par la bouche du* prophète Elisée. » Rois XVII. 16.

Ces paroles nous rappellent un miracle opéré en faveur d'une veuve de Sarepte qui avait charitablement reçu le prophète Élisée dans sa maison, et l'avait secouru dans un temps de famine et de détresse. Cette histoire, telle qu'elle nous est racontée dans les livres saints, attendrit autant qu'elle intéresse; et, comme elle finit par une preuve remarquable de la bonté de Dieu envers cette veuve dans la résurrection de son fils, nous devons regarder ces deux miracles comme la récompense d'un acte de piété; la puissance infinie les opéra, et

nous les laissa dans l'Écriture, non pas seulement comme un témoignage de la mission divine du prophète, mais encore comme une marque de bénédiction répandue sur la charité et la bienveillance.

J'ai choisi, mes Frères, cette anecdote sacrée, et je vais en faire la base fondamentale d'une exhortation à la charité en général; et, pour que je puisse mieux l'adapter à la solennité de ce jour, je l'enrichirai de quelques réflexions pieuses qui exciteront sans doute en vous les sentimens de pitié dont mes projets ont besoin.

Le prophète Élizée avait fui deux fléaux épouvantables, les approches de la famine, et la persécution d'Achab, ennemi violent: obéissant aux ordres de Dieu, il s'était caché le long du ruisseau de *Cherith*. L'homme saint, dégagé à la fois des craintes et des vanités du monde, et béni chaque jour par la Providence, demeurait dans cette solitude paisible et assurée; *les corbeaux du ciel, par un instinct miraculeux, lui apportaient le matin et le soir du pain et de la viande, et il s'abreuvait dans le ruisseau.* La sécheresse continuait, et depuis trois ans et six mois les cataractes du ciel étaient fermées, quand le petit

ruisseau, sa fontaine de consolation, se tarit et se dessécha, et Dieu lui inspira encore de chercher un asyle. Il lui ordonna de se lever et d'aller à *Sarepte* tout auprès de *Sidon*, en l'assurant qu'il avait disposé le cœur d'une veuve à le secourir.

Le prophète fut docile à la voix de son Dieu. La main qui le conduisait aux portes de la cité, en faisait sortir la pauvre veuve, accablée de douleurs. Elle allait mélancoliquement préparer son dernier repas, et le partager avec son fils.

Sans doute elle s'était long-temps débattue avec cette catastrophe terrible; elle avait employé tous les moyens économiques que sa conservation et l'amour maternel pouvaient lui inspirer; elle avait rempli son cœur de soucis et de tendres appréhensions : elle avait souvent soupiré en disant : *Mon fils mourra avant le retour de l'abondance.*

Veuve, elle avait perdu depuis long-temps le seul ami fidèle qui l'eut assisté dans ce vertueux combat; elle allait enfin succomber sous les coups de la nécessité dont elle était devenue la proie aisée, quand Elisée arriva. *Il l'appela et lui dit : Apportez-moi, je vous prie, un peu d'eau dans une coupe, que je boive. Et*

comme elle allait la chercher, il la rappela et lui dit : Apportez-moi, je vous prie, un morceau de pain dans le creux de votre main ; et elle répondit : Comme le Seigneur ton Dieu est vivant, je n'ai point de pain, mais seulement une poignée de farine dans un baril, et un peu d'huile dans une cruche. Vois, je vais ramassant quelques broussailles pour la cuire, la manger avec mon fils, et puis mourir. Et Elisée lui dit : Ne craignez rien, allez et faites ce que vous avez dit, mais préparez-moi d'abord un petit gâteau, apportez-le moi, et après cela vous en ferez un pour vous et votre fils : car le Dieu d'Israël a dit : le baril de farine ne se désemplira point, et la cruche d'huile ne tarira pas jusqu'au jour que j'enverrai la pluie sur la terre. La véritable charité ne veut pas chercher des excuses, et il s'en présentait ici beaucoup. La veuve aurait pu insister sur la situation qui lui liait les mains, et sur le peu de raison de la demande du prophète ; elle aurait pu dire qu'elle se trouvait réduite à la dernière extrémité, et qu'il répugnait à la justice et à la loi de la nature, qu'elle dérobât à son fils son dernier morceau pour le donner à un étranger.

Mais chez les esprits généreux, la compas-

sion est quelque chose de plus que la balance de l'intérêt propre. Dieu a tissu dans leur caractère cette douce vertu, pour les tenir en garde contre les charmes de l'égoïsme; et la veuve va l'exercer. Observez que, quoique le prophète finît sa demande en lui promettant de multiplier ses richesses, cette récompense ne détermina pas sa bonne action. Un tel mélange d'intérêt en devenant le motif, eût sans doute bien diminué son mérite. La réflexion qu'elle fait, nous apprend bientôt le contraire: *Oui*, dit-elle, *je connais que tu es l'homme de Dieu, et que la parole du Seigneur dans ta bouche est la vérité.*

Elle était outre cela habitante de Sarepte, ville dépendante de Sidon, métropole de la Phénicie, hors des limites du peuple de Dieu: elle avait été, par conséquent, élevée dans les ténèbres d'une idolâtrie grossière, et dans l'ignorance du Dieu d'Israël, ou bien si elle avait entendu prononcer son nom, on l'avait instruite à ne pas croire aux miracles de sa main toute-puissante, et moins encore à ajouter foi à son prophète.

Bien plus, elle pouvait raisonner ainsi: si cet homme par quelque mystère secret ou par la puissance de Dieu est capable de me fournir

des secours surnaturels, d'où vient qu'il est lui-même dans le besoin, opprimé par la faim et la soif.

Oui. La veuve de Sarepte agit par un pur mouvement d'humanité; elle regarda le prophète comme le compagnon de ses peines : elle considéra qu'il venait de parcourir un pays épuisé par les feux de la sécheresse, où la libéralité seule pouvait procurer un peu de pain et d'eau; que le voyageur malheureux étant un étranger inconnu, ce titre, qui semblait devoir lui trouver des amis, aggravait son infortune : elle réfléchit (la charité est inventive) qu'il était peut-être bien éloigné de sa patrie, et hors de la portée des bons offices qu'auraient pu lui rendre ceux qui, dans ce moment, pleuraient sur son absence. Son cœur fut attendri de pitié; elle se tourna vers lui en silence, *et lui accorda ce qu'il avait dit, et voilà qu'elle, son fils et ses domestiques mangèrent plusieurs jours, et que le baril de farine et la cruche d'huile ne tarirent pas jusqu'au jour que Dieu envoya la pluie sur la terre.*

Le danger de la famine étant passé, sans doute cette mère affectueuse jeta un regard d'espoir sur le reste des jours de sa vie : cela

était naturel. Il y avait beaucoup de veuves en Israël quand les cataractes du ciel se fermèrent pour trois ans et six mois, et St. Luc observe *que le prophète ne fut envoyé qu'à celle de Sarepte :* Il est probable qu'elle ne fut pas la dernière à faire cette observation, et à en induire les conséquences les plus flatteuses pour son fils. Plus d'une mère en a bâti de plus élevées sur une base moins sûre. « Le Dieu « d'Israël nous a envoyé son messager dans « notre détresse, il a traversé les demeures « de son peuple, et ne s'est arrêté qu'à la « mienne, il l'a sauvée de la destruction. Ah! « ce miracle est un gage assuré de ses bonnes « intentions pour nous. Il a, pour le moins, « résolu de réjouir ma vieillesse par le specta- « cle de la santé de mon fils; peut-être lui « réserve-t-il de plus grands avantages? peut- « être vivrai-je pour voir sa main le couronner « de gloire et d'honneur. » Nous pouvons aisément nous la représenter se laissant porter et entraîner par de telles pensées, quand tout à coup une maladie imprévue attaqua son fils, et écrasa dans un moment l'édifice de ses espérances. *Sa maladie fut si considérable que le souffle s'éteignit en lui.*

Les plaintes du malheur sont rarement jus-

tes. Quoique Élisée eût préservé la veuve et le fils d'un trépas certain, et qu'il dût être soupçonné la dernière cause d'un accident aussi triste, cependant cette mère passionnée l'accusa dans son premier transport d'être l'auteur de ses infortunes, comme s'il avait fait descendre le malheur sur une maison qui lui avait prêté un secours hospitalier. Le prophète était trop saisi de compassion pour répondre à une accusation aussi dure. *Il prit l'enfant de dessus le sein de sa mère, le coucha dessus son lit, et s'écria :* « *O Seigneur, mon Dieu! as-* « *tu affligé ainsi la veuve qui m'a reçu, en* « *lui enlevant son fils*, est-ce la récompense « de sa charité et de sa bonté? Tu lui as d'a- « bord dérobé la compagne chérie de sa joie « et de ses chagrins, et à présent, qu'elle est « veuve, et qu'elle doit le plus s'attendre à ta « protection, vois, tu viens de faire tomber le « seul appui qui restait à sa vieillesse : ô mon « Dieu! je t'en supplie, que son fils soit rendu « à la vie ».

La prière était fervente; elle annonçait la détresse d'un homme profondément blessé de la douleur de son semblable; et le cœur d'Elisée était encore déchiré par d'autres passions : il était jaloux du nom et de la gloire de son

Dieu, et il croyait que non-seulement sa toute-puissance, mais encore sa bonté étaient compromises dans cet événement. De quel triomphe les prophètes de Baal allaient jouir! quels traits amers devaient partir de leur bouches! Le *Dieu d'Israël*, auraient-ils dit, *est sans doute occupé ailleurs ; il parle, il voyage, il dort peut-être, et a besoin d'être éveillé.* Le prophète était lui-même intéressé au succès de ses prières : les cœurs honnêtes ont peur du scandale ; il craignait que parmi les païens il ne s'élevât quelque esprit méchant et caustique qui, en semant cette nouvelle, fît avec joie ces réflexions : « Eh bien, cette veuve de « Sarepte a reçu dans sa maison le messager « de ce Dieu, elle l'a secouru ; voyez com- « ment elle en est récompensée. Assurément « le prophète est un ingrat ; il a manqué de « pouvoir, et, ce qu'il y a de pire, il a man- « qué de pitié. »

Élisée plaidait par conséquent la cause de la veuve et celle de la charité. Cette vertu venait de recevoir une blessure profonde, et elle eût été incurable si Dieu avait refusé son témoignage en sa faveur. *Dieu écouta la voix d'Elisée, et l'enfant de la veuve ressuscita ; Elisée le prit, le porta de sa chambre dans*

la maison, et le donna à sa mère, en lui disant: voyez, votre fils vit.

Ah! quel plaisir pour une ame généreuse de s'arrêter ici un moment, et de se peindre un événement aussi plein de charmes! de voir d'un côté, l'extâse d'une mère partagée entre la surprise et la reconnaissance, et l'impétuosité de la joie submergeant son ame depuis long-temps resserrée par la douleur; et d'admirer de l'autre l'homme saint s'approchant avec l'enfant dans ses bras, les yeux brillans d'un triomphe honnête, mais adoucis en même temps par la bonté de son caractère, et par le spectacle de la nature heureuse. Ce riche tableau attend le pinceau d'un grand maître; il m'entraînerait d'ailleurs loin de mon sujet. Mon premier motif est d'embellir par un fait également conforme à la raison et à l'Ecriture, cette maxime utile: Rarement une bonne action est perdue: il est au contraire plus que vraisemblable que dans cette vie même ce qui a été semé sera recueilli. *Jette ton pain sur les eaux, et tu le trouveras après quelques jours. Tiens lieu à un orphelin de son père, et à une veuve de son époux, tu seras ainsi l'enfant du Très-Haut, et il t'aimera plus que ta mère même. Aye l'esprit plein de bonnes actions, car tu ne*

sais pas quels maux tomberont sur la terre, et, quand tu succomberas, tu trouveras un appui : il te préservera de toute affliction, et combattra mieux tous tes ennemis qu'un vaste bouclier et qu'une pique acérée.

L'instabilité des choses humaines et leur fluctuation constantes nous fournissent des occasions perpétuelles de recourir vers l'asile de la pitié et de la charité.

Combien de malheurs arrivent par des accidens successifs! combien par les dangers de la navigation, et du commerce, et par des projets déconcertés! combien par les dépenses excessives des pères, l'extravagance des enfans, et par mille autres moyens, qui attachent les ailes aux richesses, et leur ouvrent toutes les portes. Les familles sont sujettes à tant de révolutions étonnantes, qu'on peut assurer que, dans les changemens qu'un siècle opère, la postérité de celui qui arrose les arbres orgueilleux viendra un jour se mettre sous eux à l'abri des intempéries de l'air. La roue, hélas, tourne si souvent que plus d'un homme doit jouir du bienfait de cette charité que sa piété fait aux autres.

Indépendamment de la protection que Dieu assure aux bons, la charité et la bienveillance

secourent l'homme dans les afflictions, elles adoucissent son cœur, et lient tous ses desirs à l'intérêt commun. Quand un homme compatissant tombe, qui n'a pas pitié de lui? qui n'accourt point pour le relever? le cœur le plus barbare insultera-t-il sans remords à sa chute? la lâcheté même, en dépit d'elle, conduit à la charité; elle n'a qu'à calculer l'usure qu'elle peut un jour recevoir d'une bonne action : tant il est évident que, dans le cours général des choses, un bon office est toujours récompensé! j'ai dit *général*, et pourquoi? la récompense est inséparable de l'action même : demandez à l'homme miséricordieux, qui a toujours une larme de tendresse prête à couler sur l'infortuné, et du pain à partager avec lui, si tout ce que les plus grands génies ont dit du plaisir, a exprimé ce qu'il a senti quand, par un bienfait favorable, *il a entendu la joie retentir dans le cœur de la veuve?* voyez dans ses yeux les marques inaltérables du plaisir et de l'harmonie, et dites que Salomon n'a pas fixé la vraie jouissance quand il a dit : *Les honneurs et les richesses n'apportent aucun autre avantage à l'homme que celui de bien faire avec elles pendant sa vie.*

Il n'a pas porté ce jugement sans raison.

Sans doute il avait calculé l'insuffisance des plaisirs des sens. Il leur était impossible, selon lui, de former un système raisonnable de bonheur; ils s'écoulaient si vite, et les moins criminels n'étaient enfin que vanité et vexations de l'esprit. La charité, au contraire, est d'une nature si pure et si raffinée, qu'elle brûle sans se consumer; c'est allégoriquement *le baril de farine et la cruche d'huile qui ne tarissent pas*. Il est facile d'ajouter un poids au témoignage de Salomon en faveur du plaisir de la bienveillance, et le philosophe Épicure nous le fournira. Son jugement ne peut être récusé; c'était un sensualiste parfait. Au milieu des raffinemens qu'une imagination désordonnée peut donner aux plaisirs, il soutenait que la meilleure façon d'augmenter son bonheur était de le communiquer aux autres.

S'il était nécessaire d'établir une pareille doctrine, on pourrait assurer qu'indépendamment de la jouissance que l'esprit de l'homme goûte dans l'exercice de cette vertu, son corps n'est jamais dans un aussi parfait équilibre que lorsqu'il se penche vers la bienfaisance, et que si rien ne contribue autant à la santé, rien n'en est une aussi forte preuve.

Soumettons à la réflexion de chacun la vérité

de cette opinion. Oui, la répugnance à faire le bien, est souvent suivie, si elle n'est pas produite, par une indisposition secrète de la partie animale et raisonnable. Le corps et l'esprit ont réciproquement ici une influence bien visible. Mettant de côté tout raisonnement abstrait, je ne puis concevoir que les mouvemens mécaniques qui maintiennent la vie, se déployent avec la même vigueur et la même souplesse dans le malheureux et sordide égoïste, dont le cœur étroit et contracté ne s'est jamais attendri aux malheurs des autres, que dans celui qu'une ame généreuse et bonne fait pencher éternellement vers la compassion. Ce malheureux est assis, couvant des projets, et ne sentant rien; il ne jouit que de lui-même, et l'on peut en dire ce qu'un grand homme a prononcé sur celui qui manqua de justice : « Il est toujours « prêt à trahir, à ruser, à dépouiller; les « mouvemens de son esprit sont durs comme « le marbre; ses affections sont ténébreuses « comme la nuit, ne vous confiez pas à cet « homme. »

Ce que les théologiens ont dit de l'esprit, des naturalistes l'ont dit sur le corps. Il n'y a point de passion aussi naturelle que l'amour, et, quoique l'exemple que je viens de citer n'en

soit pas une preuve, il est indubitable cependant que l'homme le plus dur a long-temps combattu avec lui-même avant que de mériter la gloire d'un pareil caractère. Les habitudes vicieuses sont bien difficiles à subjuguer, mais les impressions naturelles de la bienfaisance sont aussi difficiles à réduire qu'elles : il faut qu'un homme fasse de longs efforts pour arracher de son cœur cette partie si noble de sa nature. L'antiquité nous en laisse un bel exemple. Alexandre, le tyran de Phérès, qui avait eu l'industrie d'endurcir son cœur de manière à prendre plaisir aux meurtres que sa cruauté faisait sans cause et sans pitié de ses sujets, fut tellement touché des malheurs fantastiques d'Hécube et d'Andromaque, à une représentation de cette tragédie, qu'il fondit en larmes. L'explication de cette inconséquence est facile, et jette un grand jour sur la nature humaine. Dans le cours de sa vie *réelle*, il était aveuglé par ses passions, et guidé par son intérêt ou son ressentiment ; ici, ces motifs ne trouvent point de place, ses affections étaient préoccupées, et ses vices endormis : alors la nature s'éveillait en triomphe, et elle démontrait combien profondément elle a planté dans le cœur de l'homme les racines de la pitié. les

tyrans mêmes ne peuvent pas les en extirper entièrement.

Mais je peins la plus aimable des vertus avec les ombres que la méchanceté me fournit, tandis que nous devons nous livrer à ses charmes naturels, et demander s'il existe sous le ciel rien d'aussi délicieux qu'elle? Rentrons en nous-même; et, pour un moment, imaginons que nous avons à tracer le plus parfait caractère, celui qui, selon nos idées sur la nature de Dieu, peut lui plaire davantage, et faire l'admiration du monde entier. J'en appelle tout de suite à notre réflexion. La première idée qui a frappé notre esprit ne nous a-t-elle pas représenté le bienfaiteur compatissant tendant sa main à l'orphelin et à la veuve? De quelques vertus que nous ayons voulu parer notre héros, nous nous sommes tous accordés à en faire un ami généreux qui pense que le seul charme de la prospérité est de faire du bien; nous l'avons peint sous l'emblème de *cette rivière de Dieu, arrosant la terre altérée, et enrichissant les hommes*, portant parmi eux l'abondance et la joie. Si cela ne suffisait pas, et que nous voulussions ajouter un nouveau degré de perfection à ce portrait, au cas que la nature humaine pût nous fournir un patron, nous nous effor-

cerions de concevoir un homme qui, pour arrêter le cours de nos afflictions, se sacrifiât lui-même, oubliât ses intérêts les plus chers, et donnât sa vie au bonheur du genre humain. Ici, mon aimable Sauveur, ta bonté illimitée vient frapper et attendrir mon cœur. *Tu devins pauvre pour nous enrichir; maître du monde, tu ne sus pas où reposer ta tête.* Égal en pouvoir et en gloire au Dieu de la nature, *tu te fis homme, et pris la figure d'un esclave.* Tu te soumis sans ouvrir la bouche à toutes les indignités qu'un peuple ingrat te présenta : enfin, pour accomplir notre salut, *tu devins obéissant jusqu'à la mort; tu voulus en ce jour être conduit comme un agneau à la boucherie.*

Ce spectacle étonnant de compassion, offert aujourd'hui par le Fils de Dieu, est l'appel le plus sûr qu'on puisse porter au cœur de l'homme; il est l'argument le plus fort dont se servent les apôtres dans toutes leurs exhortations aux bonnes œuvres, *voyez comme le Christ nous a aimés.* La conséquence en est inévitable; elle donne de la force et de la beauté à tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Je l'ai réservée pour la fin de mon discours; elle laissera dans vos ames l'impression de la pitié que je vous demande pour les enfans malheureux qui en

sont l'objet. En réfléchissant sur les travaux pénibles de l'amour qui causa la mort à notre Seigneur, vous considérez quelle dette immense nous est imposée envers notre prochain ; et, vous rappellant un modèle aussi aimable de bonnes œuvres, vous apprendrez de quelle manière il faut les faire.

De toutes les méthodes usitées de faire du bien, je n'en connais pas de plus utile que celle pour laquelle nous sommes ici rassemblés. L'éducation des enfans pauvres étant la pierre fondamentale de toute espèce de charité, elle fait que tous les actes subséquens répondent à l'instruction pieuse du bienfaiteur.

Sans l'éducation combien les projets de la bienveillance perdent à jamais l'effet que s'était promis l'homme bienfaisant? on laisse une jeune plante exposée aux injures de l'air et des saisons, et l'on voudrait prendre soin d'elle quand toutes ses racines sont flétries et presque desséchées! Oui, un établissement en faveur de l'enfance est la base de la charité, ajoutons et de la police universelle; tant le défaut d'éducation a entraîné de fâcheuses conséquences, qui ont été ressenties d'abord par l'individu négligé, et puis par la société dont il est un des membres. Quand on considère, d'une part,

la séduction d'une morale relâchée et de l'intérêt ; et, de l'autre, les effets de la superstition, on peut assurer qu'il aurait mieux valu pour cette contrée avoir fait des dépenses extraordinaires pour corriger ces vices, et semer de bons principes dans le cœur des enfans du peuple, que de prendre les armes contre les effets désastreux de la rébellion occasionnée par la négligence. Rapportons-nous-en à l'antiquité vénérable. L'éducation y était d'une si grande importance pour la paix et le bonheur communs, que quelques républiques, et les plus sages sans doute en avaient fait un commandement légal; elles sentirent qu'il était plus sûr de s'en rapporter à la prudence du magistrat qu'à la tendresse peu éclairée des pères.

Le calcul des Lacédémoniens dans cet objet de leur police était sûr. Lorsque Antipater leur demanda cinquante enfans en otage, ils lui firent cette réponse sage et héroïque : *Nous aimerions mieux vous donner le double d'hommes faits*. Ils faisaient entendre que, quoiqu'ils se trouvassent dans la détresse, ils préféraient tous les hasards, à la perte de l'éducation nationale, à l'ignorance de la religion, à celle des lois et de l'industrie de leur pays. S'ils attachaient cette importance à l'éducation

des enfans de tous les états, que dirons-nous de ceux que la Providence a destinés aux derniers rangs de la société? sans parens, sans amis qui les dirigent, ils sont jetés hors de la voie de l'instruction, offerts seulement à la pitié publique. Les dangers qui les environnent sont si nombreux et si grands, que, pour un voyageur qui navigue sans périls et heureusement sur cette mer immense, mille malheureux y naufragent et sont perdus à jamais.

Si jamais la charité peut exercer des actes de bienfaisance, ah! voici le cas où les cris des hommes l'appellent davantage. Je n'ai besoin pour convaincre les ennemis de ces établissemens de piété, que de mettre sous leurs yeux le spectacle de la misère de l'enfance.

Allons vers la demeure de l'infortuné, entrons dans cette cabane de deuil où la pauvreté et l'affliction règnent ensemble. Voyons cette veuve inconsolable, assise, trempée de larmes; elle les verse sur son enfant qu'elle ne peut secourir! « O mon fils! te voilà laissé dans un » monde vicieux, rempli de piéges et de ten- » tations pour ton âge sans expérience. Peut- » être mon amour exagère-t-il les dangers;.... » mais quand je considère que tu vas être porté » nu au milieu d'eux, sans amis, sans for-

« tune, sans instruction, mon cœur saigne « d'avance des maux qui vont se précipiter sur « toi. Dieu, en qui je mets ma confiance, est « témoin que, dans l'état humble où il nous a « placés, nous n'avons jamais souhaité de te « rendre riche, mais seulement vertueux. Ton « père, *mon mari*, *était un homme de bien*, « *il craignait le Seigneur ;* et, quoique tous « les fruits de ses soins et de son industrie fus- « sent à peine suffisans pour nourrir sa famille, « cependant il voulait en réserver une partie « pour te placer dans la voie de l'instruction. « Mais, hélas! il est mort, et avec lui tous les « moyens sont perdus. Vois, *le créancier est* « *à notre porte*, pour emporter tout ce que « nous avons. »

L'éloquence de la douleur est difficilement imitable ; mais que l'ami de l'humanité et de ses afflictions se représente une veuve se plaignant ainsi, et qu'il considère s'il *est une douleur pareille à la sienne*, ou s'il est une charité comme celle *de prendre son enfant de dessus le sein* de la mère, et de la munir contre ses appréhensions?

Si un païen, étranger à notre religion et à ses préceptes de bienfaisance, *passait en voyageant* auprès d'elle, *n'en aurait-elle pas*

pitié? Dieu préserve un chrétien *de la regarder, et de prendre l'autre côté du chemin.*

Ah! qu'au contraire, et conformément à la leçon du Seigneur, *il panse ses blessures*, qu'il verse la consolation dans le cœur d'une femme que la main de Dieu a frappée; qu'il imite le transport d'Elisée, en disant à cette veuve affligée: *Voyez, votre fils vit.* Il vit par ma charité, et pour tous les desseins qui rendent la vie désirable pour être un homme de bien et un sujet fidèle; il va, par mes soins, être instruit de tous ses devoirs, et des vérités du monde à venir; quant au monde présent, il va apprendre à aimer un travail honnête, et à manger pendant toute sa vie le pain de la joie et de la reconnaissance.

Que la paix et le bonheur reposent sur celui qui conduit ainsi vers Jésus-Christ les enfans qu'il aime. Que leurs bénédictions s'accumulent autour de sa tête; que Dieu le secoure dans ses besoins, et lorsqu'il est étendu sur son lit de douleur, ô Dieu! donne-lui, pour les largesses qu'il a répandues sur tes enfans, ce que le monde ne peut lui donner ni lui ravir. Ainsi soit-il!

LE LÉVITE

ET

SA CONCUBINE.

SERMON IV.

« *Et dans le temps qu'il n'y avait point de rois dans*
« *Israël, il arriva qu'un Lévite qui habitait d'un côté*
« *du mont Ephraïm, prit avec lui une concubine.* »
Juges 19.

Une concubine! oui mes frères; mais observez que le texte rend raison de la conduite qui vous paraît étrange : *dans le temps qu'il n'y avait point de rois dans Israël* : ce lévite usant alors du droit commun, vous dirai-je, fit ce qui parut bon à ses yeux, et sa concubine, ajouterez-vous, imita cette liberté, *car, après l'avoir maltraité, elle s'en alla.*

Le scandale et la honte vont donc partir avec elle? partout où elle va chercher un asile, la main de la justice fermera brusquement sans doute la porte à sa rencontre? Non, *elle s'en*

alla à Bethléem dans la maison de son père, où elle séjourna quatre mois entiers.

Oh ! le bienheureux intervalle pour méditer sur la fragilité et la vanité des plaisirs de ce monde ! Je vois le saint homme à deux genoux, les mains attachées sur son cœur et les yeux levés vers le ciel, remerciant le Très-Haut de ce que l'objet qui avait si long-temps partagé son affection, venait par sa fuite de le résigner à son culte.

Non, mes frères, ce n'est point encore cela, et le texte sacré nous dépeint bien différemment la situation du lévite.

« Il se leva, nous dit-il, il prit son esclave « et deux ânes, courut après sa compagne fu- « gitive pour lui parler amicalement et la ra- « mener chez lui ; elle le conduisit dans la « maison de son père, et dès que celui-ci l'eut « aperçu, il se réjouit de l'avoir rencontré. »

Quel groupe sentimental ! diront ici les critiques du siècle : et c'est ainsi que les commentateurs, mes chers frères, parlent de tout. Faites l'esquisse de l'histoire la plus innocente, et cédez un instant votre pinceau à la pruderie, ou à la mauvaise humeur, elles finiront votre tableau avec des traits si durs, et un coloris si

sale, que l'honnêteté et la candeur rougiront à son aspect.

Esprits vertueux, qui ne savez être rigides interprètes que de vos propres défauts, je m'adresse à vous, à vous, avocats désintéressés du malheureux qui se méprend. Pourquoi ne veut-on pas imiter votre bonté? Combien de fois avez-vous répété que les actions d'un homme ne sont pas toujours un motif pour le condamner, qu'elles sont environnées de mille circonstances qui ne se présentent pas à la première vue, que les ressorts qui l'ont poussé sont profondément cachés, que, parmi la foule des malheureux qui sont à chaque instant cités au jugement du public, il en est mille dont l'esprit seul a péché, et qui ont été mal interprétés; que, pour ceux dont le cœur a erré, la force des passions qui les ont excités, les difficultés qui les ont enflammés, l'attrait de l'objet qui les a captivés, et peut-être même les combats de la vertu avant sa défaite, peuvent les faire utilement recourir de la sévérité de la justice au jugement de la pitié?

Arrêtons-nous encore un moment à l'histoire du lévite et de sa concubine : semblable à toutes les autres, elle dépend beaucoup de la manière dont on la raconte, et comme l'Ecriture ne

nous a laissé sur elle aucun commentaire, le cœur peut en commander un à l'imagination; mais la décence ne s'éloignera pas du texte.

« Et dans le temps qu'il n'y avait point de « roi dans Israël, un lévite qui demeurait d'un « côté du mont Ephraïm, prit avec lui une « concubine. »

O Abraham! ô toi le père des croyans! si cette conduite était blâmable, pourquoi en donnas-tu un exemple si séduisant aux yeux de ta postérité? pourquoi le Dieu d'Isaac et de Jacob bénit-il si souvent la génération d'une pareille licence, promit-il de la multiplier comme les sables de la mer, et de faire naître d'elle les princes de la terre?

Dieu seul peut dispenser de la loi qu'il a faite, et nous trouvons dans les livres saints que les patriarches, dont le cœur aspirait le plus vers le ciel, usèrent sans doute par sa permission de cette dispense. Abraham prit Agar, Jacob, outre ses deux femmes, Rachel et Léa, s'accommoda de Zilpha et Bilha, dont quelque tribus descendirent. David eut dix-sept femmes et dix concubines, Jéroboam en eut soixante, et, ce qui paraît moins blâmable par la chose en elle-même que par son abus, Salomon, dont les excès insultèrent aux privi-

léges du genre humain, Salomon fut encore plus étonnant, par le même plan du luxe qui lui rendit nécessaires quarante mille écuries; il se méprit dans le calcul de ses besoins, et se donna mille sept cents femmes et trois cents concubines.

Homme sage! homme abusé! si tes belles maximes et tes judicieux proverbes n'eussent amendé tes folles pratiques, où en serais-tu? trois cents..... détournons nos pas, mes frères, d'une pierre d'achoppement aussi dangereuse.

Notre lévite n'en eut qu'une, le texte hébreu dit même une épouse concubine, pour la distinguer de cette espèce vile qui marche dans l'obscurité de la nuit sous le toit du débauché, et qui se glisse dans la porte ouverte pour elle. Nous savons par des commentateurs, que, dans l'économie juive, elles ne différaient des véritables épouses que dans quelques cérémonies et stipulations extérieures, et qu'elles se livraient à leur époux (on le nommait ainsi) de bonne foi et avec affection.

Le lévite avait sans doute besoin de partager avec une compagne sa triste solitude, et de remplir d'un objet aimé le vide de son cœur; car, nonobstant toutes les excellentes choses en faveur de la retraite, qu'on trouve dans beau-

coup de livres, il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Le pédant le plus froid ne frappera jamais nos oreilles d'une réponse satisfaisante contre cette sainte maxime : au milieu des plus bruyantes leçons de la philosophie, la nature élève sans cesse sa voix persuasive pour la société et l'amitié : un cœur bon et généreux en réclame toujours un second, et il languit et se dessèche s'il en est abandonné.

Qu'un solitaire en sa *torpeur* marche vers le ciel seul et sans compagne; quant à moi, je n'en trouverais jamais ainsi le chemin : que je sois sage et religieux; mais que je sois homme. Grand Dieu! en quelque poste que me place la Providence, quelque voie qu'elle me prescrive pour arriver à ton sein, donne-moi un compagnon de voyage, quand ce ne serait que pour lui montrer combien nos ombres s'agrandissent à mesure que le soleil baisse, quand ce ne serait que pour lui dire, oh! combien la face de la nature est fraîche et colorée! comme les fleurs des champs sont belles! combien les fruit des arbres sont délicieux !

Hélas! ceux que le lévite va manger seront plus amers que les herbes dont la Pâque couvrira sa table; tandis qu'ils suivent ensemble

le sentier de la vie, elle détourne de lui ses pas infidèles, et s'enfuit.

La moitié douce et tranquille du genre humain est ordinairement outragée par l'autre ; mais, dans cette fatalité, il lui reste un précieux avantage ; elle pardonne : quel que soit le ressentiment de l'injure qu'on fait à l'homme de paix, l'orgueil ne surveille pas de si près le pardon qu'il accorde, que dans le cœur de l'homme superbe. Nous serions même plus enclins à cette aimable vertu si le monde nous le permettait ; mais il est là pour interpréter nos pardons, et surtout ceux dont il s'agit ici : il a ses lois auxquelles le cœur ne se soumet pas toujours, et elles exercent sur nous un pouvoir si réel et si peu apparent, qu'il faut à l'homme honnête toute la fermeté de ses principes pour leur résister.

Quel combat notre lévite n'eut-il pas à soutenir contre lui-même, contre sa concubine, et contre l'opinion de sa tribu sur son injure ! pendant la période de quatre mois entiers, chaque passion dut régner à son tour ; et, dans le flux et reflux des moins douces de celles qui devaient l'agiter, la pitié sans doute se fit quelquefois entendre ; la religion ne garda pas non plus le silence, et la charité murmura souvent

son doux langage; chaque objet qu'il voyait sur les côtés du mont Ephraïm, chaque grotte qui lui présentait sa fraîcheur, chaque bocage qui arrêtait ses pas inquiets, devait solliciter le souvenir de son bonheur passé, et éveiller dans son ame un sentiment favorable à l'objet qui l'avait séduit.

J'avoue... oh! j'avoue, devait-il s'écrier, que cette perfidie est bien grande; mais la porte de la merci doit-elle lui être fermée pour toujours? une infidélité est-elle le seul crime que l'homme outragé ne puisse pardonner, et duquel la raison ne doive pas oublier la cicatrice? est-ce en effet le plus noir de tous? dans quel tarif des offenses humaines l'a-t-on ainsi évalué? est-ce parce qu'il est bien difficile à supporter? ah! mon cœur s'écrie, oui, oui: mais demandons-lui si toutes les passions ensemble n'affilent pas le poignard qui pénètre dans mes entrailles: demandons-lui si ce n'est pas autant l'orgueil et le respect humain que le sentiment de mes vertus qui empoisonnent et irritent la plaie cruelle que cette femme m'a faite. Dieu miséricordieux! si cela était, pourquoi persécuterais-je dans un transport de fierté la malheureuse que tu as créée et qui t'appartient? n'y a-t-il pas une gradation dans

toutes les fautes? quand elle eut *perpétré* son crime, eh bien! elle oublia le compagnon de son offense, et vola dans les bras de son père. N'y a-t-il aucune différence entre un coupable qui sort précipitamment de la route de la vertu, et s'enfuit dans la conscience de sa dépravation, et le voyageur imprudent qui s'égare par mégarde, et rétrograde sur ses pas dès qu'il aperçoit son erreur? Oh! que le sentiment de la douleur d'avoir commis une offense est doux dans un cœur qui ne veut plus la commettre! C'est sur cet autel seul que je t'offrirai mon injure. La punition qu'un esprit ingénieux, frappé du remords de sa faute, exerce sur lui-même, est bien cruelle; si elle ne l'expie pas tout-à-fait; Dieu juste, doue-moi du don de l'oubli. La merci sied si bien au cœur des hommes; mais encore plus à celui de ton ministre, d'un lévite qui, chaque jour, t'offre tant de sacrifices pour les transgressions de ton peuple. Ah! j'ai bien peu profité autour de tes autels, si je n'ai pas appris à pratiquer le pardon que je poursuis sans cesse pour les autres à ton tribunal. Que la paix et le bonheur reposent sur la tête de l'homme qui parle ainsi.

« Il se leva et courut après elle pour lui « parler amicalement, pour parler à son cœur,

« pour lui rappeler leurs premières caresses,
« pour lui dire enfin, combien peu elle aimait
« son mari, combien peu elle s'aimait elle-
« même. »

Les reproches de l'homme miséricordieux sont doux et tranquilles; peu semblables aux efforts que fait sur lui l'homme orgeuilleux et inexorable, efforts qui humilient encore plus ceux auxquels il pardonne; ces reproches, dis-je, sont calmes et *courtois* comme le génie qui veille sur son caractère. Comment le lévite pouvait-il ne pas ramener chez lui sa concubine? Comment son père pouvait-il ne pas ouvrir son cœur à la générosité? Il le vit, et se réjouit de l'avoir rencontré: il le pressa de jour en jour de rester avec lui; *conforte ton cœur*, lui dit-il, *et livre-le à la joie.*

Si la pitié et la vertu dictèrent les préliminaires de la paix, l'amour sans doute la scela irrévocablement. Grand, trois fois grand est son pouvoir pour renouer ce qui a été brisé, et pour effacer les injures de la mémoire même. Le lévite se leva ainsi que sa concubine et ses esclaves, et ils partirent.

Il est inutile de poursuivre plus loin cette histoire. La catastrophe en est horrible, et elle nous menerait au-delà des bornes que je me

suis prescrites. J'en veux à présent aux jugemens téméraires; et les acteurs que je viens de mettre sur la scène apprendront à ceux qui jouent sur celle du monde, combien peu de douceur ils doivent attendre de lui.

Une grande partie de notre temps est employée à dire ou à ouïr du mal de notre prochain. Le théâtre est toujours occupé par quelque infortuné. Chaque heure, chaque moment apportent un épisode étrange ou terrible qui prolonge l'étonnement et perpétue le babil. Comment peut-on se comporter ainsi ? quelle conduite! quelle vie! voilà la formule de toutes les conversations, et ce serait beaucoup si la censure en restait-là. Il n'est pas, par conséquent, de vertu sociale plus digne de l'homme que celle qui lui donnerait la force de résister à ce torrent. Les sources qui le nourrissent sont nombreuses, et les tourbillons qui nous le rendent dangereux dans notre passage, sont aussi subits que violens. Rendons ce discours utile à la société, en traçant la marche de ce torrent depuis les sources qui l'alimentent.

La première qui s'offre à nos regards, peut, si la spéculation précéda jamais la pratique, dériver d'une innocente curiosité; c'est lorsqu'avec plus de zèle que d'instruction nous ra-

contons un phénomène avant de nous assurer de son existence. Les Romains, dit Festus (Actes des Apôtres, chap. 15. v. 16.) ne condamnent personne à la mort (et moins encore au martyre) avant de l'avoir entendu; et le juge qui prononcerait sa sentence avant cette formalité, encourrait et le blâme et les peines dus à la contravention des lois naturelles et civiles. Mais nous sommes généralement si pressés de dire notre avis, que nous foulons par notre précipitation ce premier droit de l'accusé; et qu'en arrive-t-il souvent? la scène change tout à coup, l'accusation devient imaginaire, et notre folie seule est réelle; nous perdons l'honneur d'une mauvaise plaisanterie, et nous restons en butte aux coups de celles que nous avons méritées.

La seconde cause de nos mauvais jugemens, c'est lorsque l'accusation paraît être portée avec plus d'ordre; c'est lorsque nous commençons légalement par une information, mais que nous la prenons d'après des évidences suspectes, contre lesquelles le Sauveur nous précautionne en nous disant: *Ne jugez pas sur les apparences*. C'est derrière les démonstrations que se cachent le mensonge et la ruse qui nous aveuglent. Il est mille choses qui paraissent

être, et ne sont pas. *Le Christ*, disaient les Juifs, *est allé boire et manger, le Christ n'est qu'un gourmand et qu'un biberon.* Eh bien! il était alors assis au milieu des pécheurs, il était leur consolateur et leur ami. Dans ce cas-ci, la vérité, comme une femme modeste, méprise une justification, et dédaigne de paraître dans le cercle de ses accusateurs pour les éblouir de sa lumière. C'en est assez pour le soupçon; il a déjà porté sa plainte, la malice qui l'a écouté sourit des rapports qui la justifient; elle ordonne les préparatifs du supplice, et le jugement téméraire se lève ensuite pour en prononcer la sentence finale.

Une troisième manière de mal juger, c'est quand les faits sont d'une vérité incontestable, mais qu'ils sont commentés avec tout le fiel de la censure. Combien une ame sensible et honnête devrait l'épargner! Il est vrai que l'horreur naturelle qu'on a pour tout ce qui est criminel plaide en ce cas en faveur de la critique: celle-ci a tellement l'air de la vertu, que, dans un discours contre les jugemens téméraires, l'orateur pourrait à peine les distinguer; et cependant, au milieu du débordement d'exclamations que le coupable excite et mérite, comment est-il possible que quelqu'un ne se dise pas à soi-

même, pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas créé ainsi, pourquoi ne suis-je pas aussi un exemple? cette apostrophe bien simple toucherait plus mon cœur, et me donnerait une meilleure idée de celui du commentateur, que la période la plus caustique ne m'en donnerait de son esprit. La punition de l'infortuné n'existe-t-elle pas dans sa faute? et, quand cela ne serait pas, quelle pitié, que la langue d'un chrétien, que la plus douce des religions a appris à bien dire et à louer, devienne le bourreau de ses semblables! nous lisons dans le dialogue d'Abraham et du mauvais riche, que, quoique le premier fût au ciel et le second dans les enfers, le patriarche le traita avec les expressions les plus douces: *Mon fils*, *mon fils*, lui dit-il toujours. Dans la dispute au sujet du corps de Moïse, entre l'archange et le démon, le démon lui-même, saint Jude nous apprend que l'archange n'osa jamais employer contre lui la moindre raillerie. C'était indigne de son haut caractère, et le trait n'eût pas été d'un politique; car s'il l'avait fait (c'est le sentiment d'un théologien sur ce passage), le démon aurait été plus fort que lui dans ce genre d'escrime; la raillerie était son arme naturelle, et les esprits

les plus vils sont par conséquent les plus adroits à la manier.

Il est une quatrième observation sur une des causes du mal que je vous dénonce, auditeurs chrétiens. C'est le désir de paraître homme d'esprit, en faisant des réflexions malignes et piquantes sur tout ce qui se passe dans la société. On établit une espèce de trafic sur les faillites des autres, et peut-être sur leurs malheurs. Ah! quel que soit l'avantage que les bons mots attirent à leurs auteurs, nous ne les louons cependant que comme de certains mets qui, en flattant notre palais, arrachent des larmes de nos yeux. Ce trafic est bien peu généreux: comme il ne demande pas de grands fonds, beaucoup trop de personnes s'y livrent, et tant que les méchans seront carressés, et que de mauvaises têtes seront les juges des cercles, ce ton perfide passera pour l'esprit honteux d'une telle parenté, et il voudra lui appartenir malgré lui. Quoi qu'il en soit de leur affinité, il a donné un nom méprisable à l'esprit dont l'essence ne fut jamais la satire. De même qu'il y a une grande différence entre l'amertume et le sel, il en est une entre la méchanceté et la gentillesse du badinage. La première est une brutalité dé-

pourvue de principes, et elle nous est suggérée par le démon; l'autre n'est qu'une vivacité aimable qui nous vient du père des esprits. Elle est si pure, et fait tellement abstraction des personnes, qu'elle ne les offense jamais volontairement, ou si elle touche un ridicule, c'est avec la dextérité du vrai génie qui enlumine légèrement une absurdité, en la laissant passer. L'esprit peut sourire à la vue de la pyramide que la flatterie élève à la fatuité, mais la malignité la renverse, la rase au niveau du sol, et bâtit la sienne sur ses ruines.

Je m'adresse à vous, censeurs téméraires, esprits brillans; votre crédit ne tient-il pas assez de place dans les *halles* du monde, sans chasser encore, de celles que vous n'occupez pas, les hommes à qui le sort les a assignées? n'avez-vous pas une haute région dans laquelle vous planez, sans vous abaisser encore et vous tapir dans les cavernes ténébreuses de l'envie et de la calomnie? Ne vous reste-t-il d'autre siége à occuper que celui du mépris de vos semblables? Eh quoi! parce que l'honneur s'est mépris dans sa route, et que la vertu dans ses excès s'est trop approchée des confins du vice, faut-il pour cela les précipiter dans les abîmes? la beauté sera-t-elle foulée au pieds et traînée

dans la boue pour un seul.... un seul faux pas? Ne restera-il pas une vertu, une seule qualité à la belle pénitente, parce qu'elle aura péché? juste Dieu du ciel et de la terre! mais tu es miséricordieux, aimant et bon, et tu jettes d'en haut un coup d'œil de pitié sur les injures que tes créatures se font entre elles. Ah! pardonne-nous-les ces injures, ainsi que nos fautes. Ne te rappelles-tu pas que tu nous as créés frères, que tu nous as formés de la même chair, que tu nous as doués des mêmes sentimens et affligés des mêmes infirmités? O mon Dieu! n'écris-tu pas sur ton livre éternel que tu nous as faits miséricordieux d'après ton image, et que tu nous as fait présent de la plus douce et de la plus aimable des religions? N'écris-tu pas que chaque précepte de ta loi porte avec lui un baume précieux pour guérir les maux de notre nature, pour adoucir et amollir nos cœurs? oublie-tu que tu nous a destinés à vivre dans ce monde dans un tel commerce d'affabilité et de confraternité, qu'il nous préparât à exister ensemble dans un meilleur? Amen.

PLAINTES DE JOB

SUR

LES MALHEURS ET LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

ORAISON FUNÈBRE DE LEFÈVRE.

SERMON V.

« *L'homme né de la femme est un être de peu de jours ;*
« *pleins de trouble. Il pousse comme une fleur, et il est*
« *moissonné commme elle. Il vole comme une ombre, et*
« *passe comme elle.* » Job. XIV. 1, 2.

Il y a quelque chose de si beau et de si vraiment sublime dans les réflexions du saint homme Job sur la brièveté et l'instabilité des choses humaines, qu'on pourrait défier les plus célèbres orateurs de l'antiquité de nous produire nne phrase si éloquente, si noble et si pathétique. Soit qu'on doive en attribuer l'effet à la nature de ce sujet, ou à la magie de

l'expression orientale, et du style exalté qui lui convient, soit que les paroles appartiennent à cet être puissant qui inspira à l'homme son langage, ouvrit les lèvres du muet, et rendit éloquente la langue même de l'enfance; à laquelle de ces causes qu'on rapporte la sublimité de ce passage, ainsi que d'une quantité d'autres épars dans les livres saints, jamais homme ne put mieux méditer sur la brièveté et les malheurs de cette vie, que ce saint patriarche. Il avait si long-temps navigué sur cette mer orageuse, son passage avait été tellement éclairé, tantôt par le soleil, tantôt par les feux de la foudre, qu'il atteignit aux extrémités et du bonheur et de l'infortune.

Le commencement de ses jours fut couronné de toute la splendeur que l'ambition peut désirer. Il était le plus puissant des hommes de l'orient. Il possédait des campagnes illimitées, et sans doute il jouissait de tous les plaisirs que la propriété peut donner. Vous me direz que l'on doit placer sa félicité sur une base plus sûre que celle d'une fortune immense qui s'échappe tout à coup; de ces biens qui se font des ailes, et s'envolent à jamais; mais il avait encore l'avantage de la sécurité, car la main de la Providence qui l'avait élevé, le condui-

sait dans sa route; Dieu semblait s'être engagé à continuer ses bénédictions sur sa tête fortunée. Il l'avait environné d'une haie, ainsi que ses possessions. Les ouvrages de ses mains étaient bénis, et chaque jour accroissait sa fortune. Bien plus, les richesses que possède celui qui n'a ni enfans ni frères, au lieu d'être une consolation, sont quelquefois un objet d'inquiétude et de vexations. L'esprit humain n'est pas toujours satisfait de la conscience de ses propres jouissances; il regarde devant lui, comme s'il découvrait un vide imaginaire, comme s'il désirait un objet chéri pour le remplir; souvent il s'inquiète et dit : pour qui travaillai-je? pour qui me privai-je du repos?

Dieu avait encore levé cette barrière devant le bonheur de Job, en le bénissant d'une foule aimable de fils et de filles, héritiers apparens de sa félicité présente. Idée délicieuse! les bénédictions de la Providence seront portées de main en main, et continuées sur les descendans de mes descendans! combien cette espérance diffère peu de la première jouissance dans le cœur d'un père tendre qui égare ses yeux sur le bonheur lointain de sa postérité, comme s'il devait revivre avec elle!

Que manque-t-il à cette peinture d'un homme

heureux? rien, sûrement, si ce n'est une disposition vertueuse à jouir de tant d'avantages, et l'art d'en faire un bon usage : il l'avait aussi, *car c'était un homme droit; il craignait Dieu; et évitait le mal.*

Dans le cours de sa prospérité, aussi grande qu'il en peut jamais échoir dans le partage d'un mortel; pendant que tout souriait autour de lui, et semblait lui promettre un surcroît de bonheur, s'il était possible, tout à coup cette scène paisible et aimable se changea en une scène de chagrin et de désespoir.

Dieu, pour remplir les desseins de sa sagesse, se plut à renverser sa fortune, il trancha l'espoir de sa postérité, et ce prince, dans un jour à jamais affreux, se vit jeté de son palais sur un fumier. Ses troupeaux, qui faisaient ses richesses, furent en partie consumés par le feu du ciel, et en partie égorgés par le glaive d'un ennemi. Ses fils et ses filles, qu'il avait instruits dans leurs devoirs, et dans lesquels il plaçait la félicité de l'avenir, récompense bien naturelle pour les soins et les soucis que leur enfance avait coûtés, ses enfans furent séparés de lui par un souffle désastreux, comme ils commençaient à devenir la consolation de sa vieillesse, alors que les esclaves aimés soute-

naient ses années débiles: les circonstances mêmes qui ajoutent au malheur furent pour lui combinées; ils lui furent ravis au moment que sa faiblesse était incapable de supporter ce revers, au moment où il devait le moins s'y attendre, quand il pouvait se flatter qu'ils étaient hors de la voie des dangers; « pendant qu'ils « mangeaient et se réjouissaient dans la maison « de l'aîné, le vent impétueux du désert se- « coua les quatre coins de l'édifice, et le ren- « versa sur eux. »

Un tel assemblage de calamités n'est pas le lot commun des hommes; il y en a cependant qui ont soutenu des épreuves aussi sévères, et qui bravement leur ont résisté, peut-être par une force d'esprit naturelle, l'aide puissante de la santé, et le secours affectueux de l'amitié. Que ne soutient-on pas avec de tels avantages? mais Job ne les eut pas. A peine avait-il été frappé de ses accidens subits, qu'une lèpre effroyable le couvrit depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds; ses amis dans lesquels il en pouvait trouver le remède, la femme même de son cœur, dont la main devait soutenir sur sa tête le poids de son affliction, l'insultèrent cruellement et soupçonnèrent sa probité. Oh! Dieu qu'est-ce que l'homme quand

tu l'accables ainsi? quand tu appesantis le fardeau à mesure que tu ôtes les forces? quand il devient ainsi l'exemple des vicissitudes de la fortune? quand il se voit arracher toutes les bénédictions qu'un moment auparavant ta Providence accumulait sur sa tête? quand, après avoir réfléchi sur la multitude des jouissances assemblées autour de lui, il les voit dans un jour enlevées jusqu'au niveau du sol, et s'évanouir comme la description d'un rêve enchanteur? quel est l'homme qui, venant d'éprouver une révolution si subite, eût fait les belles réflexions de Job, et dit avec lui? « Que « l'homme né de la femme est un être de peu « de jours, pleins d'amertumes, qu'il pousse « comme une fleur, et est moissonné comme « elle, qu'il vole, et passe comme une ombre. »

Ces paroles expriment bien succinctement la vanité naturelle et morale de l'homme, et elles se divisent en deux propositions distinctes.

1°. L'homme est un être de peu de jours: 2°. Les jours sont remplis d'amertumes. Je ferai quelques réflexions sur ces deux propositions.

C'est un être de peu de jours. La comparaison que Job en fait avec une fleur, est extrêmement belle, et mieux faite pour ce sujet que

la preuve la plus travaillée : il ne l'aurait pas comportée. La brièveté de la vie est un point si généralement débattu dans tous les siècles depuis le déluge ; il est si universellement senti et reconnu par tous les êtres, qu'il ne demande aucun argument qu'une comparaison juste. Elle ne sert pas à prouver le fait, mais elle le place sous un jour qui nous frappe, et fait sur notre esprit une impression profonde.

L'homme, dit Job, pousse comme une fleur, et est moissonné comme elle ; il est envoyé dans le monde comme la plus noble et la plus belle portion de l'ouvrage de la divinité ; son image est faite d'après celle du créateur ; il est glorieux comme la fleur des champs ; il surpasse en beauté la race végétale, ainsi qu'il surpasse en raison la race des animaux.

La fleur arrive au temps de sa perfection, si quelque accident ne la détruit dans son bourgeon ; il lui est permis de triompher quelques instans, et elle est coupée sur sa racine au milieu de l'orgueil et de la pompe de sa végétation ; si elle échappe à la main de la violence, elle est flétrie en peu de jours, et se penche morte sur sa tige.

Ainsi, l'homme éprouve dans son accroissement et son déclin la même période, quoique

l'un soit plus haut, et que sa durée soit plus longue.

S'il échappe aux dangers qui menacent sa tendre enfance, il atteint la maturité de la vie, et s'il est assez heureux pour ne pas succomber sous quelque accident occasionné par sa folie et son intempérance, il décline insensiblement; enfin un terme arrive au delà duquel il ne peut plus vivre. Ainsi que la fleur ou le fruit qui n'ayant pas été coupés avant leur maturité n'outre-passent pas la période à laquelle ils se fanent et tombent, ainsi quand le temps est arrivé, la main de la nature moissonne l'homme sur la terre qui le porte. L'art du botaniste ou celui de la médecine ne les préserve ni l'un ni l'autre de cette nécessité cruelle. Dieu a donné ces lois immuables aux végétaux, il les a données aux hommes, ainsi qu'à toutes les créatures vivantes, après avoir inséré dans leurs élémens la puissance de l'accroissement, de la durée et de l'extinction. Quand les évolutions sont finies, la créature expire et périt, tandis que le fruit mûr tombe de l'arbre, et que la fleur se dessèche sur sa tige

C'en est assez sur cette comparaison poétique et sublime du saint homme Job.

« Il vole et s'échappe comme un ombre. »

Celle-ci n'est pas moins une magnifique représentation de la brièveté de la vie humaine; on ne peut en sentir la vérité qu'en rapprochant le tableau de l'original d'après lequel il a été copié. Avec quelle vitesse en effet passent sur notre tête les jours, les mois, les années? n'est-ce pas comme une ombre qui vole, et laisse à peine une impression légère sur nous? lorsque nous nous efforçons de les rappeler par la réflexion, et de concevoir comment ils se sont écoulés, quel est celui de nous qui peut s'en rendre un compte satisfaisant? oui, sans quelques événemens remarquables qui ont distingué quelques époques de cette durée, nous la regarderions comme Nabuchodonosor regardait à son réveil le rêve qui l'avait occupé pendant la nuit : il savait que quelque chose avait passé et l'avait troublé; mais cela avait passé si légèrement et si vite, qu'il ne pouvait pas trouver la trace sur laquelle il pût le chercher. Oh! que le tableau de la vie humaine est mélancolique! elle s'écoule de telle manière qu'on peut à peine réfléchir comment elle s'écoule.

Nos premières années glissent sur les plaisirs innocens de l'enfance, et nous ne pouvons pas méditer sur elles. Une jeunesse insouciante leur succède, et nous ne voulons pas réfléchir : ar-

dens à la poursuite des plaisirs, avons-nous le temps de nous arrêter pour les considérer?

Quand nous atteignons un âge plus grave et plus sensé, et que nous commençons à réformer nos mœurs et notre conduite, alors les affaires et les intérêts de ce monde, les projets et la manière de les exécuter nous occupent tellement, qu'ils ne nous laissent pas le temps de penser à ce qui n'est pas eux. A mesure que notre famille s'accroît, nos affections augmentent, et avec elle se multiplient les soins et les soucis que nous donne l'établissement de nos enfans. Ces soins nous assaillent si secrètement, ils s'emparent de nous si long-temps, que nous sommes surpris par des cheveux blancs, avant que d'avoir trouvé le loisir de réfléchir sur le temps qui s'est écoulé, les actions qui en ont rempli la durée, et le dessein pour lequel Dieu nous a envoyés dans ce monde. On peut donc dire, avec raison, que l'homme est un être de peu de jours, quand on le rapproche de la succession hâtive des choses qui le pousse vers le déclin de sa vie; on peut dire encore qu'il vole et s'échappe comme une ombre, quand on le compare aux autres ouvrages de la divinité, à ceux même que ses mains ont faits, et

qui survivent à plusieurs générations; tandis que la sienne tombe comme les feuilles que d'autres bourgeons remplacent, pour s'épanouir, tomber et être emportés par le vent.

Mais, lorsque nous considérons la brièveté de ses années dans le jour qu'elles se montrent, à toi, grand Dieu, à toi à qui mille ans ne paraissent que comme le jour d'hier, quand nous considérons cette poignée de vie qui nous a été mesurée sur l'étendue de l'éternité pour laquelle nous sommes créés : ah! comme cet espace doit être limité! et sommes-nous encore sûrs de jouir de sa plénitude? mille accidens divers peuvent couper la trame légère de la vie humaine long-temps avant qu'elle touche à son dernier point d'extension. Le nouveau né, proie aisée pour la mort, tombe et se résout en poussière comme le bouton nouvellement éclos. La jeunesse qui promet davantage voit s'éteindre en elle la beauté de la vie; une maladie cruelle ou un accident désastreux l'ont couchée sur la terre, comme la fleur vivace qu'une vapeur maligne dessèche. Le germe des maladies occasionnées par l'intempérance ou la négligence multiplie les événemens dans cet acte intéressant de notre vie. Les maux infects agravent

leur rage quand ils se mêlent à un sang fort et agité, le succès devient douteux, et l'on nous dit partout que la moitié des hommes meurt dans les premiers dix-sept ans de sa vie.

J'en ai dit assez pour confirmer la réflexion de Job, que l'homme est une créature de peu de jours : hélas ! ces jours sont encore remplis de trouble et d'amertume. Ne nous attachons pas pour en avoir des preuves au côté flatteur que nous présentent les choses humaines. Elles sont revêtues d'une apparence trop brillante, surtout dans le *monde*, que l'on appelle *grand*. Nous ne les prendrons pas encore auprès de ces hommes gais et apathiques qui, placés au milieu des jouissances, réfléchissent peu sur les privations, et qui, n'ayant point encore touché leur portion héréditaire des peines du monde, s'imaginent ne pas avoir un lot dans le malheur général. Nous ne recourrons pas enfin à ces récits illusoires de quelques passagers heureux qui ont navigué sans dangers et franchi tous les écueils ; mais un coup d'œil sur la vie humaine, et sur la face réelle des choses, dénué de tout ce qui peut les pallier ou les dorer, nous servira de points de comparaison. Nous écouterons les plaintes de tous les siècles, de tous

les âges; nous lirons l'histoire du genre humain. Eh bien, que contient-elle? un récit des voyageurs qui ont erré dans ce monde si lamentable, que l'homme sensible ne peut finir sa lecture sans avoir le cœur oppressé par la douleur

Voyez l'effrayante succession de la guerre d'une partie de la terre vers l'autre: elle est perpétuée d'un siècle à l'autre avec si peu de relâche, que le genre humain à peine a eu le temps de respirer depuis que l'ambition vint s'emparer du monde; voyez ses horribles effets écrits sur les ruines du globe: ici, des nations entières ont été passées au fil de l'épée; là, d'autres ont été réduites à la famine pour faire place à de nouveaux colons. Voyez combien d'hommes, depuis les premiers siècles jusqu'au nôtre, ont été foulés sous les pieds d'un tyran cruel et capricieux qui n'a jamais écouté leurs cris, ou paru sensible à leur détresse. Voyez l'esclavage, quelle coupe amère! combien de millions d'hommes en sont abreuvés tous les jours. S'il empoisonne le bonheur, quand on l'exerce sur nos corps, que doit-il être quand il pèse également sur nos corps et sur nos ames.

Jetez un coup d'œil sur l'histoire des reli-

gions, sur leurs tyrans? que dis-je, leurs bourreaux qui se soûlent du plaisir de voir les tourmens et les convulsions de leurs frères. Voilà l'inquisition : écoutez les sons mélancoliques dont retentit chaque cachot; considérez la cruauté de ses juges, et les tortures recherchées qu'ils vont infliger sans merci à l'infortuné. Son ame, dans ces angoisses douloureuses, veut s'échapper de son corps disloqué; on ne veut pas. Il faut qu'il soit arraché de ce chevalet sanglant pour aller perdre la vie au milieu des flammes que lui prépare la superstition.

Si les détails des causes publiques des misères de l'homme ne suffisent pas, considérons-le luttant contre des infortunes particulières. Il est encore plein de troubles, il est né pour le malheur.

Si nous le regardons exposé à tous les besoins réels ou imaginaires auxquels il ne peut subvenir, quelle suite de vexations, de dépendances dérivent de cette nécessité, et le rendent infortuné? combien d'obstacles se hérissent devant lui quand il veut faire son chemin dans la société? combien de fois est-il forcé de rétrograder ou de rester à la même place? que de soucis lui donne seulement le seul besoin d'avoir du pain! il en est tant qui n'atteignent

jamais à ce but, il en est tant qui le mangent dans la douleur.

Tirons le rideau sur ceux-ci, et regardons en haut vers ceux qui semblent placés au-dessus de ces soucis : eh bien ! ils sont exposés à d'autres. Tous les rangs, toutes les conditions rencontrent des calamités relatives qui pèsent sur la vie des grands, et les accablent dans leur marche.

Ceux-ci sont atteints d'infirmités qui les privent le jour et la nuit du repos; ceux-là, dévorés par l'ambition, sont menacés des disgraces, et mille d'entre eux, rongés par des inquiétudes secrètes, s'éteignent en silence, et doivent leur trépas au chagrin et à l'abattement de leur cœur.

Descendons quelques étages plus bas. Un million de nos frères nés pour n'hériter que de la pauvreté et des troubles, sont forcés par la nécessité à la bassesse et à la peine des plus vils emplois, et encore peuvent-ils à peine sustenter leur famille.

C'est ainsi qu'après avoir passé en revue toutes les conditions et tous les états, et leur avoir accordé par grace quelques plaisirs fugitifs, nous en revenons toujours à la descrip-

tion que nous a donnée Job; et nous y découvrons quelques caractères lisibles de ces mots dont Dieu nous menaça jadis : *Tu mangeras ton pain dans la douleur jusques à ce que tu retournes à la terre dont je t'ai tiré.*

Quelqu'un me dira peut-être pourquoi me faites-vous haïr la vie ? pourquoi exposez-vous ce tableau funeste ; me parlez-vous de ces infirmités naturelles qu'il n'est pas en notre pouvoir de corriger ?

A cela, je réponds que le sujet est de la plus grande importance, et qu'il faut que chaque homme ait une idée de sa nature, pour que son esprit fasse des projets convenables à sa condition. Cette revue impartiale, ce miroir que je tiens élevé pour lui montrer ses infirmités, tend à guérir son orgueil et à le revêtir de l'humilité, seul vêtement qui convienne à un être aussi faible et aussi misérable. La considération sur la brièveté de sa vie doit le convaincre qu'il est sage de consacrer cette petite portion au grand projet de l'éternité.

Enfin, quand on réfléchit que cette mesure si courte est encore remplie de tant de troubles, que rien n'y est produit, et n'y existe sans un mélange de peines, combien cette

pensée ne doit-elle pas nous engager à détourner nos yeux et nos affections de cette perspective obscure, et à les fixer sur cette contrée plus heureuse, où Dieu essuiera à jamais les pleurs qui coulent sur nos joues? Ainsi soit-il!

LE CARACTÈRE

DE SEMEI.

SERMON VI.

« *Abisaï dit : Est-ce que Semeï pour cette insulte ne sera* « *pas mis à mort?* » Samuel XIX. 21. I. part.

Les indignes paroles! Voici la seconde fois qu'Abisaï propose à David la mort de Semeï. Dans un transport soudain d'indignation, quand Semeï maudissait David, il s'écria : *Pourquoi ce chien-là maudit-il le roi, mon maître? laissez-moi, je vous prie, que je lui tranche la tête.* Il y avait au moins dans ces paroles un air de bravoure, car il hasardait sa tête aussi; mais ici, quand l'offenseur était en son pouvoir, quand son sang s'était refroidi, quand le coupable, se lavant les mains, implorait merci : est-ce que Semeï, dit Abisaï, ne sera pas mis à mort?

Ah! cette sentence ressemble moins à la justice qu'à la vengeance, passion vile et lâche

qui rend la première démarche d'Abisaï contradictoire avec la seconde. Je ne m'efforcerai pas de les concilier; ce discours est destiné à Semeï; puisse le tableau que je vais faire de son caractère être utile à la société!

Sur la nouvelle de la conspiration de son fils Absalon, David s'était échappé de son palais; il avait fui Jérusalem pour se mettre en sûreté. La description de sa fuite est véritablement pathétique; jamais la douleur ne fut aussi touchante.

Le roi abandonna son palais pour se cacher au glaive du fils qu'il aimait : il fuit avec toutes les marques de l'humilité et du malheur, *la tête couverte et les pieds nus*; et, quand il fut au bas du mont Olivet, il pleura. Quelques scènes agréables qui s'étaient peut-être passées dans ce lieu; quelques heures de plaisir qu'il y avait partagées avec Absalon dans des temps plus heureux, émurent la tendresse de la nature; il pleura sur la triste vicissitude des choses, et toutes les personnes qui l'avaient suivi, touchées de son affliction, *se couvrirent aussi la tête, et pleurèrent.*

David était venu à Bahurim, quand Semeï, fils de Gera, parut. Est-ce pour verser sur les plaies du roi l'huile qu'il avait recueillie sur le

mont des Olives ? non ; le temps et le malheur n'en avaient pas assez fait, et tu vins, Semeï, pour y ajouter ta part à leur triste ouvrage.

Il vint, il maudit David, il jeta sur lui des pierres et de la boue, et il lui disait : Allons, homme de Bélial, tu as cherché le sang, et te voilà pris dans tes propres pièges ; Dieu *a vengé sur toi le sang de Saül et de sa famille.*

Il y a un raffinement de malice à choisir un temps favorable pour donner à son ennemi des marques de sa haine. Un mot, un regard qui, dans d'autres occasions, ne feraient aucune impression, blessent le cœur plus sûrement en le blessant plus à propos : ce sont des flèches qui, volant avec le vent, s'enfoncent beaucoup plus profondément ; flèches qui, aidées seulement de la force naturelle, eussent à peine atteint leur objet.

Tel semble avoir été l'espoir de Semeï, mais l'excès de la malice rend les hommes trop prompts pour remplir leurs projets. Si Semeï avait entendu la réponse des passions de David, et la fin du combat qui se livrait dans son cœur, le reproche qu'il lui faisait du sang de Saül l'eût troublé davantage ; mais son ame était

livrée à d'autres sentimens ; elle saignait de la seule blessure dont Absalon l'avait déchirée : il ne sentit point l'indignité de cet étranger audacieux. *Voyez*, dit-il, *Absalon, le fils de mes entrailles, poursuit ma vie ; que peut me faire Semeï après cela? Dieu seul peut jeter un regard sur mon affliction, et m'en récompenser par des bienfaits.*

Une injure à laquelle on ne répond pas expire et s'éteint dans un remords volontaire ; mais elle produit un effet bien différent dans l'ame de ceux que la crainte seule peut retenir ; le tort qu'on souffre dans le silence et l'humilité en provoque un second. Semeï continue ses invectives, *et lorsque David et sa suite s'en vont, il marche de l'autre côté de la montagne, en le maudissant, et lui jetant encore de la boue.*

L'insolence des ames viles est illimitée. Elle admettrait à peine une comparaison, si ces hommes bas ne nous en fournissaient une ; quand, touchant au période de leur abjection, le mal qu'ils veulent faire retombe sur eux. Ce sentiment malheureux, qui porte un ennemi sans générosité à triompher de son adversaire abattu à ses pieds, semble l'exalter quelquefois au-dessus des bornes du courage, et quelquefois

il le plonge dans la fange la plus profonde de la poltronnerie. Il ressemble à ces particules élevées par le soleil sur la surface de la boue; elles montent et brillent tant que le soleil les éclaire; se cache-t-il? elles tombent et redeviennent de la boue; tandis que les rochers restent dans la place que la nature leur a assignée, soumis aux lois que les changemens de saison ne peuvent altérer.

Dans le cours de la prospérité de David, il n'est jamais fait mention de Semeï : il se glissait peut-être dans le cercle des adulateurs, il était peut-être au nombre de ses amis et de ses courtisans. Quand la scène change et que le désespoir chasse David de son palais, Semeï est le premier homme qui se montre contre lui. La voici tournée une fois encore, Absalon est vaincu, et David triomphe; Semeï sera fidèle à ses principes. Il le salue le premier; le voici, eût-elle tourné cent fois, Semeï, j'ose le dire, dans chaque période de sa rotation, eût été distingué par sa position.

O Semeï! lorsque tu fus tué, pourquoi ta famille ne fut-elle pas étouffée? pourquoi laissa-t-on dans le monde quelqu'un qui te ressemblait? ta race au contraire se multiplia à l'infini; elle remplit la terre, et, si je prophé-

tise savamment, elle finira par la subjuguer.

Il n'y a point de caractère qui influe plus dangereusement sur les choses d'ici-bas que celui de Semeï. Tant que le pouvoir connaîtrait quelques revers, et le malheur quelques douceurs, le monde serait habitable ; mais toi, Semeï, tu sapes les vertus que ces deux positions de la vie peuvent faire naître ; car tu corromps la prospérité, et c'est toi qui as brisé le cœur de la pauvreté ; et malheureusement, tant que les méchans seront les ambitieux, tu régneras sur la terre. Semeï infeste la cour, les armées, le cabinet, il infeste l'Eglise. Prenez un chemin ou l'autre, dans chaque quartier de la cité, dans chaque profession, vous trouverez un Semeï suivant le char de l'homme heureux à travers la boue la plus épaisse.

Cours, Semeï ; hâte-toi, ou tu vas perdre le fruit de tes peines : Semeï retrousse ses habits et court sans cesse : mais ne voilà-t-il pas que la main de celui qui gouverne tout, arrache les roues de ce char, de sorte qu'il avance pesamment quelque temps encore, et s'arrête ensuite ; Semeï double le pas ; mais c'est en sens contraire, il vole comme les vent qui rase le désert sablonneux, et ne laisse aucune trace de son passage. Arrête-toi, Semeï, c'est ton protecteur,

ton ami, ton bienfaiteur, c'est l'homme qui t'a élevé de dessus le fumier; tout cela est égal pour Semeï.

Semeï est le baromètre de la fortune des hommes, il en marque l'élévation ou la chute, avec toutes ses variations graduelles, depuis la chaleur la plus brûlante jusqu'au froid le plus perçant. Un nuage s'étend-il sur vos affaires? voyez-le suspendu sur les sourcils de Semeï; a-t-on parlé de vous sans succès au roi ou au général de l'armée? ne consultez pas le calendrier de la cour, la vacance de votre dignité est écrite sur le visage de Semeï. Êtes-vous endetté, non pas envers Semeï, n'importe? le plus vil ministre de la loi n'est pas plus insolent.

O Semeï! réponds-moi. Le crime de la pauvreté est-il si noir, si impardonnable, que tu doives, toi et ta postérité, te lever sans cesse pour le reprocher aux hommes? quand tout est perdu pour elle, perd-elle aussi ses droits à la pitié publique? celui qui fit le pauvre et le riche doit-il arracher de notre cœur cette vertu qui l'amollit et qui venge le monde? ah! tu n'as rien à me répondre. C'est le traitement cruel qu'on doit attendre de tes semblables, qui a appris enfin aux hommes à regarder la

pauvreté comme le plus grand des malheurs, et comme le comble de la disgrace; qu'est-ce qu'ils ne font point pour en éviter la peine, et même l'imputation ? n'est-ce pas pour cela qu'*ils se lèvent à la pointe du jour, se privent du repos, mangent le pain de la sollicitude*, qu'ils projettent, intriguent, mentent, se parjurent, rusent, prennent tous les masques, tous les habits, et les retournent au gré de la faveur.

Les philosophes qui ont étudié la nature de l'homme, assurent que la honte et la disgrace sont les maux les plus insupportables de la vie humaine. Le courage et la résolution de quelques-uns ont maîtrisé quelquefois les autres infortunes, et les ont roidis contre elles; mais ils ne les ont pas encore accoutumés à la honte, et combien pourrions-nous citer d'événemens tragiques occasionnés par la seule envie de s'y soustraire?

Sans cette taxe d'infamie, la pauvreté, avec la charge pesante dont elle écrase nos épaules, ne vaincrait pas notre ame tant qu'elle serait vertueuse. La haine qui l'accompagne, la nécessité, la nudité, ne sont rien, elles sont balancées par quelque jouissance; la Providence a fait ce décret, et s'y soumettre est une conso-

lation : mais la honte est une affliction qui ne part point de la main de Dieu ou de la nature, elle s'élève de la terre, et c'est pour cela qu'elle lasse sitôt notre patience ; elle nous sépare tellement du monde que nous levons les yeux en haut en disant : *Grand Dieu ! que je tombe entre tes mains, mais non pas dans celles des hommes !*

C'est ainsi qu'Eliphas parlait à Job au jour de sa détresse : *attache-toi*, lui disait-il, *à présent à Dieu*. Sa pauvreté ne lui avait point laissé d'autre ami ; l'épée des Sabéens les avait épouvantés et chassés ; ils sont assez connus dans le monde par le proverbe usité, *les amis de Job.*

De quelle fatalité ce saint patriarche nous donne-t-il l'exemple ? Un homme qui avait toujours pleuré avec les malheureux, qui n'avait jamais vu périr un misérable sans le secourir, qui n'avait jamais souffert qu'un voyageur logeât dans la rue, mais qui lui avait toujours ouvert sa porte ; un homme qui avait tari les larmes dans les yeux de la veuve, et qui, loin de manger *seul son pain, le partageait avec le pauvre :* eh bien ! cet homme charitable, au moment où il tombe dans la pauvreté, a besoin de crier partout : *Ayez pitié de moi, mes amis ; car la*

main de Dieu m'a touché. On croirait que l'humanité, l'hospitalité doivent attendrir les cœurs les plus durs, et désarmer les esprits les plus vains, lier les mains de la violence, et arrêter la langue du babil ; et l'on voit ici l'expérience contraire, dans celui qui avait mis toutes ses jouissances à faire le bien, et dont la vie est une série continuelle de bontés et d'outrages. Revenons-en donc, pour résoudre ce problème, à notre première explication, *le scandale de la pauvreté.*

Cet homme ! nous ne savons d'où il est. Tel est le premier cri du peuple ; et quant à ceux qui le connaissent mieux, leur réflexion est encore plus outrageante. *N'est-ce pas là le charpentier ; le fils de Marie ?* de Marie ? grand Dieu d'Israël ! oui de la plus vile de ton peuple, *car il ne dédaigne pas l'humilité de sa servante*, et de la plus pauvre encore ; car elle n'eut pas un agneau pour sa purification, et n'offrit qu'une couple de tourterelles.

Que le sauveur de la nation fut pauvre, et n'eut pas une place où reposer sa tête ; voilà un crime qu'on ne lui pardonnera jamais : la pureté de sa doctrine et ses œuvres qui le sanctifiaient furent en vain de plus forts argumens

en sa faveur, que son humiliation n'en fut contre lui; l'injure resta la même. Les Juifs attendaient et désiraient la rédemption d'Israël, mais ils ne la voyaient que dans les songes de puissance qui remplissaient leur imagination orgueilleuse. O vous! qui pesez le mérite au trébuchet de l'or, la religion de Jésus-Christ a-t-elle été instituée pour vous? elle n'est pas cependant revêtue d'une apparence splendide et magnifique; la pauvreté est sa marque distinctive, ses principes et ses promesses ressemblent plus aux malédictions qu'aux bénédictions de la loi, ils ne parlent que de souffrances, elles n'annoncent que des persécutions.

Il est bien difficile aux tribulations et aux infortunes, à la faim et à la soif de faire des prosélytes en corrompant les esclaves de la vanité; il leur est bien malaisé de réconcilier les hommes avec le mépris et l'infamie; et cependant c'est le partage de ceux qui croient ce mystère, qui doit être bien décrédité dans le monde, tant il répugne aux passions et aux plaisirs.

Concluons. La justice ne prit congé de la terre qu'au jour où la pauvreté devint un ridicule; mais nous devons nous en consoler, le Dieu de la justice règne encore sur nous.

Quelque outrage que notre bassesse nous attire de la part des gens sans discernement et sans pitié, nous marchons à la présence du plus grand, du plus généreux des êtres; il est également éloigné de la cruauté, de la petitesse, et de cette foule de passions viles avec lesquelles nous nous insultons à tout moment.

N'espérons pas de conquérir la partie méchante du genre humain: si jamais nous pouvions triompher de ses préjugés, ce serait en pratiquant les vertus dont Dieu nous a donné l'exemple. Il est vrai que cette pratique peut être vaine et inutile; mais si ces effets sont perdus, tout n'est pas perdu avec eux; car, si nous ne triomphons pas du monde, en faisant nos efforts, nous triompherons de nous-mêmes, et nous jetterons dans notre propre cœur les fondemens éternels de notre tranquillité et de notre bonheur. Ainsi soit-il.

LE PHARISIEN

ET

LE PUBLICAIN.

SERMON VII.

« *En vérité je vous dis que cet homme retourne dans sa* « *maison plus justifié que l'autre.* » St.-Luc. XVIII. 14.

Ces paroles sont le jugement que notre Seigneur porta sur la conduite et le degré de mérite de deux hommes, le pharisien et le publicain. Il les représente dans cette parabole entrant dans le temple pour prier. La manière dont ils s'acquittent de ce devoir solennel doit être considérée dans la prière même qu'ils adressent à Dieu.

Le pharisien, au lieu de s'humilier devant la majesté vénérable de ce Dieu tout-puissant, le remercie d'un air de triomphe et de suffisance, de ce qu'il ne l'a pas créé semblable aux autres, tortionnaire, adultère, injuste comme

ce publicain. Celui-ci est représenté loin du sanctuaire, le cœur touché et plein d'humilité; il est convaincu du sentiment de son indignité; sa bouche n'ose pas s'ouvrir, mais son cœur murmure tout bas, ô Dieu! ayez pitié d'un pécheur! *Cet homme*, ajoute le Sauveur, *retourne chez lui plus justifié que l'autre.*

Quoique la justice de cette décision frappe au premier coup d'œil, il ne sera pas inutile d'examiner plus particulièrement les raisons sur lesquelles elle est fondée, non-seulement parce que cet examen doit mettre en évidence la droiture de ce jugement, mais encore parce que le sujet doit me conduire à des réflexions convenables à ce saint temps de carême.

Le pharisien appartenait à une secte qui, dans le siècle de Jésus-Christ, par son austérité, ses aumônes publiques, et ses prétentions à la piété, plus affichées que celles des autres, avait graduellement usurpé du crédit et de la réputation parmi le peuple. Comme la foule est aisément surprise par les apparences, le caractère des pharisiens était parfaitement formé pour opérer de telles surprises. Si vous le regardiez extérieurement, il vous semblait modelé sur le patron de la bonté et de la perfection; c'était une sainteté de vie peu com-

mune, accompagnée d'une sévérité théâtrale dans les manières, de prodigalités fréquentes aux pauvres; beaucoup d'actes de religion, beaucoup d'application à l'observance de la loi, beaucoup d'abstinences, beaucoup de prières.

Il est pénible de suspecter de pareilles apparences; nous n'aurions pas osé le faire si notre Sauveur lui-même ne nous eût tracé en deux mots ce caractère, en nous disant, *ce sont des sépulcres blanchis*; ils sont magnifiques au dehors, l'art les a enrichis de tout ce qui peut attirer les regards; mais fouillez-les, vous les trouverez remplis de corruption, et de tout ce qui peut choquer et dégoûter les curieux. Cette affectation de piété, cette régularité extraordinaire peuvent en imposer; mais au dedans tout est irrégulier; ces prétentions qui semblent promettre quelque chose, sont ternies par un penchant secret aux passions les plus viles, l'orgueil de la spiritualité, le pire des orgueils, l'hypocrisie, l'amour-propre, l'avarice, l'extorsion, la cruauté, la vengeance. Quelle pitié! que le nom sacré de la religion soit emprunté pour couvrir une telle série de vices, et que le visage charmant de la vertu soit ainsi défiguré, qu'il soit suspecté, parce que des méchans

adroits s'en sont quelquefois parés. Le pharisien n'avait aucun de ces scrupules ; la prière qu'il fit au temple nous peint l'homme ; elle montre avec quelles dispositions il allait adorer au temple.

« Grand Dieu ! je te remercie de ce que tu « m'as formé d'une autre argile que les gens « de mon espèce. Tu les as créés fragiles et « vains, et ils deviennent par choix corrompus « et méchans.

« Moi ! tu m'as formé sur un modèle bien « différent, et tu as infusé en moi une partie « de ton esprit. Vois, je suis élevé au-dessus « des tentations et des désirs auxquels la chair « est sujette. Je te remercie de m'avoir fait « tel, et de ce que je ne suis pas un vaisseau « frêle de terre, comme les autres, comme ce « publicain ; mais un vase d'élection que tu « as sanctifié. »

Après cette paraphrase de la prière du pharisien, vous me demanderez peut-être quelle raison il avait de faire sonner si haut son triomphe, et d'insulter aux infirmités du genre humain, et à celles de l'humble publicain prosterné derrière lui ? Quelle raison ? vous aurait-il répondu, je donne la dîme de tout ce que je possède.

Ah! s'il n'avait que cela à offrir au Seigneur, c'était une faible base à tant d'orgueil et d'amour-propre. L'observation d'une loi matérielle compâtit assez avec le déréglement des mœurs.

La conduite du publicain paraît bien différente, c'est le contraste le plus opposé qu'on puisse imaginer. Avant d'en parler il est juste de donner une idée de son caractère, comme j'ai fait de celui du pharisien. Le publicain était de ces gens que les empereurs romains employaient à lever les taxes et les contributions qu'on exigeait de temps à autre de la Judée, comme nation conquise. Le nom de publicain était un terme de reproche et d'infamie parmi les Juifs, soit que cela vînt de la haine qu'ils avaient pour cet emploi, et de a répugnance qu'on a de partager ce qui nous appartient, soit que d'autres causes concourussent à produire cette aversion; ils étaient en général odieux et réprouvés.

La dureté que leur profession exige, mêlée à quelques teintes d'insolence naturelle, peut-être même les préjugés et les clameurs du peuple prévenu contre eux, tout cela, dis-je, avait contribué à former et à fixer cette haine. Il n'est pas douteux cependant qu'ainsi que

dans toutes les professions où il y a plus de sujets de tentation que dans les autres, il n'y eût beaucoup de ces publicains dont la conduite était irréprochable, et qui traversaient tous les piéges et toutes les occasions qui bordaient leur chemin, sans avoir à rougir une seule fois, et avec le témoignage intérieur d'une bonne conscience.

Tel était notre publicain. Les sentimens de candeur et d'humilité que lui inspirait sa faiblesse, ne peuvent procéder que d'une ame telle que je viens de la décrire.

Il va au temple faire un sacrifice de prières. En s'acquittant de ce devoir, il ne plaide pas en faveur de son mérite, il ne le compare pas orgueilleusement à celui des autres, il ne se justifie pas avec Dieu; mais respectant le sanctuaire majestueux où sa présence se déploye plus immédiatement, il s'en tient éloigné, il tremble de lever les yeux au ciel; mais il frappe sa poitrine, et en fait sortir ces mots entrecoupés et soumis : *ô Dieu, pardonne-moi mes péchés!*

Ciel! combien la vraie humilité est précieuse et aimable! quelle différence elle met devant toi entre deux hommes! l'orgueil n'est pas fait

pour une créature aussi imparfaite. L'orgueil spirituel lui convient encore moins, c'est celui qui devrait inspirer les moindres prétentions. Hélas! le meilleur de nous tous pèche sept fois par jour. *Si j'étais parfait*, disait Job, *je me tairais, je voudrais ignorer ma perfection; si j'étais parfait, je voudrais me prouver que je suis pervers.*

Que je vous recommande donc, mes auditeurs, la vertu de l'humilité religieuse. Elle tombe naturellement de mon sujet, et je ne puis mieux la graver dans vos cœurs qu'en cherchant les causes qui produisent cet orgueil que je déteste, cet orgueil spirituel; c'est une maladie de l'esprit humain; il faut la traiter comme celles du corps. On n'en peut découvrir les symptômes et leur appliquer de remèdes que lorsqu'on remonte aux principes, et qu'on a surpris et découvert le foyer vicieux.

Une des premières et des plus universelles causes de l'orgueil spirituel, et celle qui paraît avoir égaré le pharisien, c'est la fausse notion des vrais principes de la religion. Il pensait sans doute qu'elle était toute comprise dans ces deux préceptes, payer les dîmes et jeûner, et que lorsque sa conscience s'en était déchargée, il avait fait tout ce que la loi ordonnait,

et qu'il n'avait plus qu'à remercier Dieu de l'avoir créé différent des autres. Je n'ai pas besoin de l'interroger : son erreur m'apprend qu'il croyait être ce qu'il prétendait être, un homme religieux et droit. Quoiqu'en effet des vues mondaines et hypocrites dirigeassent devant les hommes ses actes de piété, on ne peut pas supposer que, lorsqu'il était seul dans le temple, et n'ayant aucun témoin de ce qui se passait entre Dieu et lui, il eût volontairement et ouvertement osé se moquer du ciel. Cela est à peine vraisemblable. Il devait donc sa conduite à quelques illusions de son éducation qui avaient imprimé dans son esprit de fausses notions sur les points essentiels du culte. Ces illusions en croissant avaient développé les semences de ses erreurs tant en spéculation qu'en pratique.

Il avait été élevé comme le reste de sa secte à observer avec le raffinement le plus scrupuleux et l'exactitude la plus religieuse les pratiques les moins essentielles de la religion, ses fréquentes ablutions, ses jeûnes, ses rites externes qui n'ont aucun mérite en eux-mêmes; mais à se dispenser en même temps d'accomplir les points les plus importans de la loi, ceux qui sont d'une obligation éternelle et immuable.

C'étaient des aveugles mal assurés, *qu'un moucheron embarrassait, et qui auraient avalé un chameau.* C'étaient de ces gens que notre Sauveur reprenait par une comparaison familière et domestique; *ils nettoyaient le dehors de la coupe, mais il souffraient que le dedans, la partie la plus importante, fût pleine de corruption.* D'après cette connaissance du caractère et des principes du pharisien, il est aisé d'apprécier sa conduite dans le temple. Un tel effet devait produire cette cause.

De tout temps cela est arrivé par une fatalité attachée aux abus qui se sont glissés dans les cultes religieux; ils dégénèrent insensiblement en cérémonies externes, eux qui devraient toujours consister dans la pureté et l'intégrité de l'ame. Comme ces rites sont aisément mis en pratique, et qu'on peut atteindre à leur perfectibilité sans une grande résistance de la chair et du sang, il est naturel qu'ils jettent ceux qui les profanent dans l'intime conviction de leur mérite, et dans le mépris de celui des autres; ils se pénètrent de leur sainteté, et se targuent facilement de leur relation avec la Divinité, et de leur position vis-à-vis d'elle. Voilà la vraie définition de l'orgueil spirituel.

Quand le véritable esprit de la piété s'éteint ainsi dans les ténèbres de quelques cérémonies fastueuses, la célébration du sacrifice qui devait apporter les plus grands avantages, ressemble plus, avec ses décorations *scéniques*, à une représentation théâtrale, qu'à un sacrifice humble et solennel offert par la poussière et la cendre devant le trône du Tout-Puissant. Il est bien plus facile dans le système mécanique d'avoir des prétentions à la sainteté, que lorsque le caractère de la piété doit se reconnaître au combat perpétuel de l'homme contre ses passions. Il est plus aisé à un Espagnol superstitieux de signer son front et de murmurer ses prières, qu'à un protestant humble de subjuguer les élans de la colère, de l'intempérance, de la vengeance, et de paraître devant son créateur avec les dispositions qui lui conviennent. L'opération de se laver d'eau bénite n'est pas si difficile que celle de tenir son ame pure, chaste, nette de toute action, de toute pensée impure. Il est plus court de s'agenouiller et de recevoir l'absolution de ses fautes que de la mériter, non pas des mains des hommes, mais de celle de Dieu qui voit notre cœur, et qu'on ne peut tromper. L'action de garder le seul temps du carême, et de s'abstenir certains

jours de la semaine de la chair, n'est pas si pénible que celle de s'abstenir de ses œuvres dans tous les temps; ce point coûte sans doute davantage à ces riches épicuriens qui convoquent tous les arts autour de leur table, et qui se livrent tellement à leurs appétits mortifiés, que leurs festins de jeûne les punissent plus par les excès que par les privations.

On pourrait pousser plus loin la comparaison, mais ce que nous avons dit suffit pour montrer combien les méprises sont illusoires et dangereuses; combien elles sont propres à égarer et à renverser les esprits faibles, toujours prompts à se laisser surprendre à la pompe facile des cérémonies. Cela est si évident que, dans notre Église même dont la sobriété en cette partie est connue, et qui n'en a conservé que ce qui sert à exciter et à entretenir nos adorations, on remarque un tel penchant vers la religion sensuelle, et une faiblesse si grande pour les cérémonies dans le commun du peuple surtout, que chaque jour mille prennent l'ombre pour la substance, et changeraient volontiers la réalité pour l'apparence.

Tels étaient les abus de l'Église juive, faute de savoir distinguer les moyens de la religion même; la partie physique et cérémoniale avait

enfin dévoré la morale, et n'en avait laissé que le squelette. Les bouffonneries de la superstition viendront un jour à bout de ruiner le christianisme même.

Que me reste-t-il à vous dire? Rectifiez, mes frères, ces méprises grossières et ridicules, et placez la religion sur sa véritable base, en la ramenant vers cette raison primitive qui nous dicta ses premières obligations. Souvenez-vous que Dieu est un esprit, et qu'il lui faut un culte conforme à sa nature : *Adorez-le en esprit et en vérité*; le plus parfait sacrifice que vous puissiez lui offrir est celui d'un cœur droit et humilié; quoiqu'il soit nécessaire d'observer les cérémonies de la religion, il ne faut pas comme le pharisien en rester là et en omettre les devoirs essentiels, mais se rappeler toujours que les pratiques instrumentales auxquelles nous sommes obligés ne sont qu'un pur mécanisme qui nous conduit au grand but de la religion, celui de purifier nos cœurs, conquérir nos passions, et nous rendre en un mot meilleurs chrétiens et meilleurs citoyens. Ainsi soit-il.

LA

PHILANTROPIE

RECOMMANDÉE.

SERMON VIII.

« *Lequel des trois, selon vous, est le prochain de celui* « *qui est tombé entre les mains des voleurs? Et il ré-* « *pondit, celui qui a eu pitié de lui. Alors Jésus-Christ* « *lui dit : allez, et faites comme lui.* » St.-Luc, 36 et 37.

L'ÉVANGÉLISTE nous raconte dans les derniers versets de ce chapitre, qu'un homme de loi vint, et tenta Jésus en lui disant: maître, que dois-je faire pour hériter de la vie éternelle? Notre Sauveur (c'était son usage quand on lui proposait quelque question captieuse, qu'il sentait procéder plutôt du désir de l'embarrasser, que de celui de s'instruire) notre Sauveur, dis-je, au lieu de lui répondre directement, ce qui eût donné prise à la malice, ou tout au

moins eût satisfait une impertinente curiosité, rétorqua immédiatement la question sur celui qui la faisait, et le mit dans la nécessité de se répondre à lui-même. La profession de cet homme, et la science qu'elle faisait supposer, ne pouvaient faire penser qu'il ignorât la réponse qu'il sollicitait. Tout ce qu'il était possible de dire sur cette matière importante avait été promulgué par le grand législateur, et Jésus rappelle à sa mémoire ce qu'il avait appris dans le cours de ses études : *Ce qui est écrit dans la loi, l'avez-vous lu* ? A cette demande, l'homme de loi cita les principaux chefs des commandemens, tels qu'ils sont dans le Lévitique et le Deutéronome, et nommément celui-ci : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et aimerez votre prochain comme vous-même.*

Notre Seigneur lui dit alors qu'il avait fort bien répondu, et que, s'il suivait cette maxime, il ne manquerait pas d'hériter un jour les bénédictions qu'il désirait. *Faites cela et vous vivrez.*

C'est ainsi qu'il se justifia ; mais l'homme de loi voulant gagner plus de crédit dans cette conférence, ou espérant peut-être entendre une définition du mot prochain, qui pût justifier

ses principes, les oppressions dont il était coupable, et celles dont son ordre était accusé, dit à Jésus : qui est mon prochain ? Quoique cette demande au premier coup d'œil paraisse oiseuse, elle ne l'est pas en effet. Car, selon que ce terme est interprété dans un sens plus ou moins restreint, il produit diverses variétés dans nos obligations envers les autres. Notre Sauveur, pour rectifier toutes les méprises, et placer le devoir de l'amour du prochain dans un système de philantropie universelle, répondit à cette question, non point avec les sophismes recherchés de l'école rabbinique, qui eussent plutôt interdit que convaincu l'homme de loi ; mais il en appela directement à la nature humaine, dans une parabole où il représenta un homme tombé parmi des voleurs, et réduit par eux à la dernière détresse, jusqu'à ce que, par hasard, un Samaritain, un étranger passant auprès de lui, touché de compassion, et plein de bonté, non-seulement le secourût présentement, mais le prît sous sa protection, et pourvût à sa sûreté.

En finissant ce récit, Jésus-Christ s'adressant au propre cœur de cet homme : *lequel des trois selon vous est le prochain de ce malheureux voyageur?* Et, au lieu de tirer lui-même

la conséquence, il la laissa à cet homme, après l'avoir fondée sur les principes évidens de la pitié ? L'homme de loi, frappé de la vérité et de la justice de cette doctrine, fit l'aveu de sa conviction, et notre Sauveur finit le débat en l'avertissant de pratiquer ce qu'il avait approuvé, et d'imiter le bel exemple de bienveillance universelle qu'il venait de lui donner.

Je vais suivre ce même plan, et je vous demande, mes frères, la permission de faire sur cette parabole les réflexions qui s'élèvent dans mon esprit : je conclurai comme notre Seigneur, par une exhortation à l'humilité et à la bienfaisance : elle tombe naturellement du sujet.

Un voyageur, dit notre Sauveur, allait de Jérusalem à Jéricho : il tomba parmi des voleurs qui le dépouillèrent et le laissèrent à moitié mort. Il est en nous un instinct qui nous engage à prendre part aux accidens auxquels les hommes sont exposés, quelque cause qui les ait produits ; mais quand ils arrivent sans la moindre faute ou la moindre indiscrétion du malheureux qui les essuie, ils portent alors un caractère si intéressant, que d'abord ils nous deviennent propres : ce n'est pas même par la réflexion ; mais nous nous trouvons tout à coup

disposés par la générosité et la tendresse à la compassion; elle est dégagée de tout motif personnel. Oui, sans aucun acte de notre volonté, nous souffrons avec celui qui souffre, nous sentons sans savoir pourquoi notre cœur oppressé du poids de l'infortune dont nous sommes spectateurs. Mais, lorsque la scène s'ensanglante, quand les circonstances du malheur deviennent compliquées, notre esprit est alors retenu captif, il ne peut faire aucune résistance quand il le voudrait, il est livré aux tendres émotions de la pitié, et aux réflexions profondes de la douleur. Quand on considère la partie aimante de notre naturel, sans regarder au-delà, il est impossible qu'un homme spectateur de la misère, ne se trouve pas attaché aux intérêts de celui qu'elle dévore, je dis impossible, et il y a pourtant des êtres.... Comment les décrirai-je? Ils sont formés d'une matière si impénétrable, l'égoïsme les a endurcis graduellement à un tel point d'insensibilité, qu'ils semblent ne pas participer à la nature humaine et n'avoir aucune connexion avec notre espèce. Dieu nous en donne deux tristes exemples dans la personne d'un prêtre et d'un lévite qu'il nous représente passant auprès de l'infortuné voyageur sans lui tendre la main pour l'assis-

ter, ou lui dire un seul mot pour adoucir ses peines.

Un prêtre vint là par hasard. Dieu de bonté ! un ministre de ta religion a pu manquer d'humanité ! un homme dont la tête était remplie des vérités de la première, a pu avoir un cœur vide de la seconde ! Tel est cependant le cas présent. Quoiqu'il soit pénible dans la théorie de supposer que la moindre prétention à la piété, et la violation d'un de ses premiers devoirs, se trouvent ensemble dans le même individu, ce personnage dans le fait n'est point fantastique.

Jetez un regard sur le monde. Combien de fois y verrez-vous un malheureux, dont le cœur resserré n'a jamais été ouvert à l'affliction des hommes ; il se cache sous l'apparence de la piété, et se couvre du vêtement de la religion, vêtement que personne n'a droit de porter, si ce n'est l'homme miséricordieux. Voyez avec quelle sainteté il marche vers la fin de ses jours dans le chemin que l'égoïsme lui a tracé ; il ne se tourne jamais vers sa droite ni vers sa gauche ; mais attentif à ses pas, il attache sa vie entière sur le sol qui le porte ; il semble craindre de lever les yeux, de peur d'apercevoir par malheur quelque chose qui le détourne de la ligne

droite que l'intérêt prolonge devant lui ; s'il rencontre par hasard un objet de détresse, qui le menace d'un sort pareil, semblable à l'homme de l'Evangile, il passe dévotement de l'autre côté comme s'il voulait se préserver des impressions de la nature, ou éviter les inconvéniens auxquels la pitié pourrait le conduire.

Il ne manque qu'un trait à ce tableau de l'homme impitoyable, pour le rendre tout-à-fait odieux, et Jésus-Christ va l'achever. *Un lévite passant en cet endroit s'approcha de lui, et le regarda.* Ce n'était pas un coup d'œil rapide, effet de la négligence et d'un moment d'inconsidération, faute dont les meilleurs caractères sont quelquefois atteints, et qui les mène au delà du point où ils auraient voulu s'arrêter. Non... ce regard, au contraire, aggravait un acte délibéré d'insensibilité; il procédait du cœur le plus endurci. Quand il fut auprès de lui, il le regarda, et considéra ses infortunes; il donna à la nature et à la raison le temps de s'éveiller, il vit le danger imminent du pauvre voyageur, la nécessité pressante de le secourir dans un accident qui réclamait hautement son aide, et après tout cela, il se tourna et le laissa à sa détresse et à son affliction.

Dans toutes les actions semblables à celle-ci,

les hommes les plus méchans rendent au moins hommage à l'humanité, en s'efforçant de garder les apparences autant qu'ils peuvent. Quelques crimes dont ils se rendent coupables, ils ont toujours à offrir quelques motifs vrais ou faux pour satisfaire leur conscience et le monde ; et bien souvent, Dieu le sait, pour en imposer à tous les deux. Il serait intéressant de donner ici quelques conjectures sur ce qui se passa dans le cœur du lévite, et de montrer par quelle tournure de casuiste il s'arrangea avec sa conscience en approchant le voyageur, et comment il garda tous les passages que la piété pouvait se frayer jusqu'à son cœur; mais il est pénible de séjourner aussi long-temps sur cette partie désagréable de sa parabole, hâtons-nous vers sa conclusion; elle est si aimable, qu'on ne peut pas aisément être stérile en ses réflexions.

Un Samaritain, dit notre Sauveur, en passant par-là, s'approcha de lui, et dès qu'il l'eut aperçu, il en eut pitié. Il vint, pansa ses blessures avec du vin et de l'huile, le mit sur son cheval, le conduisit vers une hôtellerie, et y prit soin de lui. Il est à peine nécessaire de vous rappeler que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les Samaritains. D'anciennes

querelles de religion, les pires de toutes les querelles, avaient semé une telle zizanie entre eux, qu'ils se tenaient mutuellement dispensés non-seulement de tous les devoirs de l'amitié, mais encore des actes les plus communs de la civilité et de l'humanité. Telle était, du vivant de notre Seigneur, la force de ce préjugé, que la femme de Samarie sembla étonnée que lui, Juif, demandât de l'eau à elle Samaritaine : d'après ces principes, quelque pitoyable que fût l'accident de l'infortuné voyageur, quelque ferveur qu'il eût en plaidant devant son cœur la cause de la piété; il avait fort peu de secours et de consolation à attendre de ce côté-là.

« Hélas ! pouvait-il dire, deux fois on a passé « à côté de moi, j'ai été négligé par des gens « de ma nation et de ma religion, par des gens « astreints par tant de devoirs à me secourir ; « un prêtre et un lévite, à qui leur profession « prescrivait la pitié, et que leurs connais- « sances enseignaient à me secourir, m'ont « laissé sans aide ; que dois-je espérer ? que « dois-je attendre d'un passant, d'un étranger, « d'un Samaritain enfin, délié de toute obli- « gation envers moi, enflammé au contraire « d'une haine nationale et mortelle contre moi,

« mon ennemi, et plus empressé sans doute de « se réjouir de mon infortune, que de me ten- « dre sa main pour m'en délivrer ? »

Ce monologue est naturel, mes frères, mais les actions de l'homme généreux et compatissant déconcertent tous les petits raisonnemens qu'elles occasionnent. La véritable charité, telle que l'apôtre nous la décrit, va se manifester ici. A l'instant que le pieux Samaritain aperçut sa détresse, toutes les passions ennemies qui, dans un autre temps, se seraient élevées dans son cœur, s'en allèrent, l'abandonnèrent. Il oublia son inimitié, il déracina tous les préjugés que l'éducation avait plantés et nourris en lui, et à leur place tout ce qui est bon éleva sa voix en faveur de l'infortune.

Dans de tels caractères, les impulsions de la pitié sont si soudaines, qu'elles ressemblent à celles qu'on excite sur un instrument de musique obéissant à la touche; les objets faits pour imprimer ce premier mouvement, font un effet si instantané, que l'on croirait que la volonté n'y a aucune part, et que la sympathie émue par la bonté est simplement passive. L'ame, en de telles occurrences, est tellement ravie et emportée, elle se pénètre si profondément de l'objet de la pitié, qu'elle ne fait au-

cune attention à ses opérations, elle n'a pas le temps d'examiner les principes qui la font agir. Quelque soudaine que nous soit représentée l'émotion du Samaritain, ne croyez pas cependant que ce fut un mouvement mécanique. Elle dérivait d'un principe d'humanité et de bonté agissant en lui : et ce principe influa non-seulement sur cette première impulsion, mais il se perpétua avec elle dans tout le reste de sa conduite édifiante.

Comme il est si doux de regarder dans un bon cœur, et de tracer tout ce qui s'y passe en pareille rencontre, je vous demande la permission de m'arrêter un instant pour considérer comment le principe agit dans celui du bon Samaritain.

Il s'approcha de la place où le voyageur malheureux était étendu, et à l'instant qu'il l'aperçut, sans doute, il fut saisi par ces réflexions :

« Grand Dieu! quel spectacle affreux est « devant moi! un homme dépouillé de ses « vêtemens,.... blessé,.... couché languissant « sur la terre,.... prêt à expirer, sans avoir un « ami pour le secourir dans son agonie, ne « pouvant pas espérer qu'une main favorable « ferme ses yeux quand il ne sera plus! mais

« peut-être mon ame se taira-t-elle quand je
« réfléchirai sur la manière dont je dois me
« comporter avec ce malheureux, il est Juif...
« je suis Samaritain.... ah! ne sommes-nous
« pas tous les deux des hommes, notre nature
« n'est-elle pas la même, ne sommes-nous pas
« sujets aux mêmes maux? changeons de con-
« dition un instant, si ce lot me fût échu dans
« mon voyage, qu'aurais-je attendu à sa place?
« aurais-je désiré qu'en me voyant blessé demi-
« mort, il eût fermé à mon aspect ses entrail-
« les, qu'il eût doublé le poids de ma misère,
« en passant auprès de moi sans en avoir pitié?
« Mais je suis un étranger à l'égard de cet
« homme..... soit. Suis-je étranger à sa condi-
« tion? les infortunes ne sont pas particulières
« à une nation, à une tribu, elles appartien-
« nent à toutes, elles ont un droit universel
« sur tous, sans distinction de climat, de pays,
« ou de religion. Je suis un étranger! mais ce
« n'est pas sa faute si je ne le connais point,
« et il est injuste qu'il en souffre. Si je le con-
« naissais, peut-être aurais-je une juste raison
« de le plaindre, de l'aimer davantage; peut-
« être, homme d'un rare mérite, la vie, le
« bonheur des autres dépendent de la sienne;
« peut-être à cet instant où il gît oublié, dans

« l'infortune, toute une famille joyeuse attend-
« elle joyeusement son retour, et compte-t-elle
« avec une affectueuse impatience les heures de
« son retard! oh! s'ils savaient le malheur qui
« lui est arrivé, comme ils voleraient à son
« secours! que je me hâte de suppléer à ces
« tendres devoirs, en pansant ses plaies; et en le
« conduisant dans un lieu de sûreté. Si mon
« assistance vient trop tard, je le consolerai du
« moins dans sa dernière heure, et si je ne puis
« rien faire de plus, j'adoucirai ses infortunes,
« en laissant tomber une larme de pitié sur
« elles. »

Le bon Samaritain eut sans doute ces pensées; sa conduite généreuse nous le fait augurer, et Jésus-Christ nous le représente animé d'un zèle fraternel, et plein de la sollicitude tendre d'un père qui, non content de pourvoir aux besoins présens du voyageur, regarde plus loin encore, et avise à ce que rien ne lui manque quand il sera parti, qu'il ne pourra plus le secourir.

Je n'ai pas besoin d'autres argumens pour vous prouver combien sont profondes les racines que la pitié a jetées dans le cœur de l'homme, que le plaisir que nous prenons à assister à un pareil spectacle. Quelques philosophes

ont eu beau peindre la nature humaine avec d'autres couleurs (et à quel but? je l'ignore.) La réalité combat tellement leurs systèmes, que, d'après le penchant naturel qui nous porte vers un malheureux, nous exprimons cette sensation par le mot *humanité*, comme si elle était inséparable de nous. Dans la première partie de ce discours, j'ai semblé croire le contraire en adressant quelques reproches aux égoïstes qui ne paraissent prendre aucune part à rien, si ce n'est à ce qui les concerne, et cependant je suis persuadé, pour rendre justice à notre nature, qu'un homme s'est fait une violence extrême, et a souffert plus d'un combat pénible avant d'être parvenu à ce degré d'insensibilité.

Observez que le prêtre passa de l'autre côté; il eût pu passer, me direz-vous, à côté du malheureux voyageur sans tourner la tête; non. Un acte d'inhumanité est toujours accompagné d'un blâme secret, dont les méchans ne peuvent pas triompher; tel homme, comme celui-ci, peut commettre un acte de barbarie, qui, au même instant, rougira en vous regardant en face; il est forcé de détourner ses yeux avant d'avoir le courage d'exécuter son projet. Que l'homme est une créature inconséquente! en

faisant le mal, il ne peut refuser son suffrage à ce qui est bon et digne de louange.

J'ai assez parlé sur la première partie de cette parabole, et je viens à la seconde, en vous exhortant, ainsi que notre Sauveur exhorta l'homme de loi, d'aller et de faire comme le Samaritain. Mais j'ai été si abondant dans mes réflexions sur cette histoire pieuse, que j'ai insensiblement incorporé avec elles tout ce que je pourrais vous dire en faveur d'un exemple aussi aimable : c'est ainsi que j'ai anticipé la tâche que je m'étais proposée. Je ne vous retiendrai donc plus que par une seule remarque sur le sujet en général. La voici. Il est notable, dans plusieurs passages de la Sainte-Ecriture, que notre Seigneur en nous dépeignant le jour du jugement, le fait de telle manière, que ses grandes recherches doivent principalement se rapporter à l'exercice de la miséricorde, comme si notre sentence finale devait être prononcée exactement sur son mépris ou l'observation de cette vertu. « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avz donné à boire; j'étais nu, vous m'avez habillé; j'étais malade, vous m'avez visité; j'étais captif, vous êtes venu à moi. » N'en induisez pas cependant que le juge clair-

voyant ne prendra garde à aucune autre bonne ou mauvaise action ; mais il veut vous apprendre nommément qu'un caractère bienveillant et charitable est un témoignage qui atteste la présence de toutes les vertus. Quand vous me parlez d'un homme miséricordieux, vous me le représentez doué de mille belles qualités, je me jette à son cou, je lui confie ma femme, mes enfans, ma fortune, ma réputation. C'est de lui que l'apôtre parle; il ne tuera pas, il ne volera pas, il ne se parjurera pas. Tout cela veut dire que les chagrins que ces crimes font naître dans le cœur des hommes, sont si fortement sentis par l'homme miséricordieux, qu'il n'est ni en son pouvoir, ni en son caractère de s'en rendre coupable.

Concluons que la charité et l'amour de notre prochain sont la fin du commandement, et que celui qui l'observe a rempli le vœu de la loi. Ainsi soit-il.

LA

CONDUITE DE FÉLIX

ENVERS SAINT PAUL.

SERMON SUR L'AVARICE.

SERMON IX.

« *Il espérait aussi que Paul lui donnerait de l'argent* « *pour le mettre en liberté.* » Actes des Apôtres XXIV. 26.

De l'argent! le noble projet pour captiver l'attention d'un gouverneur romain!

Il espérait recevoir de l'argent! Et pourquoi? pour juger entre le juste et l'injuste? Et de qui? d'un misérable disciple du fils d'un charpentier, qui n'avait laissé à ses sectateurs que la pauvreté et les souffrances.

Est-ce là le Félix? le noble, le grand Félix? l'heureux Félix? le galant Félix qui enrichis-

sait Drusilla ? pouvait-il ?... Passion vile ! que ne peux-tu pas nous suggérer ?

Jetons un regard sur cette histoire.

Paul avait été accusé par Tertullus devant Félix de plusieurs crimes très-graves, d'être un séducteur et profanateur du temple. Ayant eu de Félix la permission de répondre à ces accusations, l'apôtre plaida sa cause à son tribunal. Il montra d'abord que les allégations étaient destituées de preuves, et il défia Tertullus d'en fournir. Il dit que bien loin d'être ce que son ennemi avançait, les principes de sa religion dont on lui faisait un crime, et qu'on traitait d'hérétiques, étaient parfaitement opposés aux vices dont on le chargeait, qu'ils exigeaient du chrétien un exercice continuel de la vertu, et l'ame toujours pure d'offenses tant envers Dieu qu'envers les hommes; qu'en conséquence, ses adversaires ne l'avaient jamais trouvé disputant dans le temple, et soulevant le peuple soit dans la Synagogue, soit dans la Cité. « J'en appelle à vous-même, « continuait-il, il y a douze jours que je suis « venu à Jérusalem pour adorer; je me suis « purifié dans le temple pendant ce temps, et « je l'ai fait comme il convient à mon caractère, sans bruit et sans tumulte. »

Il appela alors les Juifs qui venaient d'Asa, et les produisit comme des témoins de sa conduite; pleinement convaincu de son innocence, il pressa en un mot ses adversaires devant Félix d'une manière si forte, qu'il ne leur laissa aucune réplique à faire.

Ah! Paul! il te restait encore un ennemi dans ce tribunal, il se taisait, mais il n'était pas satisfait. Epargne ton éloquence, Tertullus roule le cahier de ta plainte. Il s'élève un orateur plus pathétique que toi: c'est l'avarice, elle prend possession de la place la plus dangereuse pour le prisonnier; elle entre dans le cœur de celui qui va le juger.

Si Félix, convaincu de l'innocence de Paul, va agir conséquemment, et le relâcher, l'avarice, cet avocat subtil, lui dit qu'il perd un des profits de son emploi, et s'il embrasse la foi du Christ, que Paul a développée dans sa défense, il lui ajoute qu'il perdra l'emploi même. En vain donc la conduite de l'apôtre lui paraît-elle sans tache, en vain son cœur consent-il à suivre l'impulsion d'une croyance à laquelle il s'était ouvert; dans le même moment, ses passions se révoltent, il se forme dans son ame un parti si fort contre les premières impressions

en faveur de l'apôtre et de sa cause, que l'un et l'autre sont abandonnés.

Il renvoya l'une à une audience plus particulière, qui n'eut jamais lieu, et l'autre dans les ténèbres d'un cachot ; où il resta deux ans ; il espérait recevoir de l'argent pour sa liberté, ainsi que le texte nous l'apprend. Lorsqu'enfin il quitta la province, il voulut obliger les Juifs, c'est-à-dire, qu'il voulut servir son intérêt d'une autre manière, il leur prouva qu'il n'avait rien fait pour le prisonnier, le laissa dans les chaînes et à la perspective désespérante d'y finir ses jours.

L'avarice n'est point un vice cruel par lui-même : on peut donc imaginer qu'un mélange de motifs divers remplissait le cœur du gouverneur ; il agissait d'une manière si opposée à l'humanité et à sa propre conviction, que, si l'on pouvait faire élever ici des conjectures, on trouverait aisément la base qui peut les supporter. Il semble que Drusilla, que sa curiosité conduisit aux instructions de Paul, avait un rôle qui eût très-bien figuré dans notre siècle. Josephe nous apprend qu'elle avait abandonné le Juif son époux, et que, sans aucun motif légal de justifier son divorce, elle s'était donnée à Félix sans cérémonie. Quoiqu'elle soit appelée ici sa

femme, elle était la femme d'un autre, et vivait par conséquent dans l'adultère le plus ouvert. Il était impossible que saint Paul en expliquant la foi du Christ, en développant la morale de l'évangile, et déployant les lois éternelles de la justice, les obligations immuables de la tempérance dont la chasteté est une branche, il était impossible, dis-je, que, quand il aurait eu envie de temporiser, il eût retenu la fougue de ses paroles, et n'eût pas offensé l'intérêt et l'amour de Drusilla. On ne nous dit pas qu'elle trembla à ce récit comme Félix; elle était sans doute agitée d'autres passions, et l'apôtre en ressentit les effets. Pouvait-il résister à deux ennemis aussi violens que l'amour et l'avarice combinés contre lui.

Mais, puisque le texte ne parle que de l'un de ces motifs, nous nous tairons avec lui sur l'autre.

Il est remarquable que le même apôtre parlant des mauvais effets de l'avarice dans son épître à Timothée, affirme qu'elle est la cause de tous les maux, et je ne doute pas que le souvenir de ses souffrances n'ait beaucoup influé sur la sévérité de cette réflexion. On citerait à l'infini des exemples pour prouver que l'amour de l'argent n'est qu'une passion subor-

donnée et ministérielle, et qu'elle n'est que le support de quelque autre vice. C'est lorsqu'elle nourrit l'ambition, la prodigalité, la luxure, que sa rage se déploie sans merci et sans discrétion : dans tous ces cas elle n'est point, à proprement parler, la racine de ces maux, elle n'en est que les branches.

Cette pensée me fait souvenir que j'ai dit plus haut que l'avarice n'est point une passion naturellement cruelle. Elle ne se présente pas d'abord à notre imagination sous cet aspect. Nous la considérons comme une inclination criminelle, incapable de nous faire juger et exécuter ce qui est bon; mais comme elle ne travaille pas pour elle-même, pour savoir ce qu'elle est réellement, il faut connaître quels maîtres elle sert; ils sont innombrables et de différentes humeurs; l'avarice emprunte de chacun d'eux quelque chose de leurs caractères et de leurs passions.

Voilà pourquoi il y a dans l'amour de l'argent un mystère plus grand, plus singulier, que dans tout autre problème qu'on puisse proposer, quelque bizarre qu'il soit.

Dans la supposition la plus favorable, quand cette passion semble ne chercher autre chose

que son propre amusement, il y a bien peu de choses à dire sur son humanité. Ce qui est un plaisir pour l'avare est la mort pour d'autres hommes. Au moment où cette inclination sordide saisit le timon et gouverne, adieu toutes les affections honnêtes et naturelles, adieu tous les liens qui attachent l'individu à ses parens, à ses amis, à ses enfans; comme toutes les obligations s'évanouissent! voyez l'avare dénué de tout sentiment quelconque; le cri perçant de la justice, les lamentations profondes de l'humble misère sont des sons auxquels il n'accoutume pas ses oreilles. Grand Dieu! vois, il passe à côté de celui que tu as frappé, sans se laisser aller à la moindre réflexion! Il entre dans la cabane de cette veuve éperdue à qui tu as enlevé son époux et son enfant, sans soupirer! Oh! si je dois être tenté, mon Dieu! que ce soit par l'ambition, la gloire, par quelque vice généreux et humain; si je dois tomber, que ce soit sous les efforts de quelque passion que tu aies tissue dans ma complexion naturelle, qui n'endurcisse pas et ne resserre pas mon cœur, mais qui y laisse assez de place pour que je t'y trouve quelquefois!

Il serait facile d'ajouter ici les argumens communs que la raison offre contre ce vice; mais ils

sont tellement connus, qu'ils ne paraissent pas nécessaires.

Je pourrais citer ce qu'un philosophe ancien nous dit sur l'avarice; mais le malheur est que, pendant qu'il écrivait contre les richesses, il jouissait de la plus grande fortune, et cherchait tous les moyens de la rendre plus immense.

Avec quel plaisir un prédicateur enrichirait son discours en y cousant les maximes des anciens et des modernes sur l'amour de l'argent; il vous informerait,

« Que la pauvreté manque de quelque chose,
« et l'avarice de tout.

« Qu'un avare a des richesses comme un
« malade la fièvre, pour en être tyrannisé et
« non pour leur commander; que l'avarice est-
« le vêtement le plus voisin de l'ame, le der-
« nier vice qu'elle dépouille. »

Combien notre Sauveur sait mieux parler à nos cœurs quand il nous dit, *que la vie de l'homme ne consiste pas dans l'abondance des choses qu'il possède* : la seule comparaison du câble et du passage étroit qu'on lui ouvre, exerce une puissance plus coërcitive, que les sentences de la philosophie.

Je vais tâcher de déduire quelques autres ré-

flexions de cette histoire sacrée, et de les rendre applicables à la vie humaine.

Il n'y a rien qui intéresse plus notre bonheur, que de se former de justes idées sur les hommes et les choses; car, à proportion que nous acquérons cet art difficile, nous nous rendons agréables au monde, et en nous gouvernant d'après de tels jugemens, nous assurons notre tranquillité et notre bien-être pendant notre passage. Les méprises et les faux pas qui dérivent de l'ignorance sont si nombreux et si fatals, que rien n'est plus instructif que les recherches qui peuvent nous faire connaître nos erreurs. Elles sont souvent bien grossières; quand on considère le monde, et les notions qu'il se fait, quand on voit par quelles considérations il est gouverné, on dit de la folie de ses jugemens, ce que le prophète disait de la folie de ses actions: *nous sommes fort sages pour mal faire, mais nous n'avons pas le sens de bien juger.*

Que nous errions dans des questions abstraites, de pure spéculation, cela n'est pas étrange; nous vivons environnés de mystères et d'énigmes; tout ce qui s'offre sur notre chemin sous un point de vue ou sous l'autre peut dérober et confondre notre entendement; mais

nous devrions cependant saisir les extrémités, et ne pas prendre un contraire pour l'autre. Il est rare, par exemple, que nous estimions la vertu d'une plante être chaude, quand elle est excessivement froide, et que nous éprouvions l'opium pour nous tenir éveillés ; et cependant nous tentons de pareilles expériences dans la conduite de la vie, ainsi que dans son but principal. Dire que ces déterminations vicieuses ne dérivent pas d'un défaut de jugement en nous, seroit vouloir en réfléchir le déshonneur sur Dieu comme s'il nous avait créés et envoyés dans le monde pour y faire des folies. Son cœur est aussi juste que ses jugemens sont vrais. Il faut donc supposer que, dans toutes nos inconséquences, il est un motif secret, qui maîtrise notre esprit et le détourne de la raison et de la vérité.

Quel est-il? si nous ne voulons pas prendre la peine de le chercher en nous, nous le trouverons enregistré dans la conduite de Félix, et la même explication que le texte en donne pourra nous servir quand nous voudrons parvenir à connaître le secret de nos jugemens injustes. Ce motif caché est en quelque considération de notre amour-propre, quelque contrat impur entre nous et nos passions.

Les jugemens des plus désintéressés parmi nous reçoivent quelque teinture de leurs affections; nous les consultons généralement dans les points douteux, et tout va bien quand la matière en question est décidée avant que l'arbitre soit appelé; mais quand les passions maîtrisent l'homme entier, qu'il est douloureux de voir l'office auquel est réduite la raison, cette grande prérogative de la nature! Elle sert bassement celui qui devrait être son esclave, et s'occupe à ramasser des argumens captieux pour justifier ses vices.

Pour juger sainement de notre mérite, retirons-nous un peu loin du monde, et considérons ses plaisirs; considérons aussi ses peines, sous toutes leurs vues et dans toutes leurs dimensions. C'est la raison sans doute pour laquelle Paul, quand il entreprit de convertir Félix, parla d'abord sur le jugement universel : il voulait détourner son cœur du monde et de ses plaisirs qui métamorphosent l'homme sage en sot.

Si vous élargissez vos opérations sur ce plan, vous trouverez que là, consistent les maux occasionnés par ses opinions perverses qui ont si long-temps divisé le monde chrétien, et qui le tourmenteront toujours.

Examinez quelques systèmes religieux, et vous verrez qu'on peut les définir des moyens fiscaux bien faits pour opérer sur l'esprit et les passions des hommes pendant que leur bourse est vidée; ils servent parfaitement les vues de Félix dans son amour de l'argent et du pouvoir : voilà d'où s'élève le nuage qui s'étend et couvre l'entendement humain.

Si cette raison est concluante à l'égard de ceux qui diffèrent de croyance avec nous, elle peut l'être encore pour ceux qui n'ont aucune croyance, ou plutôt qui affectent de ridiculiser la religion des autres. Grace au bon sens et à une instruction plus saine, cette manie passe et descend se placer dans la classe inférieure des hommes, où elle restera : quant à la plus basse classe, quoique le peuple soit toujours prêt à suivre la mode, il ne se laissera pas frapper par celle-ci, il ne rira jamais de ce qui fait sa consolation : la pauvreté et la misère le défendront du désespoir d'un sort meilleur.

Pourquoi donc ce système sacré qui tient le monde dans l'harmonie et la paix, est-il le premier objet que l'homme inconsidéré choisisse pour en faire l'objet de sa raillerie? Cependant, dans le nombre de ceux qui raillent ainsi, croyez-vous qu'il y en ait un sur mille

à qui la conviction, la logique, la raison, des recherches sobres dans l'antiquité, et le mérite véritable de la question, aient fournis de ces plaisanteries irréligieuses ? Non, leur vie va vous expliquer leur manie.

La religion qui ordonne tant de privations est une fâcheuse compagne pour ceux qui ne veulent pas se contraindre ; et l'on observe communément que ces petits sophismes rassemblés par les hommes contre la religion dans leur jeunesse, quelque importans qu'ils paraissent à travers les passions et les préjugés qui les colorent, finissent cependant, et quand le tranchant de leurs appétits est émoussé et que la chaleur de leurs désirs se refroidit, par les rendre à la raison et au bon sens. Ces deux amis des hommes ont bientôt ensuite ramené ces brebis égarées dans leur bercail. Ainsi soit-il.

LES ABUS

DE

LA CONSCIENCE (*)

SERMON X.

« *Car nous sommes persuadé d'avoir une bonne cons-* « *cience.* » Saint Paul aux Hébreux, chap, 13 v. 18.

Nous sommes persuadés... nous sommes convaincus d'avoir une bonne conscience!.... Assurément, me direz-vous, s'il y a quelque chose dans la vie sur quoi un homme doive

(*) Ce Sermon est déjà imprimé dans le Tristram Shandy, ouvrage moral, plus lu que compris; il a semblé meilleur à quelques-uns, entouré de folies; mais d'autres l'aiment mieux tel qu'il a été prêché, sans les coupures et les fréquentes interruptions de l'oncle Tobie et de l'accoucheur Slop.

Ce Sermon risque d'être lu par de graves personnages *en sûreté de conscience.* Tout ce que l'auteur désire, c'est que ceci ne soit pas un des abus qu'il va censurer.

compter, et qu'il puisse connaître d'une manière bien évidente, c'est de savoir si sa conscience est bonne ou non.

Pour peu qu'il réfléchisse, il doit se rendre là-dessus le compte le plus exact. Conseiller privé de ses pensées et de ses désirs, il doit se rappeler sa conduite passée, et connaître à fond les sources cachées et les vrais motifs qui ont déterminé ses actions.

Dans toute autre matière on peut se laisser décevoir par de fausses apparences. L'homme sage fait ainsi ses plaintes : *A peine pouvons-nous faire quelques conjectures sur les choses d'ici-bas, nous travaillons à trouver celles qui sont devant nous*; mais ici, notre esprit a l'évidence de tout en lui-même; il touche, il manie la toile qu'il a ourdie; il en connaît la contexture, la force, et la part exacte que chaque passion a eue en l'ouvrant devant les desseins divers que le vice et la vertu ont mis devant lui.

Si la conscience n'est donc autre chose que la connaissance intime de l'ame, et le jugement soit d'approbation, soit de censure qu'elle porte inévitablement sur les actions successives de la vie, vous allez me dire, je le vois, qu'aussitôt que ce témoignage s'élève contre un hom-

me, et qu'il s'accuse lui-même, il faut qu'il soit coupable, et qu'il est innocent au contraire quand ce rapporteur favorable ne le condamne pas. Ce n'est alors qu'un sujet de confiance, comme dit l'apôtre; il est certain et de fait que la conscience est bonne, et que l'homme par conséquent est bon.

Tel est au premier coup d'œil l'état de la question, et je ne doute pas que la connaissance du bien et du mal ne soit profondément gravée dans le cœur de l'homme. S'il était même possible que, par l'habitude du péché, sa conscience ne devînt pas insensiblement calleuse, comme certaines parties de son corps qu'un frottement habituel et continu endurcit, et qu'elle ne perdît pas ce sens exquis et cette perception délicate dont Dieu et la nature l'ont douée, si l'amour-propre ne faisait jamais chanceler notre jugement, et que de petits intérêts, enveloppant de ténèbres les facultés supérieures de notre esprit, n'en détruisissent jamais les opérations; si la faveur n'entrait jamais dans cette cour sacrée, et que l'esprit, dédaignant de s'y laisser corrompre par des présens, rougît d'être l'avocat d'une cause injuste; si l'intérêt demeurait tranquille et indifférent pendant que la cause se plaide, et

que les passions chassées du tribunal ne prononçassent jamais de jugement à la place de la raison : si tout cela était, je l'avoue, l'état moral et religieux de l'homme serait ce qu'il estimerait lui-même; son innocence ou ses crimes seraient déterminés par le degré d'approbation ou de censure qu'il donnerait à ses actions.

Je conviens qu'un homme est coupable quand sa conscience l'accuse; elle se trompe rarement. A moins qu'il ne soit affecté de mélancolie et de marasme, on peut assurer qu'il existe un motif d'accusation.

Mais la proposition inverse n'est point vraie. Il n'est pas vrai que, lorsqu'il est coupable, sa conscience l'accuse, et qu'il est innocent quand elle ne l'accuse pas. Un chrétien aura beau se donner quelques heures de consolation, et remercier Dieu de ce que son cœur ne lui reproche rien, et de ce que sa conscience est bonne, parce qu'elle est tranquille; cette conséquence est fautive. Quelque brillans que soient les argumens dont on l'étaie, quelque évidente que paraisse cette proposition, quand on l'examine de près, et qu'on fait l'épreuve de l'axiome par l'expérience, combien d'erreurs et de fausses applications ne découvre-t-

on pas ? Le principe sur lequel on s'appuie s'écroule de tous côtés, il se renverse, tombe, et il est bien difficile de trouver des exemples qui le relèvent et le confirment.

Un homme est vicieux, ses mœurs sont aussi débordées que ses principes sont erronnés, coupable envers le monde entier, il vit couvert d'infamie, et se livrant scandaleusement à des crimes que la raison ne peut justifier. Il perd à jamais la complice de ses forfaits, lui vole sa dot la plus précieuse, charge sa tête du poids accablant de la honte, et enveloppe une famille entière dans les lacs de l'infortune : vous croyez que cet homme est sans cesse bourrelé de remords; vous dites, les reproches de son ame ne lui laissent aucun repos ni la nuit ni le jour.

Hélas ! sa conscience a autre chose à faire que de lui parler et de l'interrompre. C'est le dieu Baal du prophète Elisée. *Ce dieu domestique*, disait-il, *cause peut-être avec quelqu'un, il est en voyage peut-être, peut-être qu'il dort, et ne veut pas qu'on l'éveille.*

La conscience de cet homme est peut-être sortie pour le mener avec l'honneur se battre en duel; elle est allé payer une dette du jeu, ou l'annualité du salaire infâme constitué par

son incontinence. Ne déclamerait-elle pas par hasard chez lui contre quelque filouterie légère, n'exercerait-elle pas sa vindicte sur quelques petites fautes contre lesquelles son rang et sa fortune anraient dû le prémunir ? Cependant il vit aussi gaiement, il dort aussi profondément, il rencontre la mort avec autant, avec plus d'indifférence, que l'homme le plus irréprochable.

Un autre est sordide et sans pitié : son cœur resserré par l'intérêt ne s'ouvre ni à l'amitié, ni à la félicité publique. Voyez comme il passe auprès de la veuve et de l'orphelin, et comme il considère les malheurs attachés à la vie humaine sans pousser un soupir ! sa conscience ne s'élèvera-t-elle jamais contre lui ? ne tourmentera-t-elle jamais son apathie ? non. Grace à Dieu, dit-il, je n'ai rien à me reprocher. Je paie exactement mes dettes, personne n'est alarmé de mon libertinage, je n'ai fait ni vœu, ni promesse, je n'ai débauché ni la femme ni la fille de mon voisin. Je ne suis ni injuste, ni adultère, comme ce libertin qui passe devant moi.

Un troisième est subtil et rusé. Observez sa vie entière ; c'est un tissu délié d'artifices obscurs, de subterfuges injustes pour frustrer

indignement l'intention de toutes les lois : il élude leurs décisions, et se joue de nos propriétés : le voilà occupé à achever le piége où se prendront l'ignorance et la nécessité. Sa fortune s'élève insensiblement sur l'inexpérience de la jeunesse ou sur la bonne foi et l'honnêteté d'un ami qui lui aurait confié sa vie. La vieillesse s'approche, le repentir lui fait tourner les yeux sur ses projets infâmes, et le place vis-à-vis de sa conscience. Elle fixe les lois avec attention, et n'en trouve aucune lésée par ses actions. Elle ne voit aucune amende, aucune forfaiture encourue. Elle n'aperçoit aucun fléau déployé se balançant sur sa tête, aucun cachot ouvert sur ses pas : qu'y a-t-il donc pour l'effrayer, cette conscience ? Elle s'est retranchée en sûreté derrière la lettre de la loi, elle s'y est fortifiée de rapports et d'analogies : couverte de ce rempart, elle est inaccesible à tous les reproches : l'honneur tonne et foudroie ; elle est inattaquable dans ce fort.

Celui-ci méprise les petites ressources ; il passe par-dessus les pratiques d'une basse chicane ; il laisse les artifices douteux, et les menées qui vont en secret à la réussite : voyez le scélérat tête nue ; comme il trompe, ment, se parjure, vole, assassine. Oh l'horreur ! jamais

cependant il n'exista un plus saint homme. Le prêtre qui a pris à forfait sa conscience lui a enseigné à courir d'un temple à l'autre, à faire mille signes de croix, à murmurer des prières. C'en est assez pour le ciel.... Quoi! s'il se parjure? Mais il fait une réservation mentale. S'il vole, s'il tue, sa conscience ne recevra-t-elle pas mille blessures profondes? Pourquoi? Il a porté aux pieds d'un prêtre qu'il trompe ce lourd fardeau, il s'en est relevé avec une absolution qu'il n'a pas méritée.

Superstition! superstition! qu'as-tu à me répondre? Non contente d'ouvrir des voies funestes à l'homme qui s'égare, tu ouvres encore la porte de l'erreur devant les pas du voyageur imprudent; tu lui parles confidemment de paix avec lui-même, quand il ne peut en avoir aucune.

Ces exemples choisis dans l'état actuel des choses sont trop vrais pour être étayés de preuves. Si quelqu'un doute de leur réalité; s'il croit qu'il est impossible qu'un homme se trompe si long-temps, je le renvoyé à ses réflexions, et dans un instant je viens plaider ma cause au tribunal de son cœur.

Qu'il examine le degré de haine auquel se sont élevées à ses yeux quelques mauvaises ac-

tions, quoiqu'elles soient toutes également mauvaises; il trouvera bientôt que celles que son penchant et ses habitudes lui ont fait commettre, sont peintes et enluminées des couleurs les plus fausses que la flatterie puisse broyer, tandis que celles où il n'a jamais été entraîné, lui paraissent salies des marques de la folie et du déshonneur.

Lorsque David surprit Saül dormant dans un caverne, et qu'il lui coupa un pan de sa robe, son cœur, nous dit-on, lui murmura quelques reproches. Mais, lors de l'aventure d'Urie, ce fidèle serviteur qu'il eût dû chérir et honorer, devint la victime de son incontinence, sa conscience avait la plus grande raison de s'alarmer; eh bien! elle ne lui dit rien. Une année entière s'écoula entre son crime et le jour où Natan lui fut envoyé pour le lui reprocher. Il est écrit qu'il n'en avait pas encore témoigné le moindre repentir.

Telle est la conscience. Ce moniteur fidèle constitué en nous pour être notre juge suprême, et doué d'équité par le créateur, par une malheureuse série de causes et d'obstacles prend une connaissance si imparfaite de ce qui s'y passe, il remplit son devoir avec tant de négligence, quelquefois avec tant de corruption,

qu'il est impossible de s'en rapporter à lui seul. Il est nécessaire, absolument nécessaire de lui associer un autre principe pour aider, pour maîtriser même ses déterminations.

Voulez-vous former un jugement exact sur ce qu'il vous importe tant de bien connaître? Voulez-vous savoir à quel degré de mérite réel vous êtes honnête, bon citoyen, sujet fidèle, zélé chrétien? appelez la religion et la morale au secours de votre conscience. Lisez ce qui est écrit dans la loi de Dieu, consultez après cela en silence les obligations invariables de la justice et de la vérité.

Que la conscience détermine sur ce rapport ses motifs. Si votre cœur alors ne *vous condamne pas*, vous serez dans le cas supposé par saint Paul. La règle est infaillible; toute votre confiance sera en Dieu; vous aurez de sûres raisons de croire que le jugement que vous aurez porté sur vous-même est celui de Dieu et l'anticipation de la sentence rigoureuse qui sera prononcée sur vous le jour que vous rendrez le compte final de vos actions.

Heureux l'homme, s'écrie l'auteur de l'Ecclésiaste, *qui n'est pas assailli par la multitude de ses péchés! Heureux celui que son cœur n'a pas condamné, et qui n'est pas*

déchu de son espoir en Dieu! Qu'il soit riche ou pauvre, s'il a une conscience irréprochable, il se réjouira tous les jours dans ses œuvres, et son esprit lui en dira davantage que sept sentinelles qui veillent au haut d'une tour.

Dans les matières les plus obscures et les plus douteuses, ce guide le conduira plus sûrement que mille casuistes. Il lui exposera le plan de sa vie bien plus exactement que toutes les analogies et les restrictions que les législateurs ont été forcés de multiplier. Je dis forcés, car on sait que les lois humaines ne sont pas une affaire de choix primitif, mais de pure nécessité : elles furent établies pour défendre la société contre les effets dangereux de ces consciences qui ne se sont jamais donné aucun frein. Ces statuts sont faits avec tant de précautions, que, dans le cas où le cri de l'ame n'aurait aucun pouvoir sur nous, il a fallu suppléer à sa force, et obliger les hommes au bien par la terreur des cachots et des gibets.

Avoir la crainte de Dieu devant les yeux, et gouverner nos actions dans la société par la règle éternelle du bien et du mal, tels sont les deux points principaux de la religion et de la

morale : ces deux tables de la loi sont si étroitement enchaînées, qu'on ne peut les séparer même dans la pensée, sans les briser et les détruire.

Combien de fois ne les sépare-t-on pas de la réalité? Rien n'est si commun que de voir un homme sans principes de religion, l'avouer, en faire gloire, et se croire mortellement offensé si on élevait le moindre soupçon sur son caractère moral, et si l'on pensait qu'il n'est pas consciencieusement juste et scrupuleux jusqu'au ridicule. Je veux le croire, parce qu'il est pénible de suspecter une vertu aussi aimable que l'honnêteté; cependant, en jetant un regard sur ses motifs, nous trouvons peu de raisons à lui en envier l'honneur.

Qu'il déclame pompeusement, sa probité n'aura d'autre fondement que son intérêt, sa vanité, son plaisir, et quelques petites passions dont la mobilité nous donnera de bien faibles espérances quand il s'agira de choses importantes.

Embellissons ceci par un exemple.

Je sais que le banquier qui trafique mon argent, et le médecin que j'appelle dans mes maladies, n'ont pas beaucoup de religion; j'ai entendu leurs railleries, ils ont traité de-

vant moi ses mystères et ses pratiques avec tant de dédain qu'ils paraissent s'être mis au-dessus de tous les doutes. Eh bien! je mets malgré cela ma fortune entre les mains du premier, et je confie ma vie à la science du second. Quelle est la raison de cette confiance? Je crois d'abord qu'il n'est pas possible qu'ils emploient à mon préjudice le pouvoir que je leur ai donné; je considère que la probité est la base de leur profession, et que leur succès en dépend, je suis persuadé enfin qu'ils ne peuvent me faire du mal sans se compromettre.

Mais donnons un nouveau motif à leur intérêt; supposons que le premier pût, sans nuire à sa réputation, m'enlever ma fortune, et que le second pût jouir de mon bien par ma mort, sans avilir son art, quelles sûretés aurai-je contre eux? la religion, le plus puissant des motifs. Ce n'en est plus un; l'intérêt, plus puissant qu'elle, est contre moi. Que mettrai-je dans l'autre bassin pour contre-balancer cette tentation? Hélas! je n'ai rien, rien, ou ce qui est aussi léger que rien, l'honneur. Je suis à la merci du principe le plus capricieux; et quelle sûreté pour deux biens aussi précieux que ma propriété et moi-même?

Comme il ne peut exister de vertu morale

sans la religion, on ne doit rien attendre de la religion sans la morale. Un homme n'a pas rempli ses devoirs envers Dieu, quand il néglige ceux qui l'attachent à ses semblables. Ceci est susceptible de la plus stricte démonstration.

Il n'est pas rare de voir un chrétien dont le caractère moral est bas et vil, avoir sur lui-même des idées fort élevées, les entretenir avec soin, et se regarder comme très-religieux. Il est avare, vindicatif, implacable; il manque aux devoirs de la probité : écoutez cependant comme il déclame hautement contre l'impiété du siècle; voyez combien il est jaloux d'observer quelque pratique pieuse ; il va se prosterner deux fois par jour au pied des autels, il fréquente les sacremens, il s'amuse enfin avec la partie instrumentale de la religion. Eh bien! trompant sa propre conscience, il croit avoir rempli tous ses devoirs. Il fait plus, dans la force de son aveuglement il regarde avec dédain, et plein d'un orgueil spirituel, ceux qui, affectant moins l'extérieur de la piété, ont mille fois plus de droiture que lui.

C'est un des maux que le soleil éclaire, et il n'y a point de principe erroné qui ait engendré plus de malheurs.

En voulez-vous des preuves? lisez l'histoire des méprises du christianisme. Quelles scènes de cruautés, de meurtres, de rapines, de sang, n'ont pas été sanctifiées par la religion quand elle n'a pas été dirigée par la morale?

L'épée des croisés n'a-t-elle pas porté la terreur et le ravage dans diverses contrées? Ces paladins religieux, conduits par un vagabond, vont *militer* sous la bannière de la religion, oublient l'humanité et la justice, et n'épargnent ni l'âge, ni le sexe, ni le mérite, ni le rang. Brigands effrénés, ils ne montrent aucune vertu, et les foulent toutes sous leurs pieds; sourds aux cris de la douleur, ils ne témoignent aucune pitié.

Si le témoignage des siècles est insuffisant, considérez comment quelques dévots du siècle présent croient servir et honorer leur Dieu qu'ils outragent.

Voulez-vous en être convaincus? descendez un moment avec moi dans les cachots de l'inquisition. Voyez la religion tristement assise sur un tribunal d'ébène, s'appuyant sur des chevalets et des instrumens de mort, et tenant enchaînées à ses pieds la merci et la justice. Ecoutez,.... entendez ces lamentables gémisse-

mens. Voyez le malheureux qui les a poussés; on vient de l'arracher aux fers pour faire sur son corps exténué l'épreuve des supplices qu'un système de la cruauté la plus raffinée put seul inventer. La victime est jetée aux bourreaux; elle était déjà épuisée par les peines et les longueurs d'une prison sévère. Observez le premier mouvement de cette horrible machine: quelles convulsions elle opère! les muscles s'étendent, les nerfs se brisent, les os craquent et se déboîtent : voyez dans quelle posture le malheureux est ensuite jeté : c'est tout ce que la nature peut endurer. Bon Dieu! comme il retient avec effort son ame fatiguée, errante sur ses lèvres tremblantes : elle veut abandonner le corps mutilé, on ne le permet pas encore. Il est replongé dans le cachot, et il n'en sortira désormais que pour aller au bûcher, et être insulté à son agonie. Qui lui prépare cette mort et ces insultes? Le principe affreux que la religion peut exister sans la morale.

La meilleure manière de reconnaître le mérite d'un système religieux est de voir les conséquences qu'il a produites, et de les comparer avec l'esprit du christianisme. Cette règle courte et sûre vaut un millier d'argumens, et elle nous a été donnée par notre Sauveur :

Vous les connaîtrez aux fruits qu'ils porteront.

On ne peut séparer la religion et la morale, anciens amis et fidèles alliés, sans les déshonorer et les perdre toutes les deux. Celui qui voudrait le tenter serait leur ennemi commun ; ne comptez ni sur sa piété, ni sur ses mœurs.

Je n'ajouterai à ce discours que deux ou trois maximes déduites de mon sujet.

1°. Toutes les fois qu'un homme déclame contre la religion, ce n'est pas sa raison, mais ses passions qui dictent son langage. Une mauvaise vie et une bonne croyance sont deux voisins turbulens et incommodes qu'il faut séparer pour obtenir la paix.

2°. Quand un tel homme vous dit qu'une chose est contraire à sa conscience, c'est comme s'il vous disait qu'un mets est contraire à son estomac. Le manque d'appétit est généralement la cause d'un pareil aveu. Ne vous confiez, en un mot, en rien à celui qui n'a pas une bonne conscience en tout.

Ressouvenez-vous encore de cette distinction; mille s'y sont mépris. Votre conscience n'est pas une loi : c'est Dieu et la raison qui ont fait la loi, et ont placé en nous la conscience pour juger selon elle, non comme un

vinrent pas de ses fautes, mais de l'ambition, de la violence et des passions des autres. Une grande partie de ceux qui ont été assignés aux hommes à leur entrée dans le monde, vient du même côté, je le sais; mais cependant, dans la vie de quelques-uns on remarque spécialement une contexture inexplicable de peines. Un malheur s'élève du milieu d'un autre, et le tout, tramé ensemble, offre un spectacle si pitoyable et si mélancolique, qu'un homme bien né ne peut y jeter les yeux sans les sentir ternis, obscurcis, humectés de larmes.

J'ai plus de pitié de ce patriarche encore, parce que, dès son enfance, il fut bercé de l'attente de mille prospérités; Isaac, son père, lui avait dit : « Dieu t'enverra la rosée du ciel « et la graisse de la terre; il te bénira de l'a- « bondance du vin et du blé. Les peuples te « serviront; et chaque nation baissera sa tête « respectueuse devant toi; tu seras le roi de ta « famille, celui qui te bénira sera béni, et « celui qui te maudira sera maudit. »

La simplicité de la jeunesse saisit les promesses du bonheur dans leur plus grande étendue. Celles-ci furent confirmées par le Dieu de ses pères, dans son voyage de *Padan-Aram*; et elles ne laissèrent aucun doute sur leur ac-

complissement dans son esprit. Chaque objet flatteur et agréable qui se présentait à lui avec la face de la joie, il le regardait comme une portion de ses bénédictions; il le poursuivait,... il voulait embrasser une ombre.

Il faut donc supposer que ces bénédictions ne ressembloient pas à celles qu'un esprit matériel devait attendre; mais qu'elles étaient spirituelles, et telles que l'esprit prophétique d'Isaac les voyait devant lui; c'étaient des idées qui comprenaient leur bonheur futur lorsqu'ils ne seraient plus des étrangers parcourant la terre; car, dans ce fait, et prenant strictement le sens littéral des promesses de son père, Jacob ne jouit d'aucun bonheur; il fut si loin d'être heureux, que, dans les plus douces époques de sa vie, il ne rencontra que des afflictions.

Accompagnons-le depuis l'instant fatal où l'ambition traîtresse de sa mère le chassa de son toit protecteur et de son pays, pour aller chercher un asile et un établissement chez Laban son allié.

Qu'y trouva-t-il? comment son attente fut-elle payée? Nous le lisons dans les remontrances pathétiques qu'il fit à Laban, lorsque, après l'avoir poursuivi sept jours, il le rencon-

tra sur le mont Gilead. Je le vois à la porte de sa tente, le cœur plein de ce courage calme que donne l'innocence opprimée; il reproche à son beau-père la cruauté avec laquelle il l'a traité.

« J'ai demeuré avec vous vingt ans, vos « brebis n'ont pas avorté, et je n'ai pas mangé « les béliers de votre troupeau, et celles qui « ont été déchirées par les bêtes, je ne vous « les ai pas apportées : ah! si j'ai péché, je « porte bien la peine de mes fautes. Vous m'a- « vez compté ce qu'on me volait pendant le « jour et pendant la nuit. Le jour j'étais brûlé « par le soleil, la nuit j'étais consumé par la « gelée; le sommeil fuyait de mes yeux. C'est « ainsi que j'ai passé vingt ans dans votre mai- « son; je vous ai servi quatorze ans pour vos « filles, et six pour votre troupeau, et vous « avez cent fois changé mes gages. »

A peine se fut-il consolé de tous ces maux, que la mauvaise conduite et les crimes de ses fils blessèrent mortellement son cœur. Ruben fut un incestueux, Juda un adultère, sa fille Dina fut déshonorée; Simon et Lévi se déshonorèrent eux-mêmes par leur trahison; deux de ses petits-fils furent frappés de mort subite; Rachel, son épouse chérie, périt dans une cir-

constance qui envenima sa perte; son fils Joseph, ce jeune homme d'une si belle espérance, fut séparé de lui par l'envie de ses frères; enfin, il fut traîné lui-même par la famine chez les Égyptiens, dans son vieil âge; il alla mourir chez un peuple qui tenait pour abominable de manger son pain avec lui. Malheureux patriarche! ah! tu devais bien dire *que tes jours avaient été bien courts et bien tristes*. Pharaon ne te demandait que ton âge, mais pouvais-tu jeter un regard sur les jours de ton pélerinage sans songer aux peines qui l'avaient accompagné. Ce qu'il y a de plus dans sa réponse, est le regorgement d'un cœur qui saigne au souvenir de ses malheurs.

L'esprit ne peut pas supporter les maux qui nous sont préparés par les autres; quant à ceux que nous nous préparons nous-mêmes, nous ne mangeons que le fruit que nos mains ont planté et arrosé : une fortune, une réputation ébranlées, quand nous avons eu la satisfaction de les ébranler, passent naturellement en habitude; et le plaisir qu'a eu le malheureux sauve quelquefois au spectateur l'embarras de la pitié; mais les malheurs comme ceux de Jacob, qui ont été accumulés sur nous par des mains dont nous faisions notre appui, l'avarice

d'un parent, l'ingratitude d'un ami, celle d'un fils, laissent à jamais une cicatrice; bien plus, ils sont suspendus sur la tête de tous les hommes, et peuvent tomber à chaque instant sur eux. Chaque spectateur a un intérêt dans la pièce, mais quelquefois aussi nous ne nous intéressons qu'à proportion que les incidens éveillent nos passions, et l'instruction ne pénètre pas bien profondément; nous ne réalisons rien alors; contens de soupirer et de pleurer un instant, nous avons d'abord essuyé quelques larmes: là finit l'histoire de la misère des autres, et sa morale avec elle.

Tâchons d'en faire un meilleur usage, et commençons par la première impulsion que le malheur donna à la roue de la vie de Jacob. Ce fut l'affection partiale d'une mère, son affection injuste, n'importe de quel terme nous la distinguions; cette affection par laquelle Rebecca enfonça une dague dans le cœur d'Esaü, et l'horreur éternelle qui en resta dans le sien, quand elle frémissait de vivre assez longtemps pour être privée de ses deux fils. Rapportez-vous en à moi, mes chers frères, quand cette balance d'amour et de bienveillance, dont les enfans regardent entre les mains de leurs parens l'équilibre comme un droit de la nature,

penche et tombe, alors la douleur se plonge dans le cœur. « Le fils n'est plus d'accord avec « son père ; la fille avec sa mère, et la belle- « fille avec sa belle-mère ; les ennemis d'un « homme sont alors dans sa famille. »

Ah! combien était sage et juste cette ordonnance de Moïse sur la police domestique ! « Si « un homme a deux femmes, une aimée et « l'autre haïe, et qu'elles lui aient donné cha- « cune un fils, et que celui de la femme haïe « soit le premier né, il ne pourra pas donner « le droit de primogéniture et son héritage au « fils de la femme aimée ; mais il sera obligé de « reconnaître pour premier né l'enfant de la « femme haïe, et de lui donner une double « portion de tout ce qu'il a. »

C'est ainsi que ce législateur obviait à ce mal ; et c'en est un bien grand : il dérobe le cœur des parens sous le masque de l'affection, il les courtise sous une forme si agréable, que mille ont été trahis par les mêmes vertus qui auraient dû les préserver de la trahison. La nature leur dit qu'il ne peut y avoir d'erreur du côté de la tendresse ; mais nous oublions que, quand la nature plaide la cause d'un enfant, elle parle pour tous, et pourquoi fermons-nous l'oreille à sa voix ? Salomon dit que l'oppression

fait d'un sage un homme sot; que fera-t-elle donc d'une ame tendre et ingénue qui se voit négligée? Trop pleine de respect envers l'auteur de l'injustice pour s'en plaindre, elle se tait, pensive, accablée par le découragement. Cet enfant malheureux oublie tous les moyens de plaire; il est né pour voir les autres chargés de caresses; le voilà dans un coin retiré de sa maison, nourrissant son cœur de larmes; ses esprits succombent sous le poids que sa petite portion de courage ne peut pas secouer, il se flétrit, il meurt, triste victime du caprice!

Je me trouve amené, sans l'avoir prévu, vers une réflexion sur la conduite de Jacob envers son fils Joseph. Ce patriarche n'écouta pas la leçon de sagesse que les malheurs de sa famille lui avaient apprise : ses yeux cependant avaient été témoins d'assez de chagrins pour les transmettre à sa mémoire; il tomba dans le même excès d'affection pour cet enfant de Rebecca. « Israël, nous dit l'esprit saint, aimait mieux « Joseph que ses autres fils : c'était l'enfant de « son vieil âge, et il lui fit un habit de plusieurs « couleurs. » O Israël! où était cet esprit prophétique qui te faisait percer dans les siècles futurs, et par lequel tu annonçais à chaque tribu sa destinée? où était-il? ne devait-il pas

t'aider à voir cette tunique *de couleurs diverses*, teinte aussi de sang? Pourquoi ces tendres émotions que ton cœur devait ressentir, étaient-elles cachées à tes regards? Pourquoi tout nous est-il caché? Sans doute le ciel n'a voulu nous départir de sa lumière qu'autant qu'il en faut à la vertu pour mériter sa récompense.

Accorde-moi, Dieu bienfaisant, de suivre gaiement le chemin que tu m'as tracé. Je ne souhaite pas qu'il soit plus large et moins rude : conserve la faible lumière du pâle flambeau que tu as mis dans ma main, je ramperai sept fois par jour sur mes genoux pour découvrir le meilleur sentier; à la fin de mon voyage je me confierai entièrement à toi, la fontaine de *liesse*, et je chanterai des hymnes de joie pendant mon pèlerinage.

Nous arrivons à un événement bien intéressant de la vie de Jacob, quand on lui impose une femme qu'il n'avait ni marchandée, ni aimée. « Il voulut regarder le matin, c'était « Léa, et il dit à Laban, qu'avez-vous fait de « moi? ne vous ai-je pas servi pour Rachel? « vous m'avez donc trompé? »

Les impositions conjugales ne sont plus susceptibles d'une pareille erreur; mais la moralité de cette anecdote est encore d'usage. L'abus et

les plaintes de Jacob seront toujours répétés tant que l'art et la ruse voudront tramer le lien du mariage.

Parcourez l'histoire de tous ceux qui ont été trompés, ramassez leurs plaintes, écoutez leurs reproches mutuels, sur quel point cardinal roulent-ils? Ils se sont mépris dans la personne. La première querelle domestique retentit des mots de déguisement soit du corps soit de l'esprit.

Le plus bel ornement des femmes, le seul peut-être qui subjugue le cœur, *l'ornement de la tranquillité et de la douceur de l'esprit*, tombe tout à coup. *N'est-ce pas pour Rachel que je vous ai servi? Pourquoi m'avez-vous trompé?*

Ah! soyez plus honnête, et moins secret. Ne cachez rien, ne vernissez rien: si ces traits de la vérité ne peuvent pas vaincre, il vaut mieux ne pas conquérir que de conquérir pour un jour. Quand la nuit sera passée, ce sera la même chose: *elle passa*, voyez, *c'était Léa*.

Si le cœur se trompe dans son choix, et si l'imagination enfante des merveilles qui ne furent jamais le partage de la chair et du sang, quand le songe a disparu, et que nous nous éveillons le matin, peu importe que ce soit

Rachel ou Léa ; peu importe que l'objet réunisse toutes les perfections qui appartiennent à la terre ; il tombera du haut de ces nuages que l'enthousiasme a configurés.

Que l'homme dans une pareille circonstance ne s'écrie donc pas avec Jacob : *Qu'avez-vous fait de moi?* C'est lui qui a tout fait. Qu'il n'accuse que la chaleur et l'indiscrétion poétique de son amour.

Je ne sais si je dois faire mention d'une autre singularité dans la vie du patriarche, de l'injure qu'il reçut de *Laban*. C'était le même tort qu'il avait eu envers son père Isaac, quand les infirmités de la vieillesse l'empêchèrent de distinguer un de ses fils de l'autre : *Es-tu mon fils Esaü? Et il dit, je le suis*. Je doute que la vivacité de Léa fût mise à cette épreuve ; mais le même stratagème leur coûta les mêmes larmes ; et il est difficile de juger si les peines de l'amour malheureux furent un châtiment aussi cruel dans le cœur de l'un de ses freres, que les inquiétudes de l'ambition trompée et de la vengeance dans celui de l'autre.

Je ne vois point comment l'honneur de Dieu est intéressé à nous rendre le mal pour le mal, et pourquoi un homme doit tomber *dans le fossé qu'il a creusé pour un autre*. C'est au

temps et au hasard à tramer les événemens; et il ne manquait à Jacob que d'avoir été un méchant homme, pour servir de texte et d'exemple à une pareille doctrine. C'est assez pour nous de savoir que le meilleur moyen d'éviter le mal, est de ne pas le commettre. Le monde quelquefois en ordonne autrement: dérobons aux hommes irréligieux le triomphe de leurs recherches.

Je ne puis finir ce discours sans revenir à sa première partie, aux plaintes de Jacob sur la courte durée et les malheurs de ses jours. Que je la rapproche de vous par quelques réflexions.

Il est étrange que cette vie nous paroisse si courte en général, et que dans ses détails elle soit si longue. Le malheur, me direz-vous, en est la cause. Exceptons-le, et vous trouverez encore que, quoique nous nous plaignons de sa brièveté, plusieurs hommes sont si embarrassés de leurs jours, qu'ils vont continuellement errans dans les grands chemins et dans les cités, pour chercher des convives qui les en délivrent. S'en débarrasser avec adresse n'est pas un des moindres arts de la vie même; ceux qui ne peuvent y réussir en portent les marques honteuses, et telles que les faillites devraient les porter toujours. Quelque insou-

cians que nous soyons, nous n'aurons pas toujours le pouvoir et la volonté de calculer ainsi. Quand le sang se refroidira, et que les esprits qui nous ont fait perdre tant de jours avant de nous avoir permis de les compter, commencent à se retirer, la sagesse appuie sa main sur notre cœur ; les afflictions et le lit de douleur trouvent une heure pour nous persuader : s'ils nous manquent, la vieillesse ne nous manquera pas, et la voilà élevant d'une main tremblante le sablier devant nos yeux presque éteints.

Chrétiens, mes frères, chrétiens inconsidérés, n'attendez pas jusque-là. Examinez votre vie dès aujourd'hui, regardez derrière vous, voyez cette ère susceptible de méditations célestes, écrite à la hâte sur le sable et effacée avec....

Je manque de paroles pour dire avec quoi... Je ne pense qu'aux réflexions avec lesquelles vous vous supporterez vous-mêmes au déclin d'une vie si misérablement prodiguée, s'il arrive que vous soyez paresseux à la onzième heure, et que vous ayez tout l'ouvrage du jour à faire, quand la nuit arrivera, et qu'on ne pourra plus travailler.

Quant aux malheurs des jours de ce pèlerinage, la spéculation et les faits semblent va-

rier. Nous convenons avec le patriarche que la vie de l'homme est malheureuse, et cependant le monde a l'air heureux ; chaque chose y paraît tolérable. Jetez un regard sur l'univers qu'il nous a donné, observez les richesses et l'abondance qui coulent dans les canaux de chacun ; ils satisfont non-seulement les desirs de la nature, mais encore ceux de l'imagination et du luxe. Chaque contrée est un paradis que la nature a cultivé dans un moment de joie.

Toutes les choses ont deux faces : Jacob, Job et Salomon partagent le monde en deux sections, la vérité réside au milieu, ou plutôt le bien et le mal sont mêlés ; lequel des deux l'emporte ! C'est au-dessus de nos recherches. Ah ! c'est le bien. Premièrement parce que cette pensée me rend plus cher et plus vénérable le Créateur du monde, et ensuite parce que je ne puis pas supposer qu'un ouvrage fait pour exalter sa gloire, doive manquer d'apologie.

Quelle que soit la proportion de la misère dans la construction du monde, ce n'est pas un devoir religieux d'ajouter à nos malheurs. Ne méritons jamais les louanges qu'obtinrent ces anachorètes qui, vivant au milieu d'un jar-

din embaumé, ne touchèrent jamais une fleur. J'ai pitié de ceux dont les plaisirs naturels sont des fardeaux et des privations, et qui, fanatiques malades, fuyent loin de la joie comme si elle était un crime.

Ah ! s'il en est un dans le monde, c'est l'affliction et l'oppression du cœur : la perte des biens, de la santé, des couronnes et des dignités sont des maux en tant qu'ils occasionnent des chagrins : séparez-les de ces privations, tout le reste est vérité, et réside seulement dans la tête de l'homme.

Etre infortuné ! les douleurs de ton ame ne suffisent-elles pas, sans que tu remplisses la mesure avec celle du caprice ; tu marches sans cesse dans l'ombre, et tu veux encore t'y tourmenter en vain.

Nous sommes des créatures incapables de repos ; et tels nous serons jusqu'à la fin des choses. Ce que nous pouvons opérer de mieux, est de faire de notre caractère turbulent, ce que les hommes sages font de leurs mauvaises habitudes. Quand ils ne peuvent les vaincre, ils tâchent au moins de les détourner dans des canaux utiles.

Si nous devons donc sans cesse nous tourmenter, perdons de vue l'objet présent de nos soucis, et attachons-nous seulement à bien vivre. Ainsi soit-il.

LES VOIES

DE

LA PROVIDENCE JUSTIFIÉES.

SERMON XII.

« *Vois, ce sont les impies qui prospèrent dans le monde;*
« *ils augmentent en richesses; et cependant j'ai gardé*
« *mon cœur pur en vain; en vain j'ai lavé mes mains*
« *parmi les innocens.* » Psaume LXXIII, 12 et 13.

Cette plainte du psalmiste sur la distribution confuse des bénédictions du ciel tant au juste qu'au méchant, est un sujet qui a donné matière aux recherches, et qui a élevé souvent dans l'esprit des hommes des doutes propres à les décourager. Le soleil brille sans distinction, la pluie descend également sur le bon et sur le mauvais. Si le souverain maître de la terre y jette un coup d'œil, d'où vient le désordre? Pourquoi permet-il que les hommes sages et

bons soient en proie aux misères de la vie, tandis que les sots et les pécheurs triomphent dans leurs offenses, et que les tabernacles mêmes des voleurs prospèrent ?

On répond à cela, donc il existe un avenir de récompenses et de châtimens : il doit succéder à cette vie. Toutes ces inégalités y seront aplanies, la conduite des hommes y sera examinée, Dieu se justifiera dans ses voies, et la bouche qui se plaint se clora à jamais.

Si cela n'était point, si les impies prospéraient dans ce monde, y possédaient les richesses, et qu'ils ne fussent pas distingués dans l'autre, à quoi nous servirait d'avoir conservé notre intégrité ? *J'aurais donc en vain nettoyé mon ame, j'aurais en vain lavé mes mains parmi les innocens.* On répond encore plus directement à cette demande en disant que Dieu en créant l'homme, l'a rendu capable de jouir du bonheur. Il l'a doué de la liberté de choisir, don sans lequel il n'aurait pu être comptable de ses actions. Ce n'est que du mauvais usage qu'il fait de ces bienfaits, que dérivent les irrégularités dont on se plaint ici : on ne pourrait les prévenir que par la subversion totale de la liberté humaine. Si Dieu montrait son bras nu et arrêtait toutes les injustices qui

peuvent se commettre, l'homme sans doute ferait le bien; mais il en perdrait le mérite, agissant par les impulsions de la nécessité et de la force, et non d'après les déterminations de son esprit : sur cette supposition il ne devrait pas plus s'attendre à conquérir le ciel par des actes de tempérance, de justice, d'humanité, que par l'impulsion ordinaire de la faim et de la soif, telles que la nature les dirige. Le Tout-puissant a fait un autre pacte avec le genre humain, il a mis devant lui la vie et la mort, le bien et le mal, il lui a donné la faculté de choisir, et de prendre ce que sa raison lui ferait trouver le meilleur.

Je n'insisterai plus sur tous les argumens faits pour venger la Providence; ils ont été si souvent débattus, qu'ils n'ont pas laissé la moindre réponse à faire. Les misères qui accablent le bon, et le bonheur apparent du mauvais ne peuvent prendre un cours différent, dans l'état de liberté où l'homme se trouve placé.

Lorsqu'on intente de pareilles accusations, il est deux choses que nous tenons pour accordées. La première, que nous distinguons certainement le bon du mauvais, et la deuxième

que nous connaissons encore leurs plaisirs et leurs souffrances respectives.

Je vais dans ce discours faire quelques recherches sur la difficulté qu'il y a de connaître ces deux objets.

La première de ces instructions nous apprendra à juger sainement des autres ; la seconde à raisonner humblement sur les voies de Dieu.

Quoiqu'on ne puisse pas nier les misères du bon et la prospérité du méchant, je tâcherai de montrer que, lorsque nous nous plaignons avec le psalmiste, nous ignorons tellement les motifs des événemens, et que l'évidence sur laquelle nous nous appuyons est si imparfaite et fautive, qu'elle suffit pour faire suspecter nos plaintes et venger la Providence.

Et d'abord, à quelle marque certaine et infaillible connaissons-nous la bonté ou la méchanceté de la plus grande partie des hommes?

Si nous nous confions à la renommée et aux rapports qu'on en fait, quand ils sont favorables, savons-nous s'ils procèdent de l'amitié ou de la flatterie ; quand ils sont mauvais, de l'envie, de la malice, du soupçon ? De quelque manière qu'ils soient faits, ne peuvent-ils pas

dériver d'une méprise qui a agrandi de petites choses, et quelquefois d'une relation infidèle? Il arrive aussi, de toutes ces causes, que les actions des hommes, comme les histoires de l'Egypte, doivent être reçues et lues avec précaution. Elles sont accompagnées et défigurées de tant de songes et de fables, qu'un lecteur ordinaire ne peut distinguer la vérité du mensonge. Accordons que mes réflexions soient trop sévères, que l'envie n'ait jamais amoindri le mérite des actions humaines, et que la malice ne les ait jamais noircies, les caractères des hommes en sont-ils plus faciles à pénétrer, eux qui se cachent dans la partie la plus retirée et la plus obscure de la vie? La plus vraie piété est la plus secrète; la plus mauvaise action l'est aussi, par une raison toute différente. Quelques hommes sont modestes et se donnent de la peine pour cacher leurs vertus; s'ensevelissant dans une réserve pénible, ils veulent faire ignorer leurs bonnes qualités; d'autres, au contraire, font jouer mille petits artifices, pour contrefaire les vertus qu'ils n'ont pas, et dissimuler les vices qu'ils ont réellement; et cela sous les dehors de la sainteté, de la générosité, et de toute autre vertu trop spécieuse pour être examinée et trop aimable pour être soupçonnée.

Ces traits suffisent pour montrer combien il est difficile de connaître le vrai caractère des hommes ; faisons un pas de plus, et disons que quand même en plusieurs occasions nous pourrions parvenir à cette connaissance, cela ne suffirait pas pour motiver notre jugement. Il y a mille circonstances qui accompagnent chaque action, et qui ne peuvent être sues du monde. Cependant on doit les connaître et les peser avant de prononcer avec justice la sentence définitive. Un homme peut avoir des vues et des sentimens différens de ceux que ses juges ont de lui : ce qu'il a entendu faire, ce qu'il sent, ce qui se passe en lui peut être un secret dont son cœur conserve profondément le trésor. Assailli d'infirmités naturelles, et d'une complexion défectueuse qu'il n'est pas en son pouvoir de corriger, il peut être sujet à des inadvertances, à des écarts, à des erreurs de tempérament ; il peut être exposé à des piéges qu'il ne sait pas prévoir, par ignorance, par manque de jugement et d'instruction ; il peut travailler dans l'obscurité : dans tous ces cas, il peut faire beaucoup de choses mauvaises en elles-mêmes, et cependant innocentes ; c'est un objet de pitié souvent, et non de censure et de sévérité.

Voilà les difficultés qui se présentent à nous quand nous voulons former un jugement sur le caractère des hommes. Mais supposons encore que nous puissions nous enfoncer vers leur cœur, l'ouvrir et l'étudier; supposons que les mots de scélérat ou d'homme juste soient écrits sur leur visage d'une manière si distincte et si lisible, que personne ne puisse s'y méprendre, le bonheur de l'un ou de l'autre de ces individus sera toujours un secret impénétrable à notre perspicacité. Exceptez-en quelques traits sûrs et bien prononcés, nos décisions sur tout le reste ne seront que des conjectures aventurées.

Dans la joie même, quelquefois le cœur est triste, c'est Salomon qui nous l'apprend; et celui qui est un objet d'envie pour ceux qui ne regardent que la surface de sa fortune, paraît digne de compassion à ceux qui connaissent ses intimes pensées. Indépendamment de cela, on ne peut pas assurer que quelqu'un est heureux d'après les événemens qui lui arrivent; il faut encore connaître comment il sait en jouir, et quelle est la tournure de son esprit. La pauvreté, l'exil, la perte de la réputation et des amis, la mort des enfans, gages les plus chers du bonheur humain, ne font pas les mêmes impressions sur tous les tempéramens. Vous

verrez un homme souffrir sans soupirer ce qu'un autre dans l'amertume de son ame pleurera toute sa vie. Une parole trop prompte; un regard dur perceront plus profondément une ame sensible, qu'une épée celle qui ne l'est point.

Si ces réflexions sont vraies pour ce qui regarde les infortunes, elles le sont encore quant aux jouissances. Nous sommes différemment formés; les choses font des impressions diverses sur nous; nos goûts sont différens; il arrive, soit par la force de l'éducation et de l'habitude, soit par l'impulsion du caractère, que les mêmes avantages et les mêmes plaisirs ne produisent jamais le même bonheur. Cette sensation diffère dans chaque homme selon sa complexion et son tempérament; ainsi les événemens heureux qui raviront l'homme bilieux et l'homme sanguin, seront reçus froidement par le flegmatique. Les calculs sur le bonheur et le malheur des hommes sont tellement sujets à mécompte, que des riens, légers comme l'air, font chanter des hymnes de joie à certains hommes, tandis que d'autres, comblés de bénédictions réelles, ne peuvent pas atteindre au pouvoir d'en jouir, et sentent un poids qui opprime et abat leurs ames.

Hélas! si les principes du contentement ne sont pas en nous-mêmes, ne les cherchons pas dans les dignités et les richesses : ils n'y sont pas.

Eh bien! avons-nous trouvé une règle pour juger du bonheur des hommes? pouvons nous dire sans risque de nous méprendre : celui-ci prospère dans le monde; cet autre possède les richesses?

Quand un homme s'est élevé au-dessus de nos têtes, nous tenons pour certain qu'il jouit *d'en haut* de quelque perspective glorieuse et qu'il ressent des plaisirs assortis à son élévation; si nous pouvions monter vers lui, nous trouverions que ce poste est une faible récompense des soins et de la peine qu'il a eu de gravir si haut. Il y est en proie peut-être à plus de dangers, à plus de troubles. Sa tête est environnée de vertiges, le sage lui souhaiterait de pouvoir redescendre au niveau du sol commun aux hommes : on se tromperait donc aussi si l'on calculait le bonheur humain sur l'échelle des dignités et des honneurs; le seul bonheur, le seul qui soit ineffable est celui que donnent une fortune modérée, des désirs plus modérés encore, et la conscience de la vertu.

Ah! qu'ils sont délicieux les plaisirs peu

bruyans de ce paysan honnête qui s'éveille et se lève gaiement pour aller au travail! Voyez sa cabane, c'est le spectacle de la félicité humaine; il se livre à toutes les jouissances de la domesticité. Ses enfans font sa joie et sa consolation, l'espoir de leur bonheur anime ses yeux, et épanouit son cœur. Vous ne concevrez pas qu'il existe des plaisirs plus purs dans l'état le plus opulent. S'il fallait les comparer ses plaisirs et ses peines avec ceux des hommes qui peut-être le méprisent, il resterait dans la balance, que le riche a plus de mets, et le pauvre un meilleur estomac; que l'un, environné de luxe, a plus de médecins à ses ordres, mais que l'autre a plus de santé : dans tous les autres points de la vie, il sont au même niveau. Le soleil les éclaire et les échauffe également, l'air leur dispense un souffle aussi frais, la terre exhale pour eux les mêmes parfums, ils ont un portion égale dans tous les bienfais réels de la nature.

Ce que j'ai dit est suffisant pour démontrer combien il est difficile de juger du bonheur ou du malheur de la plus grande partie du genre humain : que mon discours apprenne aux hommes à être humbles et sobres dans leurs raisonnemens sur les voies de la Providence.

Il y a des inégalités dans les choses de ce monde, et c'est un des plus forts argumens en faveur d'une vie future; ne l'oubliez jamais. Néanmoins, je suis persuadé que ce dont nous nous plaignons n'est pas aussi considérable qu'il paraît l'être au premier coup d'œil.

Je veux que le bonheur des méchans soit aussi grand que nous le reprochons à la Providence, et que nous ne puissions le concilier avec elle; qu'en inférerons-nous? une nouvelle preuve de notre ignorance. Avons-nous résolu tous les problèmes religieux? pourquoi celui-ci nous alarmerait-il davantage que mille autres difficultés qui, chaque jour, trompent nos recherches?

La plus petite fleur des champs, le brin d'herbe le plus délié, ne confondent-ils pas l'entendement des esprits les plus pénétrans? les plus profonds scrutateurs des secrets de la nature nous diront-ils à quelle position, à quel mouvement les végétaux doivent leurs couleurs et leurs saveurs différentes; pourquoi l'arsenic et l'ellébore brûlent et déchirent le noble tissu du corps humain, tandis que l'opium bouche tous les passages de nos sens, et nous prive de la raison et de l'entendement? les moindres choses qui se trouvent sur nos pas

n'ont-elles pas un côté ténébreux que l'œil le plus perçant ne peut pénétrer? les esprits les plus exaltés ne se trouvent-ils pas embarrasés et en défaut devant chaque atome de la matière?

Va donc, homme vain, et quand ta tête *vertigineuse* s'emplit de l'opinion de ta sagesse, et veut corriger les voies de la Providence; va, regarde-toi dans ce miroir. Examine tes facultés: qu'elles sont étroites et imparfaites! combien elles sont battues par la vérité et le mensonge! avec quelle confusion tu les discernes, même dans cette glace! Vois ensuite le commencement et la fin des choses, des grandes et des petites, elles conspirent à te jouer. Veux-tu porter ta vue plus loin, de quelque côté que tu pousses tes recherches, quels nouveaux sujets de surprises! que de nouvelles raisons de croire que tout est au-dessus de ton entendement. Eh bien! ce sont là pourtant les plus petits moyens de Dieu. Que sais-tu sur cet être suprême? cherche, calcule, l'as-tu trouvé? connais-tu ses perfections? elles sont aussi élevées que le ciel: y monteras-tu? elle sont plus profondes que l'enfer. Y descendras-tu?

Ah! si nous pouvions apercevoir les ouvrages miraculeux de la Providence, et comprendre

les plans de sa sagesse et de sa bonté infinies, connaissance que nous acquerrons peut-être à la consommation des siècles, ces événemens que nous sommes si embarrassés d'expliquer exalteraient et manifesteraient sa sagesse, et nous nous écrierions dans la même extase que l'apôtre : ô profondeur des richesses et de la sagesse divine, oh! que tes voies, grand Dieu, sont infinies! que tes sentiers sont difficiles à trouver! Amen.

LAZARE

ET

L'HOMME RICHE.

SERMON XIII.

« *Et il lui dit, s'ils n'entendent pas Moïse et les prophè-*
« *tes, ils ne seraient pas persuadés quand même un*
« *mort sortirait du tombeau.* » Saint-Luc, XVI. 31.

C'EST ainsi que se termina la parabole de Lazare et du riche : Dieu a voulu démontrer aux hommes la nécessité de se conduire par des lumières qu'il nous a données, en nous faisant dire par le patriarche, que ceux que les argumens épars dans les livres saints n'engageraient pas à répondre au but de leur créateur, ne seraient pas persuadés par d'autres moyens, quelque extraordinaires qu'ils fussent. *S'ils n'entendent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas persuadés, quand même un mort sortirait du tombeau.*

Sortir du tombeau ! eh pourquoi ? que nous apprendrait un pareil messager qui ne nous ait pas été appris et proposé ? la nouveauté ou la surprise d'une telle visite pourrait éveiller l'attention d'un peuple curieux et insouciant qui dépense sa vie à écouter ou à dire des nouvelles ; mais aussitôt que la merveille aurait disparu, elle serait remplacée par quelque autre merveille, et le spectre rentrerait dans son tombeau, et personne ne s'informerait de lui et de son apparition.

Telle serait la conclusion de cet événement : cependant imaginons pour un instant que Dieu, par complaisance pour le monde curieux, ou d'après un meilleur motif, par compassion pour ce monde pécheur, daigne éveiller ce spectre du sommeil de la mort, et nous l'envoyer pour alarmer nos consciences et nous rendre meilleurs chrétiens, meilleurs citoyens, et serviteurs plus zélés.

Il faut d'abord croire que, pour obtenir notre attention, et se concilier notre cœur, il ne nous effraierait pas par un appareil lugubre et bruyant, mais qu'en flattant nos passions et notre intérêt, il nous préparerait à l'entendre. Le voilà, il va nous parler.

« Je suis le messager du Très-Haut, il veut

« vous combler de biens, mais il faut un peu « vous départir des vôtres; que ce mot ne vous « alarme point, ce n'est pas de vos maisons, « de vos terres, de vos possessions, que je veux « vous chasser. Je ne veux pas vous faire ou- « blier vos femmes, vos enfans, vos sœurs et « vos frères; je ne prétends pas même vous « enlever des plaisirs raisonnables, et vous pri- « ver des jouissances naturelles. Ne vous dépar- « tez que de ce qu'il est dangereux pour vous « de garder, vos vices. Ils conduisent à votre « porte la mort et la misère. »

Il insisterait et nous prouverait par mille argumens que la tempérance, la chasteté, la paix, la justice, la charité et la bienveillance sont aussi utiles à l'homme qu'agréables au créateur, et que si nous en étions à capituler avec Dieu avant de nous soumettre à son empire, il nous convaincrait qu'il est impossible de se former aucun système d'intérêt plus sûr que celui *d'une vie incorruptible et juste*, et que la modération dans nos désirs, en honorant notre nature, est le raffinement le plus exquis du bonheur.

Quand nos alarmes sur notre intérêt auraient été ainsi calmées, le spectre s'adresserait sans doute à nos autres passions. Il nous donnerait

ensuite quelques idées des perfections de Dieu, il nous imprimerait la vénération que sa majesté et sa puissance commandent, il nous rappellerait que nous sommes des êtres d'un jour, nous hâtant sans relâche vers une contrée d'où nous ne reviendrons plus; que, pendant notre pèlerinage, nous sommes comptables envers ce Dieu, riche, il est vrai, dans ses récompenses, mais terrible en ses jugemens, ce Dieu qui calcule et enregistre toutes nos actions, qui marche sur nos traces, s'assied à côté de nos lits, épie nos démarches, ce Dieu si exact qu'il punit même les pensées secrètes de notre cœur, et qui a fixé un jour solennel, où il doit nous juger sur toutes ces informations.

Il ajouterait..... mais avec l'éloquence de l'inspiration, qu'ajouterait-on qui n'ait pas été dit? tous les pouvoirs de la nature ont fait mille et mille expériences sur les espérances et les craintes de l'homme, sur sa raison et ses passions. On a multiplié les instructions, on a pressé de telle sorte les argumens sur les argumens, qu'il est paradoxal qu'une religion aussi avantageuse n'ait pas été plus inculquée par ses professeurs.

Le fait est que le genre humain n'est pas toujours d'humeur à être convaincu. Tant que le

contrat fait entre nous et nos passions subsiste, les argumens ne viendront à bout de rien. Nous nous amusons de la cérémonie de notre conversion, mais nous ne raisonnons pas sur la faculté qui peut l'opérer, tant que nous voyons les choses sous les couleurs brillantes dont la trahison des sens les peint. En vérité, quand on jette un coup-d'œil sur le monde, et qu'on y voit les hommes enclins à blâmer le mal autant qu'à le commettre, on croirait que tous ces discours de vertu et de religion ne sont que des matières de spéculation bonnes pour amuser quelques momens perdus, et l'on en conclurait que nous nous accordons tous à une même chose, bien parler et mal agir..... *En vain, un mort s'élèverait-il du tombeau.*

Ah! si les instructions que Dieu a portées aux hommes, et celle qui les a rendus capables de se les procurer ne les ramènent pas vers la religion, ils se roidiront toujours contre l'évidence : on s'élèverait en vain pour les convaincre, la terre aurait beau rendre son dépôt, ce serait la même chose; chaque homme reprendrait bientôt son premier chemin, et les mêmes passions produiraient les mêmes vices jusqu'à la fin du monde.

Telle est la principale leçon que nous offre

cette parabole. Je vais la commenter : elle me présentera peut-être dans son cours quelque autre instruction à recueillir.

Cette histoire est une des plus remarquables de l'Evangile. Notre Seigneur nous représente une scène, dans laquelle les deux contrastes les plus parfaits que l'on puisse établir dans les conditions, passent à la fois devant nos yeux. C'est un homme élevé au-dessus du niveau du genre humain, et porté au pinacle de la prospérité, des richesses, du bonheur. Je dis *du bonheur*, par complaisance pour le monde, et dans la supposition que les richesses nous rendent heureux, tandis que leur poursuite enflamme tellement notre imagination, que nous mettons en jeu pour elles notre esprit et notre corps, comme si nous ne les estimions jamais à un prix trop haut. Ce sont les gages de la sagesse comme de la folie. La parabole ne nous dit pas ce qu'elles coûtèrent au riche; nous nous tairons avec l'Ecriture; elle ne parle que des avantages extérieurs qu'elles procuraient à sa vanité et à sa délicatesse. Pour satisfaire l'une, il s'habillait de pourpre et de lin; pour contenter l'autre, il se traitait délicieusement chaque jour; sa table abondait en tout ce que les divers climats peuvent fournir, ce que le luxe peut

inventer, ce que la main de la science sait métamorphoser et tourmenter.

Tout auprès de la porte de son palais nous est représenté un objet que la Providence semblait avoir placé là pour guérir l'orgueil du riche, et lui montrer le degré d'avilissement où l'homme peut être ravalé. C'était un être frappé de la disgrace de la nature, sans amis, sans biens, manquant enfin de tout ce qui eût pu adoucir ses malheurs.

Dans cette cruelle position, il est représenté désirant les miettes qui tombent de la table du riche, ses vœux et sa demande restant sans succès; ce riche, comme tant d'autres dans le monde, était trop élevé sans doute pour que ses yeux aperçussent distinctement les souffrances de son frère; se rassassiant sans cesse dans des banquets magnifiques, il avait oublié que la faim fût une maladie inscrite dans le catalogue des infirmités humaines.

Surchargé de malheurs et de tous les besoins qu'un monde *inhospitalier* avait entassés sur sa tête, le pauvre se courbait et s'affaissait en silence sous ce fardeau.... Mais, grand Dieu! d'où vient cela? pourquoi souffres-tu ces calamités dans le monde que tu as créé? est-ce pour ton honneur et ta gloire, qu'un homme

mange le pain de l'abondance, tandis que mille autres de son lignage rongent celui de la douleur ? que celui-ci soit couvert de pourpre et marche dans des sentiers couverts de roses, tandis que les autres, à demi couverts de haillons, se traînent péniblement, et passent à sa porte la tête baissée ? est-ce pour ta gloire que l'ombre ténébreuse de la misère est étendue sur tes ouvrages ? ou bien n'en devons-nous voir qu'une partie ? ah! lorsque la chaîne qui tient les deux mondes en harmonie, se détendra et se brisera; quand l'aube de ce jour apparaîtra, auquel le dernier acte du monde en déploiera la catastrophe ; quand tous les hommes seront cités pour répondre à tes questions, alors, alors, tu justifieras tes décrets, et tu fermeras la bouche à toute plainte.

Après un long jour de miséricorde, perdu dans la débauche et la dureté, l'homme riche mourut aussi, et selon la parabole, il fut enterré. Il fut enterré sans doute en triomphe, avec l'orgueil mal placé des funérailles, et les décorations vaines que la folie humaine prostitue dans ces occasions.

Ici se brisa la grandeur épicurienne du riche, c'est ici le dernier spectacle qu'il donna au monde ; celui qui le suit présente une scène

d'horreur. Notre Seigneur le peint dans l'état le plus abject de la misère, élevant ses yeux vers le ciel, et criant merci au patriarche Abraham.

Et Abraham lui dit : Mon fils, souviens-toi que pendant ta vie les biens furent ton partage.

Mais ces biens, ne les avait-il pas reçus du ciel ? pouvait-on les lui reprocher ? avec quelque sévérité que l'Ecriture parle contre les richesses, il ne paraît point qu'une vie et une dépense fastueuse fussent le crime du mauvais riche, et que cette qualité fût une partie constituante de son caractère. Il en était alors comme aujourd'hui. Le rang qu'il occupait dans le monde justifiait peut-être ses dépenses, il les exigeait même sans qu'on dût les lui reprocher ; car la différence des états se fait connaître ordinairement à ces marques distinctives que la coutume impose. L'excessive abondance et la magnificence qu'étalait Salomon, lui qui avait dix bœufs engraissés, vingt autres hors des pâturages, cent moutons, sans compter les chevreuils, les cerfs, les daims et les oiseaux, trente mesures de fleur de farine, et soixante mesures de farine pour l'approvisionnement journalier de sa table ; cette ma-

gnificence, dis-je, ne lui était pas imputée à crime; elle dénotait au contraire l'abondance des bénédictions du ciel sur sa tête; lorsqu'il en est autrement, cela vient de l'usage pervers des richesses prodiguées pour de mauvaises fins, souvent contraires aux motifs pour lesquels elles nous ont été données, qui sont de réjouir le cœur, l'épanouir, et le rendre bienfaisant.

Et voilà précisément le piége où le riche était tombé: s'il eût vécu moins somptueusement, il eût trouvé quelques heures favorables à la méditation, il eût disposé son ame à concevoir une idée de la pauvreté, elle eût senti la compassion.

Souviens-toi, mon fils, que tu as reçu pendant ta vie les biens en partage, et que les maux ont été celui de Lazare. Souviens-toi..... ô le fâcheux souvenir! un homme qui a traversé ce monde avec tous les avantages et les bénédictions de son côté, comblé de richesses par la main de Dieu, entouré d'amis, et reçu aux acclamations de la société qui le *divinise*, se rappeler combien il a reçu, combien peu il a donné, qu'il n'a été l'ami, le protecteur, le bienfaiteur de personne.... Dieu miséricordieux! priant en vain pour lui-même,

il est enfin représenté intercédant pour ses frères, et demandant que Lazare leur soit envoyé pour leur donner des avis, et les sauver de la ruine dans laquelle il est tombé; *ils ont Moïse et les prophètes*, répond le patriarche, *qu'ils les écoutent.* Le malheureux n'est pas content de cette réponse. Il persiste, il insiste... *Abraham! si des limites de la mort quelqu'un leur était envoyé, ils se repentiraient.* Il le croyait, mais Abraham savait le contraire, et j'ai expliqué déjà les motifs de sa détermination; tirons quelques autres instructions de la parabole.

Notre Seigneur, en nous découvrant les dangers auxquels les richesses exposent les hommes, nous déclare combien il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux.

Oui, les richesses sont la plus dangereuse bénédiction du ciel, et celle dont il est le plus malaisé de profiter. Elles nous environnent de flatteurs et de faux amis qui concourent à l'envi à notre perte; elles multiplient nos fautes, et savent nous les cacher, elles se prêtent journellement à toutes nos tentations, elles ne nous donnent ni le temps de réfléchir sur nos erreurs, ni l'humilité qui peut nous en

faire repentir. Bien plus, et ce qui paraît étrange, elles nous invitent à l'avarice même. Il paraît qu'au milieu des mauvais offices que nous rend la fortune, on ne devrait pas chercher ce vice, cependant on voit le cœur d'un homme se resserrer à mesure que ses richesses s'étendent, plus il s'emplit et plus il est vide.

Mais il est peu nécessaire de prêcher contre ce vice; nous semblons tous avoir du penchant à l'extrême opposé, le luxe et la dépense : et, lorsqu'on nous en parle, nous nous contentons, pour toute solution, de dire qu'il est une conséquence naturelle du commerce et des richesses et leur commun but.

Vous vous méprenez, mes frères, les richesses ne sont pas la cause du luxe, c'est plutôt le calcul corrompu des hommes. Ils en ont fait la balance de l'honneur, de la vertu et de tout ce qui est grand et bon; ce préjugé en aiguillonne mille; ils affectent de posséder plus qu'ils n'ont, et s'engagent dans un train de dépenses qu'ils ne peuvent pas soutenir. La nécessité de paraître quelqu'un, pour le devenir, ruine et perd le monde.

Venons-en à la leçon que la parabole nous donne sur la véritable application des riches-

ses ; vous avez vu par le traitement du mauvais riche qu'il ne les employait pas conformément à l'intention de Dieu.

L'intention de Dieu ! voulez-vous la connaître ? rentrez en votre cœur, et lisez-y l'inscription qu'il y a gravée. *Sois bon et miséricordieux*. Elle vaut tous les textes et tous les passages que je pourrais citer après elle. Portez-y vos yeux, mes chers auditeurs, un seul moment, et considérez ce qui se passe dans l'homme le plus insensible, lorsqu'il fait un acte involontaire et fortuit de générosité. Quoique cette jouissance appartienne essentiellement à l'homme bon ; que le méchant fasse une expérience, qu'il secoure le captif, qu'il jette son manteau sur le pauvre, et il sentira ce qu'on entend par le plaisir d'une bonne action. Ah ! pour le mieux connaître, appelons-en à l'homme compatissant ; la dureté nous donne involontairement cette évidence ; mais elle ne sent le plaisir qu'imparfaitement. Comme toutes les jouissances, celle-ci demande quelque sentiment *facultatif* ; elle doit être précédée d'une disposition qui rend bon ce qui l'est en effet, autrement c'est un bien que l'on possède, mais dont on ne jouit pas.

Et d'abord considérez combien il est diffi-

cile de persuader à un avare que ce qui n'est pas profitable est bon, et à un libertin que ce qui est agréable est mauvais.

Prêchez à un épicurien qui a modelé son corps et son ame pour tous les plaisirs des sens, dites-lui *qu'il essaie combien Dieu est bon.* Cette invitation ne vaudra pas pour lui celle qui l'appelle à un banquet.

Ce n'est donc pas à l'avare, c'est à l'homme compatissant, à celui qui se réjouit avec ceux qui se réjouissent, et pleure avec ceux qui pleurent, que j'en appelle. C'est à un cœur généreux, tendre, humain que je raconte les malheurs de l'orphelin et du pauvre, c'est aux hommes enfin que je demande ce pain, qu'on n'ose pas leur demander.

Que puis-je dire de plus? l'éloquence en un pareil sujet ne peut rien apprendre ni rien persuader. Ceux à qui Dieu a accordé les moyens d'être charitables, et envers qui il a été encore plus généreux, en leur donnant la disposition, doivent l'en remercier comme l'auteur des richesses, et de la science de les employer. Il a bâti dans notre cœur le havre derrière lequel les malheureux doivent fuir les tempêtes et le naufrage : la constante fluctuation des choses de ce monde y jette tour à tour les enfans d'A-

dam. En vain des substitutions et des placemens défendent les biens des hommes ; l'abondance la plus splendide peut être dissipée, comme les feuilles desséchées que le vent balotte ; la couronne des princes peut être ébranlée sur leurs têtes, elle peut en tomber, et ce grand que le monde respectait, a souvent réfléchi sur la révolution de la roue de la fortune.

Ce qui est arrivé à l'un peut arriver à l'autre ; laissons-nous conduire dans toutes nos actions par cette règle que Notre Seigneur nous a donnée : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent.*

Avez-vous jamais été couché languissant sur un lit de douleur, et accablé d'une maladie qui menaçât votre vie ? rappelez-vous vos réflexions mélancoliques, et dites : Qu'est-ce qui rend si amère la pensée de la mort ? les enfans que vous laissez ; c'est en quoi consiste l'amertume du calice : sans secours, que deviendront-ils ? où trouveront-ils un ami quand je ne serai plus ? qui les défendra et plaidera leur cause contre la méchanceté ? Grand Dieu ! je te les confie, à toi le père des orphelins, à toi l'époux des veuves affligées.

Avez-vous jamais éprouvé quelques revers dans votre fortune ? la pauvreté vous a-t-elle

enseveli dans la détresse, vous a-t-elle réduit au désespoir? quel est celui qui tout à coup a mis la table à côté de vous, et qui a rempli et fait verser votre coupe? C'est un ami consolateur; il est entré, vous a vu désolé au milieu des tendres gages de votre amour et de votre épouse affligée; c'est lui qui les a pris sous sa protection. Ciel! tu l'en récompenseras!.. c'est lui qui vous a délivré des appréhensions effrayantes de l'amour paternel.

Avez-vous jamais été blessé d'une manière plus affligeante encore par la perte de cet ami généreux? avez-vous été séparé des embrassemens d'un fils chéri, par la faulx de la mort? cruel souvenir! la nature défaillit; eh bien, un enfant né sous de fâcheux auspices, sans pain, sans amis, sans vêtement, privé d'instructions et des moyens de salut, est un objet encore plus attendrissant, il éveille toutes les facultés de l'homme, il nous présente..... Mais pourquoi parlerais-je encore? les larmes brillent dans vos yeux. Que le Dieu du ciel les bénisse! Ainsi soit-il.

CONSIDÉRATION

SUR LES GRACES ACCORDÉES

A LA NATION.

SERMON POUR L'INAUGURATION DU ROI.

SERMON XIV.

« *Et lorsque ton fils te demandera un jour, que signifient* « *ces témoignages, ces cérémonies, les jugemens que le* « *Seigneur notre Dieu vous a commandés? tu diras à* « *ton fils: nous étions les esclaves de Pharaon dans* « *l'Égypte, et la main toute-puissante du Seigneur nous* « *en retire.* » Deutéron. VI.

Ce sont les paroles que Moïse prescrit aux enfants d'Israël de laisser à leurs enfans, qui devaient un jour oublier les grâces infinies que Dieu avait répandues sur leurs pères. Une de ces grâces étoit leur délivrance de l'esclavage.

Quoique chaque père fût instruit à faire cette

réponse à son fils, on ne peut pas supposer que cette instruction fût nécessaire pour la première génération, pour les enfans de ceux qui avaient été les témoins oculaires des faveurs de la Providence. Il ne paraît pas en effet probable qu'arrivés à l'âge de raison, ils pussent faire une pareille question, sans avoir été longtemps auparavant instruits à y répondre. Chaque père avoit sûrement raconté les infortunes de sa captivité, et les particularités miraculeuses de sa délivrance. Ces anecdotes étaient si extraordinaires, leur récit était susceptible d'un tel degré d'enthousiasme, qu'elles ne pouvaient pas rester secrètes. La piété, la reconnaissance d'une génération anticipaient sur la curiosité d'une autre. Ils apprenaient cette histoire en apprenant leur langue.

Telle fut la condition de la première et de la seconde race; mais dans le cours des ans les choses changèrent insensiblement, une longue et paisible jouissance de leurs libertés put émousser le sentiment des bienfaits de Dieu, et en placer le souvenir à une trop grande distance de leur cœur. Après quelques années écoulées dans les plaisirs et la privation des peines réelles, un excès de liberté peut les dégager du soin de s'en donner d'imaginaires, et

surtout de celles que les devoirs de la religion imposent. Ils purent chercher des occasions à fouiller dans les fondemens de ses lois, et à s'enquérir de la cause de tant de cérémonies.

Ils purent demander que signifient tous ces commandemens, dans des matières qui paraissent si indifférentes? que signifie cet ordre à les faire observer? pourquoi a-t-on imposé tant d'obligations? pourquoi faut-il obéir à tant de préceptes indignes de la sagesse divine?

Ils purent aller encore plus loin; et quoique leur penchant naturel les portât vers la superstition, quelques aventuriers sans doute gouvernèrent vers le bord opposé, et découvrirent en s'avançant que toutes les religions, quelque régime, quelque dénomination qu'elles eussent, étaient les mêmes; que celle de leur pays était un arrangement ingénieux entre les Prêtres et les Lévites, un fantôme effrayant élevé et soutenu par leurs mains; que ses rites et ses préceptes innombrables étaient autant de rouages nécessaires à la machine politique, des inventions faites pour amuser les ignorans, et les retenir dans les ténèbres favorables aux *jongleries* ecclésiastiques.

Quant à sa morale, quoiqu'elle soit exceptée

de ce raisonnement par elle-même, ils n'étaient pas en peine de l'adapter à leur système. Les hommes, disaient-ils, auraient toujours eu assez de raison pour l'avoir trouvée, et de sagesse pour la pratiquer, sans l'assistance de Moïse.

Ils raffinèrent ensuite l'art des controverses religieuses. Quand ils eurent donné à leur système d'incrédulité toute la force qu'il peut obtenir de la raison, ils commencèrent à l'embellir des tournures épigrammatiques.

Quelque bouffon Israëlite à la fin d'un banquet donna carrière à son talent. Manquant de raison et d'argumens, il essaya le tranchant de son esprit sur les types et les symboles, et traita les mystères et les matières les plus sérieuses de la religion du ton de la raillerie. Il entassa mille plaisanteries sur les passages sacrés de la loi, persifla le veau d'or ou le serpent d'airain avec courage, et se moqua des bêtes pures ou impures, en provoquant des sarcasmes contre elles.

Il fit peut-être un pas de plus. Quand cette contrée heureuse où le miel et le lait coulaient, eut effacé les impressions du joug qui les avait meurtris, et que les bénédictions du ciel commencèrent à tomber sur eux, il put en

conclure qu'ils ne tenaient ces avantages d'aucun autre pouvoir que de leurs propres bras, que la toute-puissance seule des Israélites leur avait procuré, et leur conservait tant de bonheur.

O Moïse! Moïse! combien un pareil raisonnement eût mis à la torture ton esprit doux et patient! si la superstition des Israélites te fit tomber une fois dans un excès de colère; si tes mains jetèrent les tables de la loi que Dieu avait écrites, si tu compromis aussi légèrement le trésor du monde, avec quelle indignation et quel pieux chagrin eusses-tu entendu les sarcasmes de ceux qui reniaient le Dieu qui les avait délivrés; en disant, quel est ce Dieu dont la voix commande ici à notre obéissance? avec quelle force et quelle vivacité leur eusses-tu rappelé l'histoire de leur nation? que si une jouissance trop aisée des bénédictions du ciel leur avait fait oublier de regarder derrière et loin d'eux, il était nécessaire de leur répéter que leurs aïeux étaient en Égypte les esclaves de Pharaon, sans aucun espoir de rédemption, que la chaîne de leur captivité avait été scellée et rivée par une succession de quatre cent trente années, sans aucune interruption favorable à leur liberté, qu'après l'expiration de

cette période désolante ; qu'au moment où rien ne semblait favoriser un événement aussi glorieux, ils furent arrachés, presque malgré eux, des mains de leurs oppresseurs, et conduits à travers un océan de périls, vers une contrée d'abondance ; que ce changement prospère ne fut pas le produit du hasard, et ne fut ni projeté ni accompli par des plans humains qui eussent succombé sous la force extérieure, ou le trouble intérieur, et qui n'auraient pas résisté à la combinaison des accidens imprévus et des passions des hommes, cause de l'élévation et de la chute des empires, mais que tout avait été exécuté par la bonté et la puissance de Dieu qui vit les afflictions de son peuple, en eut pitié, et, par une chaîne d'événemens miraculeux, le délivra de l'oppression.

Il leur eût répété que, depuis ce grand jour, une suite de succès qu'on ne pouvait attribuer aux causes secondes, leur avait démontré, non-seulement la providence universelle de Dieu, mais encore son attachement particulier; et que des nations plus grandes et plus puissantes avaient été chassées devant eux, et leurs terres abandonnées aux vainqueurs, pour en jouir à jamais.

C'est ce qu'ils devaient apprendre à leurs en-

fans et aux enfans de leurs enfans. Générations heureuses pour lesquelles une pareille instruction fut préparée ! heureuses, en effet, si vous aviez toujours su faire usage de ce que Moïse vous enseigna.

Laissons les Juifs, et tournons nos regards sur nous. L'occasion glorieuse qui nous rassemble, et le souvenir des nombreuses bénédictions accumulées sur nous, depuis que nous comptons parmi les nations, dictent sans peine l'application que nous pouvons nous faire du reproche de Moïse.

Je commence avec le premier ordre des temps. Il produisit la plus grande délivrance à la nation, celle qui nous sauva des ténèbres de l'idolâtrie par la venue subite du christianisme parmi nous, dès le siècle même des apôtres.

Quoique cette bénédiction semble nous avoir été commune avec d'autres parties du monde, cependant quand on réfléchit sur l'éloignement de ce coin de la terre, et sa situation inaccessible en tant qu'île, le peu qu'on connaissait alors de la navigation et du commerce, la large portion du continent où le nom de Jésus reste de nos jours profané, et celle qui l'avoisine, où les premières paroles de son

Evangile sont à peine prononcées, on ne peut qu'adorer la bonté de Dieu, et reconnaître dans l'établissement de sa religion, une providence qui nous est plus particulière qu'aux autres nations, où, indépendamment des mêmes erreurs et des mêmes préjugés, elle ne rencontrait pas ces obstacles physiques et naturels.

Les historiens et les politiques qui cherchent les causes partout ailleurs que dans le plaisir de celui qui dispose des événemens, raisonnent différemment sur tout cela. Ils considèrent ceux-ci comme une matière incidentèle à l'ambition fortuite, aux succès et aux émigrations des Romains. Sous le règne de Claude, lorsque le christianisme s'établit à Rome, quatre-vingt mille citoyens de cette capitale du monde vinrent se fixer dans cette île : cet événement établit une communication libre entre les deux nations; la voie fut ouverte aussi pour l'Evangile, et son transport devint fort aisé, mais jamais miraculeux ni divin.

C'est ainsi que Dieu nous permet souvent de suivre les caprices de nos cœurs, tandis qu'il les dirige secrètement, comme l'eau des rivières pour des projets de bonté. C'est ainsi qu'il put rendre cet amour de la gloire inhé-

rent aux Romains, leur inspirer les moyens de poursuivre leur voie ambitieuse, et les guider ici. Il put faire servir la méchanceté des hommes à ses décrets éternels, les faire errer pendant quelque temps hors de leurs limites jusqu'à ce que ses desseins fussent accomplis, puis tout à coup *leur enfoncer ses crochets dans les narines*, et ramener ces bêtes de proie dans leurs tanières.

Après la manière dont l'Evangile nous fut donné, n'oublions pas comment il fut préservé du danger d'être étouffé et éteint par cet essaim de barbares qui vinrent sur nous du haut du Nord, et comme un ouragan, ébranlèrent le monde, qui changèrent les noms, les coutumes, la langue, le gouvernement, la face même de la nature partout où ils se fixèrent. Tout ce qui était susceptible de changement sembla périr, et notre religion fut préservée : ah! si elle ne succomba pas sous ce poids immense de ruines, si du moins sa beauté n'en fut pas ternie, n'en attribunons la cause qu'à Dieu. La même puissance qui nous l'envoya la soutint quand la contexture des choses fut partout brisée.

C'était encore peu d'avoir préservé le christianisme d'une destruction totale; comptons

parmi les bienfaits de la Providence celui de l'avoir sauvé de cette corruption que le laps des siècles, les abus des hommes et la tendance naturelle des choses vers la dépravation ont introduite.

Depuis le jour que commence la réformation, par quels événemens étrangers elle a été exécutée et perfectionnée, si ce n'est pas *sans taches et sans rides*, du moins sans difformité et sans aucune marque de vieillesse!

Rappelons-nous la bourrasque violente qui l'assaillit et la secoua dans cette période de notre histoire que tu teignis et défiguras de sang, Marie! pouvons-nous y réfléchir sans adorer la Providence qui se hâta d'enlever de ta main le glaive de la persécution, en rendant ton règne aussi court qu'il fut barbare?

Si Dieu nous fit, comme aux Israélites, sucer le miel des rochers, et cueillir l'huile qui découlait des pierres, combien sa miséricorde fut plus signalée! il nous donna ses bienfaits, sans en retirer aucun prix, dans les jours glorieux qui suivirent ce moment d'horreur, quand un règne long, sage et nécessaire pour bâtir les fondemens de l'Eglise, succéda au règne plus court qui l'avait retiré de ses ruines.

Cette bénédiction était nécessaire, et elle

nous fut accordée. Dieu prolongea les années d'une princesse renommée jusqu'au terme le plus long; il lui donna le courage de rassembler un peuple errant et persécuté, et de le fixer sur la base de la félicité; il remit entre les mains de ceux à qui il a confié le soin des empires, la pierre de touche qui doit éprouver la foi.

Béni soit, Elisabeth, ton nom à jamais! tu as établi un serment plus facile pour les Bretons que pour les autres peuples de la terre; quelques changemens que ces peuples aient éprouvés, il n'en est point arrivé dans leurs misères, et il est à craindre qu'il n'en arrive point, tant qu'ils seront étroitement serrés dans les chaînes de la superstition et dans celles du pouvoir.

Par quelle Providence nous échappâmes à ces deux mots naturellement liés ensemble dans le règne suivant, lorsqu'un sang choisi fut demandé, et qu'on se préparait à l'offrir dans un seul sacrifice!

Je n'entremêlerais pas ici les horreurs de cette fête lugubre; je ne compterais pas les douleurs du règne qui leur succéda, et qui finit par la subversion de notre constitution, s'il n'était pas nécessaire de poursuivre le fil de

notre délivrance à travers les temps horribles, et de faire remarquer la bonté de la Providence qui nous protégea contre la fureur d'un projet, et nous restaura contre l'injustice de l'autre.

Oui, le dernier eût été pour nous un triste sujet de souvenir, s'il ne fût pas devenu un objet de bénédiction ensuite, par l'événement qui nous rendit nos libertés. Soit que Dieu voulût corriger le sens mal entendu de ses bénédictions antérieures, soit qu'il voulût nous apprendre à réfléchir sur leurs privations, il souffrit que nous approchassions du bord du précipice; là tout était perdu s'il n'avait suscité un rédempteur. Les artifices de la société nous auraient doucement fait glisser dedans, ou, si elle avait manqué son coup, la force était prête à nous y pousser, et c'en était fait de nous.

Cette délivrance eut des suites si heureuses qu'il semble que Dieu avait troublé nos eaux, comme celles de Bethesda, pour les rendre ensuite plus saines : depuis cette époque à jamais mémorable nous jouissons de tout ce qui appartient à l'homme. Notre liberté, notre religion fleurissent, les droits des rois, ceux du peuple sont appréciés, et nous en voyons la

durée dans les siècles à venir : voilà l'objet des remercîmens que nous faisons aujourd'hui à Dieu.

Rendons-lui des actions de graces, mes frères, d'une manière qui convienne à des hommes sages; répondons à l'intention constante de ses bénédictions, et faisons-en un meilleur usage que nos pères qui se lassèrent souvent de leur bonheur. Rémercions Dieu de la contrée qu'il nous a donnée, et lorsque notre prospérité s'y accroît avec les établissemens dont nous la chargeons, quand nos richesses et nos familles se multiplient à l'envi, que nos actes de vertu et de reconnaissance se multiplient aussi, que le Dieu puissant, dont les voies sont droites et les ouvrages saints, puisse le jour qu'il comptera avec nous, juger dignement des bénédictions qu'il nous a prodiguées.

C'est en vain que des jours solennels sont établis pour célébrer des événemens heureux, s'ils n'influent pas sur la morale de la nation. Un peuple pécheur ne peut être reconnaissant envers Dieu, il ne peut être loyal envers son prince. Il doit être ingrat envers l'un, parce qu'il ne vit pas dans la mémoire de ses bienfaits; il trahit l'autre, parce qu'il détourne la

Providence de prendre son parti et de le conduire au but de la royauté.

Oui, l'on a dit avec raison que le péché est une trahison contre l'ame; l'homme méchant est un traître envers son roi et son pays. Quelques causes que les politiques assignent au progrès et à la chute des empires, un homme bon et religieux sera toujours le meilleur citoyen et le sujet le plus soumis; un individu a beau me dire qu'importe ma droiture au bonheur de ma nation? Je lui répondrai toujours, si elle ne sert pas à vous faire bénir ici, elle accumulera ses bénédictions dans le trésor de l'autre monde. Ainsi soit-il.

LE CARACTÈRE

D'HÉRODE.

SERMON PRÊCHÉ LE JOUR DES INNOCENS.

SERMON XV.

« *Alors s'accomplit la prophétie de Jérémie. Une voix* « *s'est fait entendre à Rama : on a ouï des lamentables* « *plaintes. Rachel pleurait pour ses enfans, et elle ne* « *voulait pas être consolée, parce qu'ils ne vivaient plus.* »
Saint Mathieu II. 17 et 18.

Ces paroles, citées par saint Mathieu, furent accomplies par la cruauté et l'ambition d'Hérode ; elles avaient été prononcées autrefois par Jérémie. Ce prophète ayant déclaré l'intention de Dieu de changer en allégresse le deuil de son peuple, en rétablissant les tribus qui avaient été conduites captives à Babylone, il commence par donner une description particulière de la joie de ce jour promis ; il peint les Israélites prêts à rentrer dans leurs anciennes posses-

sions, à jouir de tous les priviléges qu'ils avaient perdus, et surtout à recouvrer la protection de Dieu et la continuation de ses bontés sur eux et sur leur prospérité.

Pour faire une impression plus forte sur leurs esprits, et leur faire goûter les charmes de ce changement, il leur décrit pathétiquement leur tristesse au jour où ils furent menés en captivité.

Ainsi parla le Seigneur; une voix s'est fait entendre à Rama. On a ouï des plaintes lamentables. Rachel pleurait sur ses enfans, et elle refusait d'être consolée, parce qu'ils ne vivaient plus.

Il est nécessaire, pour se pénétrer du sens et de la beauté de ce tableau, de se rappeler que la tombe de Rachel, la femme aimée de Jacob, était située près de Rama, entre ce bourg et Bethléem. Le prophète profite de cette circonstance pour produire l'un des plus touchans épisodes qu'on ait jamais conçus. Les tribus, dans ce triste voyage, sont supposées passer auprès de la pierre funèbre qui couvrait leur ancienne aïeule Rachel, et Jérémie usant de la liberté commune de la rhétorique, la peint s'élevant sur son sépulcre, et, en qualité de mère de deux de ces tribus, pleurant sur ses enfans, se

lamentant sur le sort de sa postérité, entraînée vers des terres étrangères, refusant toute consolation, parce qu'ils ne devaient plus vivre pour elle, parce qu'ils étaient arrachés de leur sol natal, et qu'ils ne devaient jamais lui être rendus.

Les interprètes juifs disent que Jacob fit enterrer là sa femme Rachel, prévoyant, par un esprit de prophétie, que sa postérité devant être conduite par ce chemin, en captivité, elle pourrait intercéder pour elle.

Cette interprétation fantastique ne me paraît être qu'un songe de quelques docteurs juifs, et s'ils n'en sont pas les inventeurs, elle appartiendrait autrement à quelque songeur de l'Eglise. Comme elle favorise la doctrine des intercessions, si nous n'avions pas des garans sur la qualité des inventeurs, il est croyable qu'elle dériverait plutôt de quelque tradition orale de cette Eglise, que du Talmud où elle se trouve.

Saint Mathieu nous en donne une autre interprétation qui exclut la scène théâtrale que je viens de vous décrire.

Selon lui, ces lamentations de Rachel ne sont pas de la femme de Jacob; c'est une allusion à la douleur de ses descendans, de ces

mères désolées des tribus de Benjamin et d'Ephraïm, dont les enfans passèrent à Rama lorsqu'ils étaient conduits à Babylone, qui pleuraient sur leur sort, comme Jérémie les fait pleurer en la personne de Rachel, et qui refusaient d'être consolées, parce qu'en les suivant des yeux, elles désespéraient de les revoir jamais; c'est une allusion, dis-je, au massacre qu'Hérode fit faire de leurs enfans. Cette application des paroles du prophète, faite par l'évangéliste, est également juste et fidèle. Cette dernière scène se passa sur le même théâtre, précisément entre Rama et Béthléem; c'est là que plusieurs mères des mêmes tribus reçurent le second coup plus cruel que le premier; les paroles de Jérémie furent là totalement accomplies, et sans doute dans ce jour horrible, il fit entendre à Rama une voix lamentable, Rachel y pleura sur ses enfans, et refusa d'être consolée; chaque mère fut enveloppée dans la même calamité, et se livra à ses douleurs. Chacune d'elles y pleura ses enfans, s'y lamenta sur l'amertume de son sort, le cœur aussi incapable de consolation, que leur perte était impossible à réparer.

Monstre! ces pleurs touchans n'arrêtèrent pas tes mains? ces plaintes retentissant le long

des vallées de Béthléem, ne t'émurent pas en faveur de tant de malheureux enfans, objets de ta tyrannie? n'y avait-il pas d'autre voie pour ton ambition que celle que tu te frayais sur le sein foulé de la nature? la pitié qu'excite l'enfance, la sympathie qui fait partager la tendresse paternelle, ne te suggéraient pas d'autres mesures pour assurer ton trône et ton repos? Tu cheminais sans entrailles, arrachant tes victimes des embrassemens de leur mère, et les jetant sans vie à leurs pieds, tu les laissais à jamais inconsolables d'une perte accompagnée de tant de circonstances horribles, et si cruelle par elle-même, que le temps, l'amitié même ne pouvaient en détruire l'impression.

Rien ne donne autant d'idées diverses de l'esprit humain que cette histoire. Lorsque nous considérons l'homme tel qu'il a été formé par le Créateur, innocent et juste, plein de tendresse, aimant et protégeant ses semblables, cette idée ébranle l'autorité de ce récit : pour la lui rendre, nous sommes forcés d'envisager l'homme sous un aspect bien différent, et de le représenter à notre imagination, non point tel qu'il a été créé, mais tel qu'il est, capable par la violence et l'irrégularité de ses passions, d'effacer de dessus son cœur l'amitié et la bien-

veillance, et de se plonger dans des excès si contraires, qu'il rend trop probables les horribles récits que l'on fait de lui. La vérité de cette observation est ici réduite en exemple. D'après le caractère de l'historien qui nous rapporte ce fait, celui du tyran qui commit un tel crime est le garant du degré de confiance que mérite l'écrivain, et, lorsqu'après une information, il paraît qu'Hérode agit conséquemment à ses principes, le fait demeurera incontestable, et fondé sur une évidence que lui-même nous aura fournie.

Il est donc essentiel de vous peindre dans le reste de ce discours le caractère de ce prince, non pas tel qu'il est tracé dans l'Ecriture, car elle se refuse à nous fournir les matériaux d'une pareille description. Elle achève en peu de mots l'histoire du méchant, quelque grand qu'il ait été aux yeux du monde, et elle s'étend avec complaisance sur la moindre action du juste. Nous y trouvons toutes les circonstances de la vie d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph, minutieusement rapportées. Le méchant y semble être mentionné à regret, il n'est mis sur la scène que pour être condamné. Elle ne veut ainsi nous proposer que des objets d'imitation. On ne peut pas nier cependant

que la vie des méchans ne soit de quelque utilité, et quand ils sont offerts non pas à l'admiration, mais à l'exécration publique, ils excitent une horreur du vice qui fait en nous la même impression que le tableau de la vertu. Quoiqu'il soit pénible de représenter un homme enveloppé des ténèbres que ses vices ont amoncelées sur lui, quand ce tableau sert à ce but et qu'il tend à éclaircir un point de l'histoire sacrée, la description porte son excuse avec elle.

Cet Hérode, dont l'évangéliste parle, était un composé de bien et de mal : quoiqu'il fût certainement un méchant homme, sa contexture était cependant mêlée de bonnes qualités. Il était donc reconnu sous deux caractères bien différens l'un de l'autre. Quand on regardait son côté favorable, c'était un homme d'une adresse infinie, populaire, généreux, magnifique dans ses dépenses; en un mot, s'attirant par quelques vertus l'approbation et le respect.

Vu sous une autre face, c'était un homme ambitieux, remuant, soupçonneux, avide, implacable dans sa colère, irréligieux et insensible. Lorsque le monde veut juger un caractère aussi complexe que celui-ci, il assemble sur un même plan le bon et le mauvais, dé-

duit la somme la plus petite de la plus grande, et pèse l'homme avec ce qui reste dans la balance de la raison. Ce compte paraît juste, mais souvent il est trompeur. Quoiqu'il puisse être bon dans plusieurs cas ordinaires de la vie privée, il est insuffisant pour juger la conduite des hommes élevés, et surtout quand les vertus et les vices excèdent les proportions communes. Prenons une règle différente; elle semble d'abord plus partiale, mais elle nous rapprochera mieux du problème que nous cherchons, la vérité. La voici. Dans un jugement de cette espèce, il faut distinguer et fixer devant nos yeux la passion principale qui détermine le caractère, et la séparer de tous les accessoires. Il faut ensuite examiner combien les autres qualités bonnes ou mauvaises servent à soutenir le rôle principal. C'est en négligeant une pareille distinction que nous nous croyons souvent des êtres inconséquens, tandis que nous sommes bien loin de là; cette variété de formes, et ces apparences contradictoires ne sont que des moyens divers de contenter notre passion favorite.

Ce fil nous servira à démêler le caractère d'Hérode tel qu'il est dépeint ici.

Ce qui nous frappe d'abord en lui est son

ambition aussi immodérée que la jalousie du pouvoir. Quelque inconséquent qu'il soit, son caractère est invariable, et chaque action de sa vie s'en rapproche. Nous en conclurons donc qne cette source met en jeu la plus grande partie de ses passions, et peut-être même toutes ses autres passions. Cela sera aisé à démontrer.

J'ai dit qu'il était irréligieux, et qu'il n'avait de sentimens de religion qu'autant qu'il en fallait pour ses desseins. Ne nous raconte-t-on pas qu'il bâtit des temples dans la Judée, et qu'il éleva des statues aux dieux du paganisme. Ce n'est pas qu'il fût persuadé de bien faire, car il était né Juif, et il avait été élevé par conséquent dans la haine de l'idolâtrie; mais il sacrifiait ainsi à son idole chérie, à son ambition. Cette grossière complaisance le mettait en grace auprès d'Auguste et auprès de grands hommes de Rome, desquels il tenait son pouvoir; il était avide, pouvait-il ne pas l'être avec la faim dévorante que l'ambition jamais rassasiée lui causait? Il était jaloux et soupçonneux. Montrez-moi un homme ambitieux qui ne le soit pas? sa main, comme celle d'Ismaël, s'oppose aux efforts de tous, il en conclut que la main de tous s'oppose à ses efforts.

Peu d'hommes ont été coupables d'une cruau-

té aussi révoltante, et les circonstances particulières nous démontrent qu'Hérode se plongea dans ces horreurs à cause des alarmes qui lui étaient perpétuellement données par son ambition toujours éveillée. Il passa au fil de l'épée tout le Sanhédrin, n'épargnant ni l'âge, ni la sagesse, ni le mérite : était-ce par un penchant invincible vers la cruauté? non : le Sanhédrin s'était opposé à l'établissement de son pouvoir à Jérusalem.

Il livra à la main du bourreau ses deux fils, enfans de la plus grande espérance; cependant les scélérats ont une affection paternelle, et de pareils actes sont si contraires aux lois de la nature, qu'on est forcé de supposer l'impulsion de quelque passion violente pour la détruire et triompher de ses lois. Cela était vrai, la jalousie de sa puissance était sa fille bien aimée; il craignait que ses enfans ne le détrônassent un jour, et c'en fut assez pour pousser sa colère à des excès aussi sanguinaires.

L'ambition nous a servi à connaître le mauvais côté du caractère d'Hérode : ce premier principe une fois établi, toutes ses mauvaises actions viennent à la file, comme des symptômes de la même maladie.

L'ambition nous expliquera encore ses vertus.

A la première vue, il semble miraculeux qu'un homme aussi noir qu'Hérode ait pu se ménager la faveur et l'amitié d'un corps aussi sage et aussi pénétrant que le sénat de Rome, de qui il tenait sa puissance. On croirait que, pour contre-balancer des vices si bas, et pour soutenir son caractère, Hérode possédait quelque grand secret intéressant à connaître. Il en possédait un; mais ce secret n'était autre chose que le déguisement de son ambition. Il était adroit, populaire, généreux et magnifique dans ses dépenses. Le monde était alors aussi corrompu qu'aujourd'hui, et Hérode le savait, il connaissait à quel prix il se vendait, et quelles qualités il fallait montrer pour surprendre son approbation.

Il en jugeait si bien que, nonobstant la haine attachée à un si vil caractère, en dépit des impressions que laissaient les plaintes répétées de sa cruauté et de ses oppressions, il arrêtait ce torrent en lui opposant le fantôme des vertus populaires. Lorsqu'il fut mandé à Rome pour y répondre sur les crimes qu'on lui imputait, Josephe nous apprend que, par le luxe de ses dépenses, et son apparente générosité, il réfuta cette accusation, s'attira la faveur du sénat,

et gagna tellement le cœur d'Auguste, qu'il conserva toujours son amitié. Je ne puis me rappeler ce trait sans ajouter que la mémoire d'Auguste sera éternellement souillée, parce que ce prince vendit à ce méchant homme sa protection pour une si vile considération.

Si, d'après tout cela, nous voulons juger Hérode, ses meilleures qualités se resserreront dans une très-petite place, et quelque brillantes qu'elles paraissent, quand on les pèsera dans cette balance, elles se réduiront à rien. C'est là qu'il faut estimer toutes les vertus, quand on ne veut pas être trompé sur leurs valeurs : examinons d'abord à quel usage elles sont employées, et à quel principe elles sont soumises; après cela, tout est connu, et le caractère d'Hérode, ce caractère compliqué tel que l'histoire nous le donne, quand il est analysé, se réduit à ces mots : *C'était un homme d'une ambition démesurée, que rien ne retenait quand il fallait la contenter.* Ses vices n'étaient pas seulement les ministres de sa passion, mais ses vertus mêmes (si elles méritent ce nom), étaient stipendiées au service de son ambition.

C'en est assez sur le caractère d'Hérode; il peut être utile à connaître, mais surtout il ré-

duit au silence toutes les objections faites sur le massacre des enfans de Bethléem, objections tirées de l'invraisemblance d'une histoire aussi horrible. Hérode agit conséquemment à ses principes, et comme agirait en pareille circonstance un homme qui aurait une tête aussi ambitieuse, et un cœur aussi mauvais. Quel désordre n'a pas commis l'ambition? Combien de fois la même tragédie a-t-elle été exécutée sur de plus grands théâtres? Non-seulement l'innocence de l'enfant et les cheveux blancs de la vieillesse n'ont pas excité la pitié, mais des contrées entières ont été sans distinction incendiées et réduites à la famine, sous la conduite de l'ambition. Réfléchissez sur ce que nous rapporte un écrivain (1) respectable; soixante et dix villes *populeuses* furent ravagées et détruites par P. Emile à une heure fixée et imprévue; cent quarante mille personnes furent en un jour faites captives, et destinées à être vendues au dernier enchérisseur, et à finir leurs jours dans les travaux et dans la peine. Le massacre étonnant qu'ordonna Hérode le cède à ce trait. Hélas! ce que l'histoire nous rapporte de plus horrible en ce genre

(1) Plutarque.

prouve trop la méchanceté des hommes ambitieux.

Que le Dieu de merci préserve le genre humain des événemens pareils à ceux-ci, et qu'il nous accorde le don d'en faire un bon usage. Ainsi soit-il.

LE TEMPS

ET

LE HASARD.

SERMON XVI.

« *Je revins, et je vis sous le soleil que la naissance*
« *n'appartenait pas au plus actif, la gloire des combats*
« *au plus fort, le pain à l'homme sage, les richesses*
« *au prudent, la faveur au savant: mais que le temps*
« *et le hasard gouvernaient tout.* » Ecclésiaste. IX. 11.

Quand on jette un coup-d'œil sur cette triste description du monde, et qu'on voit à quelle fatalité, contraire à toutes les conjectures, la vie des hommes est exposée, et combien de fois il arrive que le pain n'appartient pas à l'homme sage, et les richesses à l'homme intelligent, on en conclut, en soupirant, dans les mêmes paroles, et non dans le sens du roi philosophe, que le temps et le hasard président à tout; que les saisons et les conjonctures

influent puissamment sur la fortune des hommes; que, lorsque les influences pèsent ou pour ou contre eux, elles leur ouvrent la voie de la prospérité, contre tous les obstacles, ou la leur ferment contre toutes les attentes; et que ni la sagesse, ni l'intelligence, ni le savoir, ne peuvent les détourner.

Quoique nous différions beaucoup dans nos raisonnemens sur cette sentence de Salomon, l'autorité de son observation est grave sans doute; son évidence démontrée d'âge en âge est tellement confirmée par des exemples et des plaintes générales, que le fait reste certain et immuable. Oui, les choses sont conduites dans le monde d'une manière quelquefois si contraire à tous nos raisonnemens et à toutes les probabilités. La naissance n'appartient pas au plus actif, et le succès des batailles au plus fort. Bien plus, le pain n'appartient pas au sage qui languit dans le besoin; les richesses à l'homme intelligent, qui semble doué des qualités qu'il faut pour les acquérir; la faveur, au savant, dont le mérite l'appelle. Mais il est dans les choses humaines quelque ressort caché, qui détruit tout à coup nos efforts, et détermine les événemens de telle sorte que les causes

les mieux concertées manquent à produire les effets les mieux calculés.

Un homme sur lequel vous aurez formé les conjectures les plus brillantes, qui entrera dans le monde avec tous les droits possibles à la fortune, celui de la naissance pour l'y recommander, du mérite personnel qui parle pour lui, de la faveur qui l'entoure d'amis et de protecteurs; eh bien! cet homme.... vous le verrez, malgré ses avantages, déchu de tout ce que vous vous étiez promis de lui; à chaque pas qu'il fait vers son avancement, une main invisible le repousse en arrière, un obstacle imprévu s'élève perpétuellement sur son chemin, et l'y tient arrêté. Donne-t-il son application à quelque chose, une circonstance maligne dissipe ses projets. Il se lève de grand matin, goûte à peine un moment de repos, prend à la hâte un repas toujours trop long, tandis qu'un homme plus heureux et plus indolent que lui, marche toujours devant lui, et le laisse se débattant et s'efforçant vers son but dans la même place où il l'a trouvé.

Voici un singulier contraste. Un autre homme entre dans le monde sans la moindre apparence et le moindre avantage; il se met en route sans

fortune, sans amis, sans talens pour s'en procurer; n'importe, le nuage qui l'enveloppe s'éclaire insensiblement autour de lui, chaque projet qui se présente à lui réussit au-delà de son attente; en dépit des difficultés qui l'ont d'abord menacé, le temps et le hasard lui ouvrent son chemin; une série d'événemens heureux le conduit par la main au faîte des honneurs et de la fortune, et, sans lui donner le temps de penser, et la peine de calculer, elle le met en possession de tout ce que l'ambition peut souhaiter.

L'histoire de la vie des hommes est remplie de ces exemples. Des temps heureux, et des événemens favorables ont souvent fait ce qui eût été impossible à la sagesse et à la science, et ceux qui ont vécu quelque temps en regardant derrière eux, peuvent découvrir un tel mélange de hasard dans ce qui leur est arrivé, qu'ils n'auraient aucune raison de disputer contre un fait si bien établi.

D'après ce spectacle superficiellement envisagé, quelques athées ont inféré que la vie était une loterie, et que le hasard disposait de tous les lots : ils en ont conclu que la Providence restait neutre au milieu des choses de ce monde, les laissant à la disposition du temps et du ha-

sard, agens aveugles qui les balottaient à leur gré. Il faut en tirer une conséquence diamétralement contraire. Si, en effet, un pouvoir supérieur et intelligent ne maîtrisait point et ne bouleversait point les événemens, alors nos projets répondraient toujours à la sagesse ou au stratagème qui les aurait guidés, et chaque cause produirait nécessairement son effet sans variation. Cela n'arrive pas, vous le savez: il s'ensuit donc, d'après le raisonnement de Salomon, que si la naissance n'est pas au plus actif, et si le savoir ne précautionne pas le savant contre les besoins; si la politique n'élève pas les hommes aux honneurs, qu'il y a quelque cause secrète qui, se mêlant dans les choses du monde, les tourne et les gouverne comme il lui plaît.

Cette cause est sans doute la cause première de toutes choses; c'est la providence agissante de ce Dieu puissant qui, de sa demeure élevée s'humilie jusqu'à regarder ce qui se passe sur la terre. Il relève le pauvre de la boue, et le mendiant de son fumier; il les place à côté des princes mêmes de son peuple. David en est un exemple, et sans doute Dieu l'a choisi pour nous donner une preuve de sa providence dans le gouvernement de ce monde, et pour

nous engager à nous ranger sous sa volonté, en faisant dépendre d'elle nos succès. Il semblerait, en effet, conforme aux lois de la nature, que les choses appartinssent à ceux qui sont les plus propres à les posséder; il serait raisonnable que les meilleurs desseins obtinssent la meilleure réussite; et puisqu'il en est autrement, puisque les plus sages projets sont renversés, et que les espérances les plus sûres sont détruites, appelons Dieu pour défaire ce nœud inextricable, et ne nommons point jeux du hasard les événemens qui ne réussissent pas au gré de nos vœux, et qui semblent même les contrarier. Ce nom serait un blasphême contre la Providence qui préside à tout. Ces événemens sont des desseins de Dieu, ce sont des dispensations régulières, quoique invisibles, du pouvoir suprême de cet être généreux, duquel dérivent toutes les lois de la nature, qui nous tient comme des instrumens dans sa main, et qui, sans s'emparer du franc arbitre et de la liberté de ses créatures, maîtrise dans leurs cœurs les passions et les désirs pour remplir ses vues éternelles; les événemens qui nous paraissent casuels sont arrêtés et déterminés dans le conseil de sa sagesse; ils concourent au gouvernement et à la conservation

de ce monde, sur lequel son œil vigilant plane sans cesse.

Lorsque les fils de Jacob eurent jeté leur frère Joseph dans une fosse, s'il est une série d'événemens qui mérite le nom de hasard, c'était sans doute celle-là. Il fallait qu'une compagnie d'Ismaélites passât auprès de cette fosse, au moment précis que cette barbarie fut commise. A peine fut-il sauvé par un événement aussi favorable, que sa vie et sa fortune dépendirent encore d'une suite d'événemens aussi inattendus. Par exemple, si ces Ismaélites qui le vendirent avaient eu leurs affaires dans toute autre partie du monde que l'Egypte, et que de Gilead ils l'eussent conduit avec eux, si, à leur arrivée, ils eussent vendu leur esclave à toute autre personne qu'à Putiphar; si l'accusation injuste de la femme de son maître l'eût plongé dans tout autre cachot que celui où l'on gardait les prisonniers d'état; si l'échanson de Pharaon ne s'y fût pas trouvé; si, enfin, un de ces événemens eut manqué, une foule de malheurs, qu'il n'avait pas mérités, l'aurait accablé, ainsi que l'Egypte et le pays de Canaan : depuis le commencement jusqu'à la fin de cette histoire intéressante, la providence de Dieu donna une impulsion à tous les accidens

qui la distinguent. Les frères de Joseph exercèrent contre lui leur malice et leur dureté, ils le bannirent de son pays, loin de la protection de leur père.

La convoitise et la bassesse d'une femme déçue chargèrent sa vertu d'un reproche injuste; il fut jeté, sans amis et sans protecteurs, dans une prison, où il languit oublié et négligé. Dieu ne contraria pas ces événemens, mais il les dirigea vers le but qu'il s'était proposé.

Quand cette action dramatique fut déployée, on reconnut la sagesse et le rapport des scènes intéressantes qui la constituaient. Alors on vit que ce n'étaient pas ses frères, ainsi qu'il le leur disait en les consolant, mais Dieu qui l'avait vendu; sa puissance s'était aidée de leurs passions, elle avait dirigé leurs démarches, elle avait tenu dans sa main la chaîne, et les avait conduits ainsi à ses desseins. *Vous avez véritablement voulu me faire du mal, mais Dieu l'a changé en bien; vous avez été coupables d'un projet pervers, et Dieu a eu la gloire d'en accomplir un bon, en conservant votre postérité sur la terre, et en préservant de la mort un peuple entier.*

Toute cette histoire est remplie de témoi-

gnages pareils. Ils peuvent convaincre ceux qui ne regardent que la superficie des choses, que le temps et le hasard gouvernent tout ; mais ils manifestent à ceux qui les examinent plus profondément, qu'une main puissante s'occupe des affaires des hommes. Les politiques de ce monde ont beau la rejeter et n'en faire aucun cas en formant leurs plans, ils la trouvent toujours dans l'exécution, et, quoique le fataliste insiste en disant que les événemens dérivent de la chaîne des causes naturelles, je lui répondrai : faites un pas de plus et considérez quel est le pouvoir qui fait agir ces causes, quelle est la science qui prévoit leurs effets, et quelle est la bonté qui les dirige invisiblement au meilleur et au plus grand but du bonheur humain.

C'est ainsi qu'un grand logicien s'explique sur cette matière. « Quand l'Ecriture nous dit « que Dieu commande aux corbeaux, et que « ce sont ses messagers auxquels la nue et les « vents doivent obéir, ce n'est pas une façon « de parler seulement religieuse, cette expres- « sion est aussi stricte que philosophique. Si « son esclave se cache le long du ruisseau, « l'ordre qu'il lui donne sera vain, la cause et « les effets seront détruits, les oiseaux de l'air

« ne voleront pas au secours du prophète, « ainsi qu'il a été ordonné. Quand cette res- « source manque à Elisée, il est inspiré d'aller « à Sarepte, car en même temps une veuve y a « reçu l'ordre secret de le secourir; la main « qui a conduit le prophète à la porte de la « cité, a mené la veuve infortunée hors de « cette porte pour lui offrir sa maison, et la « Providence a calculé ces actions diverses en « elles-mêmes pour remplir ses promesses, et « veiller à leur conservation mutuelle. »

C'en est assez pour démontrer et persuader la doctrine fondamentale de la Providence: notre consolation et notre espoir dépendent de la foi vive que nous aurons en elle. Le psalmiste a donc raison de s'écrier que notre Seigneur est le roi, et d'en conclure que la terre doit s'en réjouir, et que les îles doivent être dans la jubilation. Que Dieu nous accorde le don de la vertu avec celui de la gaieté, et qu'il fasse croître en nous les fruits d'une bonne vie pour sa propre gloire : à lui seul appartient aujourd'hui et à jamais puissance, majesté, domination. Ainsi soit-il.

PENSÉES

DIVERSES.

On peut se rendre indigne de la faveur, parce que l'homme a le droit d'en disposer; mais il n'en est pas ainsi de la charité, car Dieu la commande.

Je fis un jour l'épitaphe suivante, pour une femme babillarde : « Ci gît madame.... qui, le 10 d'août 1764, se tut. »

Ceux qui parlent sans cesse de leur santé, ressemblent aux avares qui entassent toujours de l'argent, sans avoir jamais l'esprit d'en jouir.

Quand je vois mourir un honnête homme, et vivre tant de scélérats, je sens bien emphatiquement la force de ce passage des psaumes : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur.*

Il n'y a rien de tel dans la vie que le vrai bonheur; la plus juste définition qu'on en ait donnée est celle-ci : c'est un acquiescement tranquille à une douce illusion.

Quelqu'un s'exprimait fort heureusement, en faisant l'apologie de son épicurisme; il disait que malheureusement il avait contracté la mauvaise habitude d'être heureux.

Les procureurs sont aux avocats ce que les apothicaires sont aux médecins; mais les premiers ne commercent pas par *scrupules*.

L'intelligence divine n'a pas besoin de raisonnemens : les propositions, les prémices et les déductions ne lui sont pas nécessaires. Dieu est purement *intuitif*; il voit d'un clin d'œil tout ce qui peut être. Toutes les vérités ne sont en lui qu'une seule idée, tous les espaces qu'un point, l'éternité même qu'un instant. Voilà l'idée la plus philosophique qu'on puisse se faire de Dieu. Ces qualités conviennent à lui seul; et tout autre être que l'Être éternel serait malheureux de les posséder. Plus de recherches, d'espérance, de variété, de société : les plaisirs d'un pareil Etre, s'il n'était pas Dieu, se réduiraient à la pure sensualité.

J'avais un protecteur qui publia les bonnes intentions qu'il avait pour moi, et qui se paya ainsi d'avance de ma reconnaissance. Un homme généreux peut être comparé au datif de la grammaire latine, qui n'a point d'arti-

cles, et qui ne déclare son cas qu'à la fin de la phrase.

Nous pouvons imiter la divinité dans quelques-unes de ces facultés; mais nous pouvons l'égaler dans celle de la miséricorde. Nous ne pouvons pas donner, mais nous pouvons pardonner comme elle.

La différence des jugemens que nous portons entre la cécité et la mort, dérive de la différente position dans laquelle nous les jugeons. Nous préférons la cécité quand nous sommes en compagnie; la mort est plus heureuse quand nous sommes seuls.

L'homme sobre, quand il s'est enivré, a la même stupidité que l'ivrogne, quand il est sobre.

Un esprit chaste, comme une glace pure, est terni par le moindre souffle.

Quelques orthodoxes assurent que la vertu des anciens participe de la nature du péché, parce qu'elle n'a pas été éclairée de la lumière de la révélation. Ainsi donc Socrate, Platon, Sénèque, Epictète, Titus et Marc-Aurèle, ne sont que de misérables pécheurs qui croient faussement avoir fait du bien aux hommes, mais qui n'ont réellement qu'allumé du charbon pour eux-mêmes. S'il me fallait convertir un de ces

malheureux, il faudrait donc que je commençasse par le dépouiller de toute charité, bienveillance et vertu; que je le laissasse quelque temps se refroidir; et que je le livrasse ensuite, ainsi nu au catéchisme du clerc, et aux verges du maître d'école de la paroisse. J'espère que cette bonne idée, bien orthodoxe, me vaudra pour le moins un doyenné.

L'algèbre est la métaphysique de l'arithmétique.

Le savoir est le dictionnaire des sciences; mais le bon sens est leur grammaire.

On fait usage des mots *arts* et *sciences*; sans saisir avec précision leur différence. Je crois que la science est la connaissance de l'universalité, l'abstraction de la sagesse; que l'art est la pratique de la science. La science *est la raison*, et l'art *en est le mécanisme*. La science est *le théorème;* et l'art *le problème*. Mais, direz-vous, la poésie est un art, et il n'est point mécanique. La poésie n'est ni un art ni une science: elle ne s'apprend pas; c'est un souffle du créateur sur notre ame, c'est une inspiration, c'est enfin le génie.

Le ton positif et tranchant est une absurdité; si vous avez raison, il diminue votre triomphe;

si vous avez tort, il ajoute à la honte de votre défaite.

Un original est un monstre qu'on admire plus qu'on ne l'estime.

Le désir est une passion dans la jeunesse et un vice dans la vieillesse : quand il sollicite, il est pardonnable ; quand on le sollicite, il est vil.

On peut comparer le vin aux amis : le nouveau est tout potable ; le vieux est plus généreux, mais il a du marc.

La Providence a sûrement donné la mauvaise humeur aux veillards et aux malades, par compassion pour les amis et les parens qui doivent leur survivre : il était naturel qu'elle cherchât à diminuer le regret de leur perte.

Pardonner à ses ennemis est le plus grand effort de la morale païenne : rendre le bien pour le mal, était une vertu réservée au christianisme.

La potence, ainsi que l'arbre défendu du paradis terrestre, donne la mort et la science.

La vérité dans un puits et la vérité dans le vin, signifient la même chose : il ne faut dire son secret qu'à un homme sobre.

Les bons écrits sont comparables au vin,

le bon sens en est la force, et l'esprit, la saveur.

Le respect pour nous-mêmes, voilà la morale ; la différence pour les autres, voilà les manières.

Les amoureux s'expriment fort bien quand ils parlent d'échanger leurs cœurs. La passion enchanteresse de l'amour dénature effectivement le caractère des deux sexes. Elle donne de l'esprit à la bergère, de la douceur au berger ; elle échange enfin entre eux le courage et la timidité.

Quand le malheur est suspendu sur ma tête, je m'écrie : *Dieu, préserve-m'en !* Quand il me frappe : *Dieu soit loué !*

Le courage et la modestie sont les deux vertus les moins équivoques, parce que l'hypocrisie ne saurait les imiter.

Elles ont encore cette propriété, qu'elles s'annoncent en nous par la même couleur.

Les hommes sont comme les plantes : les unes aiment le soleil, et les autres l'ombre.

Il y a deux sortes d'écrivains moraux : les uns font de l'homme un ange et les autres une bête. Ils ont tous tort : l'un argumente du meilleur, et l'autre du pire des hommes. Le docteur Young les concilie ainsi : « Nous

« ne pouvons avoir une trop haute idée de « notre nature, et une trop basse de nous-« mêmes. »

Les rois sont plus malheureux que leurs sujets : l'habitude accoutume au malaise, tandis que la fatigue de règner devient chaque jour plus pénible. Ce qui m'a le plus surpris dans l'histoire, c'est d'y rencontrer si peu d'abdications. Une douzaine ou deux, tout au plus, de rois, sont descendus volontairement de leur trône : et encore quelques-uns s'en sont repenti!

Le mensonge est la plus insupportable poltronnerie. C'est craindre les hommes et braver Dieu.

Les franc-penseurs sont généralement ceux qui ne pensent jamais.

Zoroastre, selon Pline, rit le jour de sa naissance, et Thomas Morus le jour de sa mort : quel est le plus extraordinaire des deux?

Il y a eu des femmes célèbres dans toutes les sectes philosophiques; mais rien n'a égalé le mérite des pythagoriciennes : il fallait se taire et garder le secret.

Solon privait les pères de leur autorité sur les bâtards, par une raison très-curieuse :

Ils avaient été père pour leur plaisir, ils étaient récompensés par le plaisir de l'avoir été.

Hucheson, grand mathématicien, damne ou sauve les hommes, par des équations d'algèbre *en plus et en moins*. Il fallait que saint Pierre, selon lui, sût bien les mathématiques ; et je ne connais que saint Mathieu, dans le ciel, qui, en sa qualité de financier, pût assister à un pareil compte.

Je demandai à un ermite, en Italie, comment il pouvait vivre seul, dans une chaumière élevée sur la cîme d'une montagne à un mille de toute habitation ; il me répondit aussitôt : *La Providence est à ma porte.*

Dans le monde, vous êtes sujet aux caprices de chaque extravagant : dans votre bibliothèque, vous soumettez les hommes célèbres aux vôtres.

Une bonne comparaison doit être aussi courte et aussi concise que la déclaration d'amour que fait un roi.

J'ai connu un brave soldat, qui me confiait le secret de son courage en ces termes : Dans un combat, au premier feu, je me figurais être un homme mort; je combattais, tout le long du jour, dans cette idée, sans apercevoir seulement le danger. Mon illusion ne cessait que

quand je rentrais dans ma tente : je revenais des limbes ; je vis encore, me disais-je !

J'admire la philosophie de celui qui pardonne ; mais j'aime le caractère de celui qui sent.

Au commencement du seizième siècle, un prêtre ayant trouvé dans un auteur grec, ce passage : ὅτις ἐστὶν αὐλός, *l'ame est immatérielle*, et ayant vu dans son lexicon que αὐλός signifiait *flûte*, il composa, dans un exercice académique, quinze argumens, tout au moins, pour prouver que l'ame était un sifflet.

Les Juifs envoyèrent des ambassadeurs à Cromwel, pour savoir s'il n'était pas le vrai Messie.

Le pape Jules II lisait la Bible quand on lui apprit la défaite de son armée par les Français : il la jeta par terre pour témoigner à Dieu son ressentiment.

L'ancienne Rome se rendit la *maîtresse*, (ce mot est pire que celui de *maître*) de l'univers, sous ses consuls, par la même méthode que la nouvelle a continué d'employer sous ses pontifes. Le bien de la république était le prétexte de Rome ancienne ; le bien de l'Église est celui de la moderne. D'après ce principe, auquel les autres sont subordonnés, tous les

vices, l'oppression et la fausseté, quand ils favorisent la domination, deviennent ou des vertus publiques ou des fraudes pieuses.

Par un des canons, si l'on accuse un cardinal de fornication, il faut produire soixante-dix témoins : à ce compte, il doit caresser une un fille en plein marché, pour être convaincu.

Combien le système de l'amour platonique serait beau, s'il pouvait se réaliser! que ses extases seraient pures et séraphiques, deux cœurs fidèles, doucement agités dans la même sphère d'attraction, le même sistole, le même diastole, sujets au même flux et reflux, et se rapprochant toujours plus près l'un de l'autre, par la compulsion la plus agréablement insensible, comme les asymptotes d'une hyperbole, sans jamais coïncider ensemble et rencontrer le point de contact!

Rien ne rappelle si puissamment notre ame que l'infortune. Les fibres tendues se relâchent; alors l'ame égarée se retire en elle-même, s'assied toute pensive, et admet en silence la salubrité des réflexions. Si nous avons un ami, nous pensons aussitôt à lui ; si nous avons un bienfaiteur, ses bontés pressent alors sur notre cœur. Grand Dieu! n'est-ce pas par cette raison, que ceux qui t'ont oublié dans leur

prospérité, reviennent à toi dans leurs chagrins? quand ils abattent nos esprits affligés, à qui pouvons-nous plus sûrement recourir qu'à toi, qui connais nos besoins, qui tiens en dépôt nos larmes dans ton sein, qui vois nos moindres pensées, et qui entends chaque soupir mélancolique qui échappe à notre découragement.

Vers le milieu du treizième siècle, et sous le pontificat de Grégoire IX, il arriva un singulier événement. Le comte de Gleichen fut fait prisonnier dans un combat contre les Sarrasins, et condamné à l'esclavage. Comme il fut employé aux travaux des jardins du sérail, la fille du sultan le remarqua. Elle jugea qu'il était homme de qualité, conçut de l'amour pour lui, et lui offrit de favoriser son évasion s'il voulait l'épouser. Il lui fit répondre qu'il était marié; ce qui ne donna pas le moindre scrupule à la princesse accoutumée au rit de la pluralité des femmes. Ils furent bientôt d'accord, cinglèrent et abordèrent à Venise. Le comte alla à Rome, et raconta à Grégoire IX chaque particularité de son histoire. Le Pape, sur la promesse qu'il lui fit de couvertir la Sarrasine, lui donna des dispenses pour garder ses deux femmes.

La première fut si transportée de joie à

l'arrivée de son mari sous quelque condition qu'il lui fût rendu, qu'elle acquiesça à tout, et témoigna à sa bienfaitrice l'excès de sa reconnaissance. L'histoire nous apprend que la Sarrasine n'eut point d'enfans, et qu'elle aima d'amour maternel ceux de sa rivale. Quel dommage qu'elle ne donnât pas le jour à un être qui lui ressemblât!

On montre à Gleichen le lit où ces trois rares individus dormaient ensemble. Ils furent enterrés dans le même tombeau chez les bénédictins de Pétersbourg; et le comte qui survécut à ses deux femmes, ordonna qu'on mît sur le sépulcre, qui fut ensuite le sien, cette épitaphe qu'il avait composée.

« Ci gisent deux femmes rivales, qui s'ai-
« mèrent comme des sœurs, et qui m'aimèrent
« également. L'une abandonna Mahomet pour
« suivre son époux, et l'autre courut se jeter
« dans les bras de la rivale qui le lui rendait.
« Unis par les liens de l'amour et du mariage,
« nous n'avions qu'un lit nuptial pendant notre
« vie; et la même pierre nous couvre après
« notre mort. ».

MÉMOIRES

SUR STERNE, ET SA FAMILLE,

Écrits par lui-même.

Roger Sterne, petit-fils de l'archevêque Sterne, et lieutenant au régiment d'Handaside, se maria avec Agnès, veuve du capitaine Herbert. Son nom de famille était *Nutle*. Cette maison est à présent à Clonmel en Irlande, où je naquis le 24 novembre 1713, quelques jours après l'arrivée de ma mère de Dunkerque. Ma naissance fut de mauvais augure pour mon pauvre père; car il fut réformé avec quelques braves officiers peu de jours après son arrivée, et jeté au hasard dans le monde, avec sa femme et deux enfans. Ma sœur Marie était née à Lille en 1712. Elle fut bien malheureuse; elle épousa un négociant de Dublin, qui la traita sans pitié, mangea son bien, fit banqueroute, et laissa ma pauvre sœur chercher des moyens pour vivre. Elle n'en eut pas besoin longtemps; car, s'étant réfugiée pendant quelques

mois chez un ami généreux, elle y mourut de douleur. Belle et aimable, elle méritait un meilleur sort!

Le régiment de mon père ayant été réformé, il quitta l'Irlande aussitôt que je pus être transporté, et vint, avec sa famille, dans la maison paternelle, à Elvington, auprès d'Yorck. Sa mère, fille et héritière de sir Roger Jacques, vivait encore. Nous y séjournâmes environ dix mois. Son régiment fut remis sur pied, et il nous fallut, avec armes et bagages, partir pour Dublin. Un mois après notre arrivée, il nous y laissa, ayant été commandé pour Exeter : ma mère et ses deux enfans l'y suivirent bientôt, pendant la rigueur de l'hiver. Je ne te ferai pas la triste description de ce voyage de Liverpool à Plimouth, par terre, car j'affligerais ton cœur.

Un an après, on nous renvoya à Dublin. Ma mère, avec trois enfans (elle était accouchée à Plimouth d'un garçon), s'embarqua à Bristol pour Dublin, et son passage fut bien désastreux : une voie d'eau faillit à abîmer le vaisseau; enfin, à travers mille périls et mille tourmens, nous arrivâmes à Dublin. Mon père y prit un grand logement, le meubla, et y

dépensa beaucoup d'argent, dans l'espace d'un an et demi.

A peine avait-il fini ses arrangemens, que son régiment eut ordre d'aller à l'île de Wight, et de s'y embarquer pour l'expédition de Vigo. Nous voilà à sa suite, jetés dans le port de Milfort, obligés d'aller par terre à Bristol, de Bristol à Plimouth encore, et de Plimouth à l'île de Wight.

On y campa quelque temps avant l'embarquement des troupes, et je perdis mon frère Joram dans la traversée.

Ma mère, ma sœur et moi demeurâmes à Wight pendant l'expédition de Vigo, jusqu'à ce que le régiment étant revenu à Wicklow, en Irlande, mon père nous y rappela. Pendant notre séjour à Wight, ma mère avait suppléé à la perte de Joram par une petite fille nommée Anne. Ce tendre bouton tomba et périt à l'âge de trois ans. Elle était, je m'en souviens, d'un tempérament délicat et de peu de durée, ainsi que tous les enfans de mon père. Nous nous embarquâmes pour Dublin, et nous fûmes assaillis d'une violente tempête, qui allait nous submerger, lorsqu'à force d'intercessions et de prières, ma mère obtint du capitaine de retourner au pays de Galles. Après y avoir sé-

journé un mois, nous partîmes pour Dublin, d'où nous vînmes par terre à Wicklow. Mon père y avait annoncé, il y avait quelques semaines, notre mort.

Nous demeurâmes un an à Wicklow, et nous en partîmes pour aller passer six mois chez M. Fetherston, ministre à Animo. Il connaissait ma mère, et il nous invita à venir dans son presbytère. C'est pendant notre séjour dans cette paroisse, qu'il m'arriva l'incroyable histoire dont toute l'Irlande fut instruite. Je me laissai tomber dans un moulin, pendant que toutes ses roues étaient en activité, et l'on m'en sortit sain et sauf. Toute la contrée s'assembla autour de moi comme autour d'un miracle.

Nous partîmes avec le régiment pour Dublin, où nous logeâmes un an entier dans des baraques. J'y appris à écrire. On nous envoya de là à Carrick-Fergus, dans le Nord de l'Irlande : c'était en 1722; mais en chemin des ordres nous arrêtèrent à Droghenda, d'où l'on nous expédia à Mullengar.

La providence nous y fit rencontrer le plus aimable des parens, un collatéral de l'archevêque Sterne. Il nous garda dans son château, et nous y entretint un an entier; puis il nous

fit partir pour Carrick-Fergus, comblés d'honnêtetés.

Après le voyage le plus ennuyeux et le plus pénible, nous arrivâmes à notre garnison, où je perdis encore un frère, que ma mère remplaça bientôt par Susanne, morte quelques jours après sa naissance. Mon père, l'automne suivante, eut de son colonel la permission de me mettre à l'école chez un bon maître, à Hallifax. Le régiment ayant été commandé pour Londonderi, j'y fis l'acquisition d'une autre sœur, qui vit encore, mais qui malheureusement est étrangère pour moi, par la méchanceté de mon oncle et sa propre folie. De là, il fut envoyé pour défendre Gibraltar assiégé. Mon père y reçut un coup d'épée à travers le corps, de la main du capitaine Philips. Ils se battirent pour rien, et je ne sais comment il survécut à cette blessure : sa faible constitution put à peine lui faire supporter le passage à la Jamaïque, où il fut envoyé.

Les fièvres habituelles de cette contrée commencèrent à aliéner son esprit; il tomba presque dans l'enfance, et ne fit autre chose qu'errer continuellement, un mois ou deux, sans se plaindre, jusqu'à ce que s'étant assis dans un fauteuil, il y rendit le dernier soupir, au port

d'Antonio, vers le nord de l'île. Mon père était un petit homme, pétulant et actif au dernier degré : il supportait avec le plus vrai courage les fatigues et les malheurs dont la providence semblait avoir pris plaisir à le charger. Sous ce faix cruel, il était quelquefois impatient; mais il était en même temps si bon, si honnête, ses intentions étaient si innocentes, qu'il n'avait jamais suspecté celles des autres. On l'aurait trompé dix fois par jour, si neuf n'eussent pas été bien suffisantes. Il mourut au mois de mars 1731.

Je demeurai à Hallifax le reste de cette année, et je ne veux pas omettre ce qui se passa entre mon maître et moi. Il venait de faire reblanchir le plafond de la classe; l'échelle y était encore; je l'escaladai un malheureux jour, et j'y écrivis avec un pinceau, en lettres majuscules : LAURENT STERNE. Le maçon me donna vigoureusement le fouet. Mon maître se mit fort en colère contre lui, et lui dit devant moi qu'il n'aurait jamais dû effacer ce nom, qu'il serait un jour fameux, que j'étais un enfant d'esprit, et qu'il était certain que je m'avancerais. Ces mots me firent oublier le fouet, et ils m'ont fait faire bien des sottises.

Mon cousin m'envoya, en 1732, à l'univer-

sité, où je restai quelque temps, et je fis connaissance avec M. H.... : notre amitié a toujours duré de part et d'autre. Je vins ensuite à Yorck, où mon oncle me donna un petit bénéfice, et j'y fis connaissance avec ta mère. Je lui fis la cour deux ans de suite : elle m'avoua qu'elle m'aimait, mais qu'elle n'était pas assez riche et moi trop pauvre pour nous marier. Sa sœur l'appela à S...., et je lui écrivais souvent. Je crois qu'elle était bien déterminée à m'épouser, mais qu'elle ne voulait pas le dire. A son retour, elle tomba dans la consomption; et un soir que j'étais assis à ses côtés, dans la douleur de la voir si malade, elle me dit : mon cher Laurent je ne serai jamais à vous, car je n'ai pas long-temps à vivre; mais je vous ai laissé jusqu'à mon dernier schelling. Elle me montra aussitôt son testament, et sa générosité m'enthousiasma. Il plut à Dieu de la rappeler à la vie, et nous nous mariâmes en 1741.

J'étais alors fort bien avec mon oncle. Au moyen de quelques phrases que je lui donnais, il me fit prébendier à Yorck; mais il me chercha noise bientôt après, parce que je ne voulais pas insérer un paragraphe dans les papiers publics. Il était politique et ministériel : je ne l'étais pas, et je détestais sincèrement les pam-

phlets adulateurs : ils me semblaient être au-dessous de moi. Dès cette époque, mon oncle devint mon plus cruel ennemi.

Je vivais avec les sœurs de ma femme à Stillington. Un de ses amis lui avait promis de lui donner une cure si elle se mariait avec un ecclésiastique d'Yorck-Shire : je restai vingt ans à Sutton, desservant à la fois mes deux bénéfices, et jouissant de la plus brillante santé. Les livres, la peinture, le violon et la chasse étaient mes amusemens. Je n'étais pas fort bien avec le seigneur du lieu, mais à Stillingthon la famille C..... me témoigna de l'amitié. Il était bien agréable pour nous d'être à un mille et demi de cette maison charmante, où l'on nous comblait d'honnêtetés!

En 1760, je pris une maison à Yorck pour ta mère et pour moi, et j'y publiai mes deux premiers volumes de Tristram Shandy. Le lord F... me présenta à la cure de Coxwould, agréable retraite en comparaison de Sutton.

En 1761, je partis pour la France, avant la conclusion de la paix, et vous m'y suivîtes. Je vous y laissai, et deux ans après je fus en Italie pour y rétablir ma santé. A mon retour, je te priai d'engager ta mère à venir me joindre en Angleterre avec toi. Vous y vîntes enfin, et

j'eus le plaisir inexprimable de voir, d'embrasser ma fille, et de trouver en elle toutes les qualités et les vertus que je lui avais souhaitées.

J'ai écrit pour toi, ma Lydia, ces particularités relatives à ma famille et à ton père. Tu auras peut-être un jour la curiosité ou un motif plus doux encore, de les connaître.

TRISTRAM SHANDY.

. . . . . .

. . . . . .

.... — Comment !..... vous ne connaissez pas *Tristram Shandy* ?..... Ce roman original, où *Sterne*, le *Rabelais* de l'Angleterre, fait presque l'histoire de sa famille (1), où il se peint lui-même sous le nom de *Yorick*; ce roman dramatique, dont le héros *Tristram Shandy*, philosophe aimable, raconte (d'après le mémorial de son père) tout ce qui a précédé sa naissance, comme s'il y eût assisté.... La scène se passe dans la terre de M. Shandy, l'homme le plus entêté dans ses opinions que j'aie jamais connu : argumentateur aussi minutieux qu'infatigable, il ne se passait aucun événement qu'il ne lui fournît une hypothèse, et jamais personne au monde, je crois, ne crucifia la vérité comme lui !.... Au levé du rideau, madame Shandy, tout-à-fait bonne femme, s'occupant avec son mari du bonheur de se voir

(1) Ce qu'il nous apprend dans ses œuvres posthumes.

revivre dans un enfant digne d'eux, lui observe inopinément qu'il n'a point monté sa pendule, ce que le méthodique Shandy faisait ponctuellement tous les premiers de chaque mois, avant de réitérer à sa bonne moitié l'assurance de son amour conjugal (1). Vous jugez jusqu'à quel point cette interruption dut émouvoir la bile de son époux..... Toutes les observations qu'il fut à même de faire, ne lui prouvèrent que trop, par la suite, combien cette circonstance avait influé sur le caractère et la destinée de son enfant, comme il l'avait prévu, et le confirma dans l'idée que *les malheurs de son Tristram avaient commencé*

---

(1) Ce fut dans la nuit du dimanche au lundi, le 1er. mars 1718.

« Cette exactitude, dit *Tristram Shandy*, était sans doute admirable, mais elle était accompagnée d'une espèce de fatalisme qui retombait nécessairement sur moi, et dont je ressentirai peut-être les effets jusqu'au tombeau..... Par une malheureuse association d'idées qui n'ont aucune liaison dans la nature, ma mère n'entendait point monter la pendule, qu'il ne lui vînt inévitablement à l'esprit de penser à quelque autre chose; et ce qu'elle pensait, lui rappelait en même temps et la pendule, et ce qu'il y avait à y faire, etc. (*Vie et opinions de Tristram Shandy.*)

neuf mois avant qu'il ne vînt au monde..... Il s'en était entretenu bien de fois avec son frère Tobie, le meilleur de hommes, simple comme une colombe, pudibond comme une vierge ; à la sensibilité d'une femme, il joignait la naïveté d'un enfant; quelque différence qu'il y eût entre les deux frères, cependant on remarquait quelques rapports entre eux. La famille Shandy avait un caractère original, les hommes s'entend, car les femmes n'en avaient point du tout, excepté la grande tante *Dinah*, qui s'était amourachée de l'un de ses gens, ce qui faisait rougir l'*oncle Tobie* toutes les fois qu'on en parlait, habitué cependant à prendre toutes les choses comme elles venaient, et aussi étranger aux argumens de M. Shandy *que sa béquille*, comme il le disait lui-même. Nommé *capitaine* au champ d'honneur, c'était par amour de l'humanité qu'il avait suivi la carrière des armes, afin de défendre le faible des entreprises de l'ambition... La bonne ame!... « Un jour qu'il dînait, « un moucheron semblait prendre à tâche de « l'importuner par ses bourdonnemens..... il « était près de s'impatienter, lorsqu'après plu- « sieurs tentatives, le saisissant enfin..... Il se « lève aussitôt de table, et ouvre la fenêtre :

« Va-t-en, pauvre petit être, dit-il, je ne te « ferai point de mal! Va, le monde est assez « grand pour nous contenir tous deux.... » Ce trait peint mieux son caractère que tout ce qu'on pourrait dire.... Une seule fois, dans sa vie, il s'emporta.... « *L'esprit accusateur*, dit « Tristram, *qui vola à la chancellerie du « ciel, pour y porter le jurement de mon « oncle Tobie, rougit en le déposant, et « l'ange qui tient les registres laissa tomber « une larme sur le mot en l'écrivant*, ET IL « FUT EFFACÉ POUR JAMAIS!.... » — Une maudite blessure que Tobie avait reçue dans l'aîne, le força de quitter le service, et c'est au manoir de Shandy qu'il s'était retiré avec son fidèle serviteur, le *caporal James Buttler*, auquel on avait donné le sobriquet de *Trim*. Un coup de feu qui lui avait fracassé le genou gauche, le mettait hors d'état de servir; ses bons offices, sa soumission extrême aux ordres de son officier supérieur, ses goûts militaires qui sympathisaient si bien avec ceux de Tobie, sa manie même de vouloir toujours raconter, le rendaient inappréciable aux yeux de son capitaine, auquel il servait tout à la fois de valet-de-chambre, de palefrenier, de barbier et d'ingénieur... Ils avaient choisi la terre de Shandy

pour leur retraite, comme l'endroit le plus propre à dresser leurs plans de campagne. (Tobie était le véritable D. Quichotte de l'art militaire.) « C'est-là qu'un boulingrin fut « transformé en redoute, en ville de guerre ; « M. *Tobie Shandy* y sacrifiait toute sa for- « tune; et son *ingénieur*, le *caporal Trim*, « employait jusqu'à son dernier écu pour satis- « faire à cet égard toutes les fantaisies de son « maître.... Il mit même tout le château à con- « tribution, pour monter leur artillerie, qui, « dès la première campagne, était déjà formi- « dable : Trim avait rogné le bout des tuyaux « de pompe, coupé les gouttières de plomb, « les contre-poids des chassis, fondu même son « plat à barbe, et monté, comme Louis XIV, « jusque sur les clochers pour épargner le trésor « public!... Leur place forte était un véritable « protée, tantôt c'était *Drusen* ou *Hague-* « *nau*, *Ostende* ou *Menin*, etc., etc. Leur « instruction et leurs dispositions étaient telles « qu'ils pouvaient à chaque instant rendre un « compte exact aux curieux de tous les siéges « possibles, aussi-bien que de l'action où le « *capitaine Tobie* eut l'honneur d'être blessé à « l'aîne. Les gazettes ne parlaient pas d'un seul « événement militaire, que nos deux cham-

« pions ne se missent aussitôt en campagne.....
« Il fallait les voir à l'assaut de la contrescarpe
« entre *la porte Saint-André* et le *Lower-*
« *deule*, par la droite ; et par la gauche, entre
« *la porte Sainte-Magdeleine* et la rivière.
« Tobie y assista en grande tenue, et Trim y
« fit des prodiges de valeur !..... Aucune com-
« binaison de tout ce qu'il y a de bisarre et de
« grotesque dans la nature ne saurait en appro-
« cher.... » Cette passion dominante de Tobie était ce que Sterne nommait son *dada*, *sur lequel il était toujours à califourchon ;* ce qu'*Erasme* appelle *marotte;* ce que tout le monde connaît sous les noms de *manie*, *chimère*, *bisarrerie*, *coup de hache à la tête*, *tic*, *folie*, *châteaux en Espagne*, que sais-je ?.... O Tobie !... O Trim ! guerriers immortels !... Comme *Achille* vous fûtes vaincus par l'amour... Voici l'ombre au tableau... Le myrte s'unit aux lauriers qui paraient le chapeau de Tobie et le bonnet militaire de Trim. Les colombes de Vénus se nichèrent dans le casque de Mars.... « C'est à Shandy même que Tobie
« connut la veuve *Wadman*, femme dans
« toute l'étendue du mot, et que Trim aima
« *Brigitte*, sa suivante, aussi fille d'*Eve*, que
« sa maîtresse..... Avant que tous les prépara-

« tifs fussent faits au manoir de Shandy, pour « y loger commodément toute la famille, le « *capitaine Tobie* fut obligé de demeurer « quelques jours chez *mistriss Wadman*; « placé partout ailleurs, sa présence dans le « village n'aurait rien signifié, même pour « cette veuve ; une femme hors de chez elle, « peut, physiquement parlant, regarder un « homme au grand jour, sans qu'il en résulte « quelque chose ; mais habite-t il sa maison, « elle ne peut s'empêcher de mêler à son idée « quelque chose de sa propre *chevance*, de le « confondre pour ainsi dire avec son bien, « jusqu'à ce que par des actes réitérés de cette « dangereuseuse combinaison, elle le com- « prenne tout à fait dans son inventaire..... » Tobie, en allant chez son frère, n'en fut pas moins poursuivi par la veuve ; le plan était dressé, il devait être suivi... Ils étaient voisins ; le jardin de cette dame, aussi tendre que belle, était attenant à celui du brave Tobie ; ils pouvaient aller de l'un chez l'autre quand bon leur semblait..... Ce fut dans cette imprenable redoute, faite par Trim, sous la direction de son capitaine, dans ce polygone, monument de gloire, que mistriss Wadman commença ses attaques..... « Tous les attirails de guerre

« imaginables n'auraient pas aussi bien servi à
« ses desseins, que l'expédient que le hasard,
« joint à l'invention du capitaine, avait mis
« sous sa main... Tobie ne manquait jamais de
« placer dans la guérite le plan de la ville dont
« il voulait faire le siége : cette carte était à
« sa gauche, et fixée par en haut avec deux
« épingles ; le reste flottait par en bas, afin de
« donner la facilité de l'approcher des yeux
« pour l'examiner.... Dès que la veuve saisissait
« le plan, Tobie prenait feu tout à coup ; sa
« passion favorite se réveillait ; il se hâtait de
« prendre l'autre coin de la carte avec la main
« gauche ; et du bout de sa pipe qu'il tenait
« dans sa main droite, il entamait une démons-
« tration.... Sitôt que l'action était ainsi enga-
« gée, mistriss Wadman, en général habile,
« et par une seconde manœuvre dont tout le
« monde sentira les raisons, faisant tomber la
« pipe de la main de Tobie, alors il était obligé
« de faire usage de son premier doigt....., et
« voyez la différence qui en résultait pour l'as-
« saillant!..... le bout de sa pipe n'avait ni ar-
« tère, ni chaleur vitale ; il n'était susceptible
« d'aucune sensation, et ne pouvait communi-
« quer la chaleur par attouchement, ni la re-
« cevoir par sympathie ; tout se passait en

« fumée..... Mais avec le doigt du capitaine, « tout changeait de face... La veuve le suivait « de près avec le sien, à travers tous les petits « détours et les zigzags des ouvrages, le tou- « chait de temps en temps par côté, passant « quelquefois sur l'ongle, le rencontrant tan- « tôt à droite, tantôt à gauche, enfin le har- « celant sans cesse... la veuve ne pouvait man- « quer d'exciter un certain je ne sais quoi. » Ces escarmouches produisirent tant d'effet sur Tobie, que quelques temps après il se disposa à lui demander sa main; mais certains scrupules arrêtèrent la veuve. Peut-être saurons-nous quelque jour la fin de ces amours *Cervantiques!*.... On doit sentir, d'après le caractère de Tobie, dont tous ces faits démontrent l'excellence, combien il devait être chéri de son frère, quand ce n'eût été qu'à cause de sa patience à l'écouter (1). Jamais M. Shandy ne la mit autant à l'épreuve que dans sa dissertation sur l'influence des prénoms, et sur les moyens de baptiser son fils dans le sein même de sa mère. Sans le trouble qu'excita dans toute la

(1) Pardonnez-moi, lui disait M. Shandy, mes accès d'humeur; ils ne viennent pas de moi, je les tiens de ma mère. (*Tristram Shandy*).

maison l'état critique de madame Shandy, on n'aurait pu déterminer l'époque où cette savante discussiou aurait été terminée. Déjà la femme-de-chambre courait chercher la *sage-femme*; lorsque M. Shandy en apprit la cause, il en témoigna son mécontentement, ne voulant même pas de celle qui avait été élevée par le curé de sa paroisse, son intime ami. Le gai et bon *Yorick* (c'est-à-dire *Sterne*), si compatissant pour tout le monde, et toujours dupe même de lui, malgré tout son esprit, un peu trop malin, comme lui reprochait souvent le cher *Eugène* (1). M. Shandy accordait toute sa confiance au docteur Slop, en fait d'accouchement; aussi dépêcha-t-il sur-le-champ *Obadiah* pour l'aller chercher au village voisin.... « Comme vous n'avez pas vu plus que moi le « docteur Slop, il faut que votre imagination « prenne la peine de suppléer à sa présence.... « Figurez-vous donc une masse de chair de « quatre pieds et demi de haut, trapue, rabou- « grie, avec un dos de deux pieds et demi de « large, et le ventre sesquilatéral de *Silène*... »

(1) Nommé son exécuteur testamentaire : c'est lui qui fit mettre sur sa tombe cette épitaphe, expression de nos communs regrets : HÉLAS! PAUVRE YORICK!....

Il paraît, par les fragmens qui suivent, qu'il avait une loupe au front, et j'avoue que *Sterne* n'en fait pas mention. Après un très-grand nombre de recherches, j'ai trouvé une description de toute sa personne; mais ce manuscrit ayant été endommagé par les rats, et l'endroit où il est question du front du docteur étant dévoré par ces animaux malfaisans, je n'ai pu fixer mon incertitude sur l'existence ou la non-existence de cette loupe; cependant j'ai lu dans les notes que son barbier a laissées après sa mort, que le docteur *Slop* lui recommandait toujours de faire les toupets de ses perruques extrêmement élevés, et remarquez bien ceci, qu'il n'avait jamais voulu qu'on lui posât sa perruque..... D'après ces données, il est évident que le *docteur Slop* avait une loupe qu'il cachait sous son toupet..... « Le voyez-vous « arrivant sur son petit bidet, dont les vertè- « bres plient sous le faix, trotillant à travers la « boue, suivi d'*Obadiah* juché sur un gros « cheval de carosse, piquant de l'éperon et « bravant les fondrières au grand galop?... A « cinquante toises de Shandy, et presqu'à l'en- « coignure d'un angle qui était formé par le « mur du jardin, Obadiah et son gros cheval, « tournant le coin subitement et courant avec

« toute la vitesse imaginable, survinrent ino-
« pinément sur le pauvre docteur et son bi-
« det.... Il n'était pas possible de faire une
« rencontre plus funeste.... Le bidet du doc-
« teur et le docteur lui-même n'y étaient pas
« plus préparés l'un que l'autre..... Slop laisse
« échapper son fouet; il veut le rattrapper
« entre son genou et la selle....., il perd l'équi-
« libre; et dans la multitude de ses pertes,
« perdant la présence d'esprit, sans attendre
« même le choc d'Obadiah, il abandonne le
« bidet à son destin, roule diagonalement du
« faîte de sa monture et tombe..... Obadiah
« veut le secourir; mais ce fut avec une telle
« explosion de boue, qu'il aurait infiniment
« mieux valu qu'il n'y eût jamais songé... Il en
« fut si horriblement couvert, que jamais doc-
« teur n'a été si crotté depuis qu'il y a de la
« boue et des docteurs dans le monde..... »
— *Slop* arriva cependant et se rendit auprès de madame Shandy; mais ce fut pour mutiler avec son forceps le nez du pauvre petit Shandy, qui fut enfin mis au monde tel quel.... Grande colère du père, grande dispute sur le nom qu'il donnera à son fils; bref, il est arrêté qu'on le nommera.... *Trismégiste*; mais par une fatalité attachée à la destinée de cet enfant, *Su-*

zanne qui s'était chargée de rapporter ce nom au vicaire d'*Yorick*, ne pouvant se rappeler que la moitié du mot, et le vicaire se nommant Tristram, crut qu'on voulait le nommer comme lui, il se hâta de le baptiser sous le nom de *Tristram Shandy*.... L'enfant n'en grandit pas moins à vue d'œil; malgré plus d'un événement fâcheux, il promettait beaucoup, peut-être même devait-on en attendre des merveilles!.... Que dis-je?.... il pouvait mourir comme son frère, sans renommée; car, comme disait l'éloquent Trim en parlant de cette mort et frappant perpendiculairement le plancher du bout de sa canne, pour donner une idée de stabilité et de force... « *Nous voilà tous ici, et* « *en un moment*... ouvrant la main et laissant « tomber d'aplomb son chapeau, *en un mo-* « *ment nous ne sommes plus!*... » Il ne tient maintenant qu'à vous, *à moi* ou à tout autre, d'achever *la vie et les opinions de Tristram Shandy*, et d'ajouter aux quatre volumes que nous avons déjà, en remettant en scène les différens personnages de ce roman... le champ est assez vaste.... La bonté de *Tobie*, mise en opposition avec le caractère opiniâtre de monsieur *Shandy*; l'esprit et la gaieté d'*Yorick* avec l'entêtement stupide de *Slop*, fourniraient

encore plus d'une conversation plaisante; la perfidie de la *femme d'Yorick*, et de *son vicaire* justement puni par le ciel, offrirait des situations fortes..... On pourrait terminer les amours de la veuve *Wadman* avec *l'oncle Tobie*; peindre *Trim* partagé entre l'affection qu'il a pour mademoiselle *Brigitte*, et la reconnaissance qu'il doit à mademoiselle *Susanne*; *Obadiah* et *Jonathan* venant à la traverse. On ferait parcourir le monde à Tristram avec son père, dont l'esprit faux l'entraînerait dans mille erreurs; on verrait cet intéressant jeune homme cherchant sans cesse à concilier son amour pour la vérité, avec la tendresse qu'il a pour l'auteur de ses jours... Il rencontrerait la pauvre *Marie*, assisterait à ses funérailles champêtres..... Il retrouverait sa chère *Fanny*, qu'il épouserait, ferait connaissance avec le sage *Eugène*, qui deviendrait son mentor : il appellerait auprès de lui le fils de ce brave et malheureux *Le Fèvre*, tué à l'armée, sous sa tente; avec sa femme. Le jeune *Le Fèvre*, devenu son rival, finirait par épouser la jeune *novice* du couvent des *Andouillettes*, reconnue pour être la fille de l'*abbesse*; et enfin, madame Shandy s'étant oubliée, à l'exemple de la grande-tante *Dinah*,

céderait machinalement à la passion du *docteur Slop*, que M. Shandy avant son départ aurait chargé du soin de sa pendule, et le docteur finirait sa vie par une indigestion ; on ramènerait toute la famille au manoir héréditaire, où M. Shandy se consolerait de l'infidélité de son épouse, en contemplant à *chaque minute* la félicité des siens et de ses amis, dont il serait environné.....

FRAGMENS

A LA MANIÈRE

DE STERNE.

A L'OMBRE D'YORICK.

Ne me reproche point, ombre inspirante, la présomption dont je parais coupable; je n'en ai que l'apparence. Si j'ai osé prêter ton langage enchanteur à des êtres que vivifia ton pinceau, n'en accuse point ma vanité. Tu l'as dit toi-même : *ce n'est pas moi qui dirige ma plume; c'est elle qui me mène....* Je m'abandonne ainsi aux caprices de mon esprit.

Echauffé de la flamme céleste qui t'animait, tu m'as conduit, par la main, à travers les sentiers que *ton imagination a semés des roses du bonheur:* transporté par les chants mélancoliques et douloureux que la pauvre Maria soupirait sur son chalumeau, comme toi je

m'élançai de ma voiture; j'allai m'asseoir sur ce gazon où je te voyais encore, à côté de Maria, essuyer ses larmes, puis les tiennes, réitérer bien des fois ce triste et doux office; et lorsque tu lui demandas quelle ressemblance elle trouvait entre toi et sa chèvre, je vis ta pensée exprimée dans tous tes traits. Hélas! disais-je en moi-même, l'application que l'on peut faire de cette maxime, *que nous sommes aveugles sur nos erreurs*, peut s'étendre bien loin; nous oublions nos propres vertus.... Oui! bon Yorick! tu prouvais, dans ce moment même, jusqu'à quel point la bienfaisance de tes sentimens et tes divines qualités étaient au-dessus de l'instinct d'une brute.

M'arrachant de cette scène touchante, je suis mon oncle Tobie et son fidèle Trim sur le champ de bataille où leurs fronts se couronnent tour à tour des lauriers de la gloire, des cyprès de la douleur, et des myrtes du sentiment; leurs marches audacieuses, leurs retraites, leurs défaites, leurs victoires, leurs amours, leur générosité touchante et leur simplicité naïve, rien n'échappe à mon attention....

Quel spectacle attendrissant m'offre le sensible Tobie, près du lit de mort du brave Le Fèvre, ouvrant ses rideaux avec cette brus-

querie, *qui n'était pas en lui l'effet, mais la cause de sa familiarité....*

Ah! lorsque le fils de Le Fèvre, prosterné au chevet du lit de son père, couvrait de baisers l'anneau nuptial suspendu à son cou, pressait de ses yeux humides cette main paternelle, glacée par le froid de la mort, et lorsque les pleurs de l'affectueux Tobie, se confondant avec ceux de cet aimable jeune homme, semblaient couler de leurs joues jusques sur les miennes.... Yorick!.... tu pénétrais mon âme de la sympathie qui les unissait tous!....

C'est ainsi que dans cette fête religieuse, qu'éclairaient les rayons dorés du soleil couchant, je me mêlai à ces danses légères où la religion elle-même, les yeux levés vers le ciel, donnait la main à la joie et souriait à l'innocence.... La religion!.... J'aime bien mieux la contempler dépouillée de son austérité, ou inclinée sur une gerbe de bled, le jour d'une moisson, que, prosternée devant un autel pompeusement orné et entonnant un funèbre *Te Deum*, pour célébrer de sanglantes victoires!....

J'ai souvent entendu mon père raisonner profondément sur les moyens de perfectionner la théorie de la vertu, mais j'ai vu mon oncle

Tobie et l'obéissant Trim en offrir des exemples touchans....

J'ai obéi à toutes les impressions que m'a données le bienveillant Tobie, lorsque, se mettant à souper, il aperçut le caporal en état de désobéissance aux *ordres de son officier supérieur*, s'obstinant à demeurer respectueusement immobile et debout derrière son fauteuil.... Généreuse rébellion!.... Mes genoux sympathisaient alors avec les genoux de Trim, et mon ame avec l'ame de Tobie.... Une sensation mêlée de pitié et d'un peu de colère pénétra, tout-à-coup, ce bon militaire et lui ôta entièrement l'appétit; mon cœur en harmonie avec le sien, éprouvait des palpitations plus légères, à mesure que Trim faisait un mouvement de plus pour s'asseoir; notre plaisir devint électrique, lorsque le caporal s'étant mis décidément à table, chaque bouchée fut pour mon oncle une ambroisie divine!....

Cher Yorick! si en te lisant, j'appris à sentir et en même tems à t'admirer, n'était-il pas naturel, qu'en t'admirant, j'essayasse de t'imiter? C'est ainsi, en quelque façon, que m'abritant derrière la nature, la nature dont tu fus aussi tendrement aimé que le jeune Le Fèvre l'était de son père, je conjure ton ombre

de ne pas me considérer comme un présomptueux, mais bien plutôt comme un être bon et sensible qui cherche ardemment à se rendre digne d'apprécier les trésors inépuisables de ton exquise sensibilité!...

LA GUERRE.

PREMIER FRAGMENT.

.... Ce sont eux, s'écria mon père, qui font revivre ce courage, cette ardeur indomptée, qui enflammaient les légions athéniennes, guidées par Aristide! c'est pour la gloire qu'ils combattent!...

— Pour la liberté, frère! répliqua mon oncle Tobie.

— Ils se battent, observa le docteur Slop, afin de purger le corps politique.

— Nation vraiment magnanime! continua mon père.

— Brave!... ajouta mon oncle.

— Ce sont des infidèles, dit le docteur, des mécréans! ils ont osé convertir en monnaie les images des saints pour en salarier le blasphême et l'impiété!... les assassins!... les athées!...

— Défendre les droits de ses semblables, en essayant d'améliorer leur condition, répliqua mon oncle Tobie, c'est rendre à la divi-

nité un culte plus digne d'elle, que toutes ces cérémonies inspirées par l'oisiveté à cette multitude de dévots prosternés aux pieds des idoles!...

Ici, Yorick entra dans la chambre.

— Ils combattent pour la gloire! répéta mon père, avec un accent plus élevé....

— La gloire! dit Yorick, (en prononçant ce mot, tous ses traits étoient radieux d'affection et de bienveillance,) la gloire!... c'est au sommet du pacifique olivier qu'elle fructifie.... Je n'ai jamais porté mes regards sur un laurier, que ses feuilles ne m'aient paru teintes de sang.... Le laurier ombrage le loup dans sa tanière; l'agneau timide aime à s'abriter sous l'olivier..... Répandre l'huile de la charité sur les plaies de l'affliction, nourrir ceux qui ont faim, aider le malheureux à supporter ses peines, forcer la misère à sourire, voilà la gloire! soulager son semblable, voilà ce qui est vraiment noble et glorieux! mais l'*Ambition* et la *Rapine*, retranchées derrière les bastions de leurs châteaux forts, brandissent leurs instrumens de mort sur la tête désarmée du faible; des myriades de guerriers fanatiques, rendus inaccessibles à la crainte, combattent sous leurs bannié-

res!... Ils se lèvent avec le soleil, et ils souillent la bienfaisante rosée du ciel du sang de leurs frères!...

— Jamais, murmura Trim à l'oreille de mon oncle, en se baissant vers son fauteuil, derrière lequel il était placé, jamais je ne consentirai à servir sous de tels généraux, dût-on me faire *général* moi-même.

— Trim.... répondit gravement son maître, un *caporal* comme toi, qui marche au combat, l'ame échauffée de bravoure, et la miséricorde à ses côtés, est bien supérieur à de telles gens!... Le courage sans humanité n'est point le courage d'un homme; c'est la férocité d'un sauvage!...

— Vous avez bien raison, ajouta Trim; il y a de ces mercenaires, à longues moustaches, qui verraient d'un œil sec l'affliction d'une pauvre mère, criant *quartier* pour elle et pour l'enfant attaché à son sein;... ils le refuseraient, Dieu me pardonne!...

— Comment pouvoir même soupçonner la pitié sous une moustache rébarbative?... répondit Yorick en souriant.

— Je voudrais, moi!... reprit mon père, lançant un regard sévère sur le docteur, je voudrais que tous les peuples imitassent cette

nation de *voleurs* et d'*athées*; que l'*Utilité* chassât enfin la *Paresse* des palais du *sacerdoce*; que l'*Industrie*, la main appuyée sur la charrue, où reposerait avec sécurité la colombe innocente, vînt creuser les sillons de leurs innombrables métairies!

A ces mots, le docteur parut embrâsé de matières inflammables.....

— Les terres sacrées de l'église de Dieu! s'écria-t-il, les usurper! fouler d'un pied impie les divines écritures!... profaner la croix!... outrager les saints!... religion!... religion!... que deviendras-tu?...

— Le tems l'améliorera, je l'espère, répondit mon oncle Tobie dans la simplicité de son cœur.

Quand l'étincelle électrique eût pénétré toutes les fibres du docteur Slop, ses trépidations n'eussent pas été plus soudaines; il frappa du pied la terre, se dressa sur son fauteuil, autant que son épaisse et lourde enveloppe pouvait le lui permettre. Ses malédictions, lorsqu'Obadiah, galoppant sur son gros cheval, le couvrit de boue, et le désespoir que lui causa l'oubli de sa trousse de flanelle verte, ne peuvent se comparer aux anathêmes qu'il lança dans ce moment!... ses yeux étaient fou-

droyans; la colère étincelait sur son front enflammé, chaque veine, chaque nerf, chacun des ligamens de sa masse informe, étaient en contraction.... sa bouche vomissait l'imprécation!... — « O Dieu! par pitié pour ta sainte religion, damne à jamais Tobie Shandy!... »

Mon oncle sentit cette insulte; mais il n'y répondit point....

— Sont-ce là des argumens? s'écria mon père....

— Paix!... dit Yorick.

— Paix! paix! cria le docteur, paix!... Dût l'Allemagne être veuve et dépeuplée!... dût l'Angleterre être affamée!... et l'Océan rougi du sang des nations!... Guerre!... guerre!... puisque c'est une guerre de religion!...

— Dites une *croisade*, répondit mon oncle.

— Il y a de la lâcheté, de la férocité, reprit Yorick, à vouloir violenter les opinions par l'invective, les cachots et le fer.... (Yorick soupira....) On ne doit employer que les armes de la raison.... S'il peut exister un pouvoir despotique, absolu.... c'est celui de la vérité!... Tôt ou tard elle triomphe de toutes les résistances.... Oh! que le sang ne coule plus!... combien d'hommes arrachés au chaume paternel, pour aller combattre dans les rangs de

l'ambition!... L'œil suppliant du besoin demande vainement un morceau de pain à la tendre mère épuisée!... *Cessez, innocentes créatures! cessez d'embrasser ses genoux, elle n'a rien, rien à vous donner!...* Dans cette guerre de religion, continua Yorick, ses regards attachés sur le docteur, les devoirs les plus saints ont été anéantis!... Je vois la vierge timide profanée sous les yeux de la vieillesse!... le père abreuvé de larmes!... Je vois ses cheveux blancs souillés de sang, sa chaumière incendiée, ses moissons dévastées et foulées sous les pieds des chevaux ivres du carnage dont ils sont environnés!...

...O vous! princes de la terre! du haut de vos trônes isolés, laissez tomber du moins un regard de pitié sur des scènes si déchirantes!... et *apprenez*, s'il se peut, l'*humanité* : elle aura pour vous le charme d'un sentiment nouveau!

Cette tendre et abondante effusion n'émut que faiblement l'obstiné docteur; ses yeux scintillaient encore des feux lugubres de l'intolérance.

Mon père secoua la tête avec une muette et pathétique éloquence.

Mon oncle Tobie paraissait gémir de ce

qu'un soldat fût capable de semblables forfaits. Il avait oublié le docteur Slop et sa brutalité... Sa belle ame était pétrie d'indulgence.

Il disait un jour qu'une insulte produisait, sur un cœur sans reproche, le même effet que la piqûre d'un frelon sur l'épiderme; l'un et l'autre irritent seulement la surface, sans altérer le bonheur ni la santé.... J'opposerais, disait-il encore, les lois de mon pays à un attentat qui m'attaquerait dans mon bien-être!... *Un attentat!*... c'est l'assassin qui me pose le pistolet sur la gorge;... l'*insulte*, c'est l'homme vil qui a déserté les rangs de l'honneur.—Mon cœur est la cour martiale qui le juge.

— Cette cour martiale! frère Tobie, repartit mon père, serait un tribunal de miséricorde.... Ton cœur généreux épuiserait tout le sang qui l'anime, avant que l'arrêt du châtiment s'échappât de tes lèvres.

— Mais enfin, la discipline!... s'écria mon oncle....

— Je la veux, répondit Yorick, pourvu qu'elle soit tempérée par l'humanité.

Le visage de mon oncle Tobie se couvrit d'une vive rougeur. Deux motifs très-distincts en étaient la cause. Le mot de mon père sur la

cour martiale et l'éloge qu'il renfermait, réveillèrent sa modestie; (trait dominant du caractère de mon oncle); il rougit donc de *modestie*.... Puis, il rougit encore de la réflexion d'Yorick.... La discipline d'une armée, pensait-il en lui-même, et celle de l'humanité, voilà deux choses bien différentes! or....

Le docteur Slop sortit et Trim le suivit.

On voit souvent le vice marcher en avant, tandis que le mérite modeste chemine derrière!

Soudain mon père, mon oncle Tobie et Yorick se serrèrent plus près de l'âtre qui semblait briller d'une flamme plus douce! Le génie de l'humanité planait sur leurs têtes!...

O bienveillance!... source divine de délices toujours pures!... Océan inépuisable de nos plaisirs!... Quel être déshérité de la nature refuserait de plonger sa coupe dans ton onde et de s'abreuver de ce doux nectar?... Tu es le principe des jouissances durables, tu sèmes la vie de fleurs célestes, et tu les fais épanouir sans qu'elles se fanent jamais!... La rosée de la reconnaissance brille dans ton œil humide, tes enfans tendent une main secourable au désespoir ouvrant à peine ses paupières enflam-

mées, et versent sur lui les pleurs de la sympathie!... O bienveillance! tu es le plus noble anneau de la chaîne immense qui unit le ciel à la terre.... si tu étais brisée, la nature se dissoudrait dans le chaos!...

PROSPÉRITÉ

ET

HUMANITÉ.

SECOND FRAGMENT.

....Il a précipité la nation sur le penchant de sa ruine!... s'écria mon père, en se levant avec vivacité.... Comment fixer l'édifice du commerce sur des fondemens de papier?... Il s'écroulera, vous dis-je! il sera anéanti!... O Athènes! où sont tes trésors, tes temples, tes gymnases, tes théâtres, tes lycées?... Rome! où es-tu? Reine du monde! où sont tes forums, ton sénat, tes portiques, ton courage et tes conquêtes?... Arts paternels, sagesse, grandeur de l'antique Egypte, qu'êtes-vous devenus?... où est maintenant Babylone, frère Tobie?...

— Trim!... dit mon oncle Tobie, en posant sa pipe sur la table.... Trim! apporte-moi ma bible que voilà sur cette croisée....

— *God....!* s'écria mon père,... il est écrit que vous m'interromprez toujours par quelque demande inconvenante!...

— Mon cher frère! répondit mon oncle, (son regard eût alors ému le cœur glacé d'un stoïcien), si j'ai demandé la bible, c'est pour être à même de répondre à votre question!...

— Mon père sourit de la simplicité de mon oncle, et son œil lui disait : *Tobie, je te pardonne!...* Il continua ainsi sa harangue :

— Il a détraqué la machine politique, frappé de mort l'activité du rouet, de la quenouille et de la navette, condamné la poulie au silence!... attristé l'âme du pauvre!... épuisé les trésors du patriotisme généreux!...

— Et rempli de larmes les yeux de la veuve et de l'orphelin, ajouta Yorick.

— Il a détruit le crédit public, continua mon père.

— Et nos armées!... ajouta mon oncle!

— Ces soldats qui sont morts si courageusement, dit le caporal Trim, en levant les yeux vers le ciel, sont maintenant heureux!...

— Ils le méritent bien, Trim! repartit mon oncle, ils ont fait leur purgatoire dans ce monde!...

— Le sort de la nation, frère Tobie, répli-

qua mon père avec chaleur, ne dépend pas de l'armée.... le commerce! le commerce!...

— Périsse notre commerce! s'écria le docteur Slop....

— Périsse un trafic infâme et barbare! dit Yorick.

— Je présume, monsieur Yorick, reprit le docteur avec un sourire amer, que vous entendez parler de la *traite des esclaves?*...

Le docteur venait d'ébranler la fibre la plus sensible de l'ame d'Yorick.... Le seul mot d'esclave le soulevait d'indignation.... Yorick essuya ses yeux.... O douce pitié! chacune de tes larmes est un diamant poli par l'humanité; il étincelle dans l'œil de l'homme bon... son cœur est le foyer de ses rayons célestes....

— Avec votre permission, monsieur Yorick, dit le docteur Slop, n'est-ce point obéir aux décrets d'en haut que de tenir les noirs dans une servitude éternelle?... On ne saurait douter qu'ils ne soient de la race de *Cham?*...

— Ils sont fils du *malheur!* repartit Yorick, c'est assez pour obtenir ma plus tendre pitié....

— Votre pitié! s'écria le docteur Slop avec force; notre foi ne peut soumettre au doute la justice de l'Etre suprême....

— Le monde serait plus heureux, répondit Yorick, si chaque secte, chaque nation, se représentait cet Etre infini ceint de miséricorde et de bonté, comme d'un vêtement superbe; elles ne dénatureraient pas ses attributs pour sanctifier leurs crimes!...

— Il me semble, monsieur Yorick, répliqua le docteur, que cette race maudite a été marquée du sceau de la réprobation, pour la signaler à tous les yeux.

— Est-ce à la philosophie que vous en appelez, pour prouver cette thèse? demanda Yorick.

— *Caïn* étant maudit, continua le docteur, fut condamné à une vie errante et vagabonde, et l'Eternel le marqua d'un signe.... Or, *Canaan* et sa postérité ayant été frappés de la même malédiction, j'en conclus par analogie que les noirs sont également marqués d'un signe.

— Je sais, répondit Yorick, que Caïn fut marqué par la justice divine, afin que personne n'attentât à ses jours; mais quelle était cette marque?... C'est ce que nous ignorons... Ne serait-ce point, ajouta Yorick, en jetant un regard malin sur une des parties saillantes

du docteur, sur sa loupe, ne serait-ce point une proéminence au front?...

— Ou l'angle aigu de l'os *occipital* de la *face* d'un étique, repartit le docteur, en riant aux éclats.... et ses yeux restituèrent à Yorick le trait qu'il venait de recevoir des siens.

—*Botte pour botte!*... dit mon oncle Tobie.

— N'est-il point de notre devoir, reprit Yorick, avec une gravité imposante, de nous assurer qu'ils descendent véritablement de ces malheureux proscrits, avant de les garotter en esclaves?... Et, quand nous aurions acquis cette certitude.... ne devrions-nous pas songer que si leur couleur diffère de la nôtre, ils nous égalent en sensibilité?... N'est-ce point assez qu'ils soient courbés sous le poids des chaînes, sans ajouter encore le fouet à tant de dégradations?... C'est pour rendre inutiles ces affreux châtimens, que Dieu nous a donné une ame!... On peut frapper un cheval rétif; mais le coup de fouet injustement appliqué à ce noble animal, ne peut partir que de la main d'un lâche!... Ah! plutôt me voir réduit à cette condition misérable, continua Yorick, en pressant chaleureusement sa poitrine, plutôt mille fois être déchiré de coups, comme ces pauvres enfans nourris d'affliction, tomber comme eux

de faiblesse, et lasser les échos de mes gémissemens durant le jour, comme dans l'absence du soleil, fermer mes paupières appesanties par la fatigue et rêver que je repose à l'ombre de mon palmier, pour augmenter à mon réveil l'effroi de ma situation; oui, plutôt mille fois expirer sous les *arceaux* sanglans, et être enterré comme un vil animal, que de concevoir même la pensée de justifier un pareil systême!

— Ils sont plus heureux que nos pauvres, répondit le docteur Slop.

— Je nie cela, répliqua Yorick : le sort du pauvre est bien dur; mais il y a quelque chose de si consolant dans le moindre sourire de la liberté!... L'homme se résigne plus aisément à un affront quand il lui reste la faculté de le rendre; du moins la nature est vengée. Mais la férocité, en frappant un nègre, lui défend de se rebeller;... c'est une prérogative que le poltron puissant réclame impérieusement sur le faible!... Et s'il est un motif qui fasse de la vengeance une propriété imprescriptible de l'esclave, c'est incontestablement celui-là....

LE MINISTRE

SHANDÉEN (1).

TROISIÈME FRAGMENT.

Si j'étais roi de la Grande-Bretagne, dit gravement mon père, en ôtant avec dignité la pipe de sa bouche et poussant de toute la force de ses poumons un nuage de fumée, comparable aux tourbillons que vomit le cratère du Vésuve, si j'étais roi de la Grande-Bretagne, nation aussi recommandable qu'aucune de celles de la chrétienté, par sa bravoure, son génie, et sa folie et sa crédulité, mon premier ministre serait un *homme*, (*vir*) et non pas un être équivoque, qui ne vit jamais le beau sexe qu'avec indifférence....

— Mon oncle Tobie agita sa tête. Ce mouvement paraissait exprimer un chagrin pro-

(1) Tout ce fragment paraît être une satyre amère contre le ministre Pitt, dont le portrait semble avoir été ébauché précédemment.

fond. Le mot de *bravoure* excitait toujours dans son esprit l'idée d'un combat, et cette idée lui rappelait nécessairement sa blessure....

— Comment se porte la veuve Wadman, monsieur Shandy?

— Madame, c'est à mon oncle Tobie qu'il faut le demander.

— Il serait un homme, continua mon père, jouissant de la plénitude de ses facultés physiques et morales, et par conséquent le ministre de tous les tems et de toutes les circonstances; le ministre de la guerre, quand la guerre serait indispensable pour assurer notre existence politique; le ministre de la paix, car la paix est d'une nécessité absolue; le ministre de l'amour, car la population est la richesse d'un état.

Le docteur Slop regarda tour-à-tour et mon père et sa trousse de flanelle verte, puis encore mon père: ce regard respirait une sorte d'obligeance qu'on devait attribuer à l'amour qu'il avait pour son *métier d'accoucheur*, en raison de son produit.

— Il serait, continua mon père, le meilleur et le plus sage de mes sujets, la générosité brillerait dans chacun de ses traits. On dirait en le voyant : *voilà le dispensateur de tout*

ce qui est grand et bon. Il ne serait point le ministre de *Mammone*, ni celui de *Bacchus*, frère Tobie!... Ma conscience me crie qu'un ministre doit gouverner paternellement sa nation; mais, pour être le père d'un peuple, il faudrait être père de famille!...

Mon oncle Tobie soupira.

— Pourquoi ce soupir, M. Shandy?

— Madame, demandez-le à la veuve Wadman?

— Son cœur, poursuivit mon père, éprouverait une joie pure en voyant chaque individu de cette famille, le front épanoui et le bonheur sur ses lèvres. (Quand je parle de cette famille, je la considère comme un petit abrégé de la grande famille de l'état.) Il serait libéral et bienveillant, et pourtant frugal, courageux et pourtant paisible, tel enfin qu'il ne se jouerait point de l'existence de la plus humble créature, pas même de celle de son chien, de son chat, et bien moins encore *de la vie des membres de sa famille!* Son ame serait forte et sa mémoire *irréfragable*. Je ne tiendrais compte de certains actes, qu'on peut considérer comme des folies de jeunesse; mais si jamais il oubliait ces actes de démence!...

— Il les oublierait, répondit mon oncle.

— Alors il ne songerait pas du moins à les renouveler, répondit mon père avec emphase; mais je craindrais bien plutôt qu'en les oubliant, il perdît aussi le besoin de la vertu et le sentiment de ses devoirs. Le souvenir de nos fautes et la conviction de la honte qui les suit, placent efficacement notre ame dans cette position salutaire où elle se hâte de repousser les attaques du vice et même toutes les tentations pressenties ou futures.

— La tentation, frère! dit mon oncle, est un ennemi qui aime surtout *les attaques de nuit et les chemins couverts*.

Donc il est nécessaire, Tobie, ajouta mon père, dans le style de mon oncle, que nous fassions *l'inspection des ouvrages* et que *nous gardions strictement la défensive*.

Mon père venait de flatter doucement de la main le *dada* de mon oncle.

—Il ne serait point, continua mon père, en se résumant, il ne serait point une girouette qui tourne au gré du vent de la fortune volage. Il serait le *conducteur électrique* qui soutire la foudre et la détourne de l'édifice dont il domine le faîte. C'est ainsi qu'il rendrait inexpugnable les boulevards d'une nation libre;

qu'il la maintiendrait dans l'attitude de châtier ses ennemis.

— De grace, frère, dit mon oncle, qu'est-ce qu'un *conducteur ?*

— C'est une *verge métallique*, répliqua mon père.

— J'aurais pensé, frère Shandy, ajouta mon oncle, regardant mon père avec gravité, que le métal d'une couleuvrine serait d'une meilleure défense et un instrument plus propre à châtier nos ennemis que mille verges.

Mon oncle fit une pause de quelques secondes, dans l'attitude de la contemplation, la joue appuyée dans la main gauche et le regard fixé sur la table.... Puis levant soudain la tête et regardant mon père en face : *ces verges métalliques*.... ajouta-t-il, elles doivent infliger un châtiment bien cruel?...

Quand une guêpe, élancée de toute la vigueur de ses aîles, aurait enfoncé son dard venimeux dans la narine droite de mon père, il n'eût pas jeté sa tête à gauche avec plus d'impétuosité, livrant ainsi à mon oncle la perspective de son profil. Alarmé de ce mouvement, mon oncle crut qu'il venoit d'être frappé de paralysie.

— Ame douce et bonne! tu ne soupçonnais guères que le coup fatal était parti de toi.

Tant d'atteintes réitérées (et pourtant avec l'intention la plus inoffensive,) contre les enthousiastes spéculations de mon père, le firent tomber dans cette résignation morne, à laquelle nous sommes réduits, lorsque faisant une route, nous apercevons tout-à-coup un torrent qui barre notre chemin.... Cet état de l'âme n'était pas ordinaire à mon père, mais il y tomba cette fois. Il posa sa pipe, et les yeux levés vers le ciel, il joignit de nouveau les mains, et d'un mouvement lent et presque religieux, il les ramena vers son estomac qu'il pressait de ses deux pouces croisés l'un sur l'autre, puis il les laissa tomber lourdement.

— Oui, madame, il les laissa tomber comme tous les corps doivent invariablement tomber selon les règles exactes de la physique, toujours en se dirigeant vers le centre de gravité. Toutefois la blessure faite par mon oncle Tobie fut promptement cicatrisée. Le charme qu'il goûtait à éclairer l'esprit de mon oncle, y fit couler un baume salutaire. D'ailleurs il était fier de pénétrer de la vive lumière de son entendement les nuages qui obscurcissaient parfois celui de mon oncle, et ces nuages étaient

souvent si opaques, que le soleil eût plutôt traversé de ses rayons l'épaisseur d'un mur de briques. Telles étaient les barricades que mon père avait à franchir pour se faire jour jusqu'à l'arsenal des idées de mon oncle. Quoiqu'il en fût, les traits de mon père s'éclaircirent enfin, et il continua ainsi l'esquisse du portrait de son premier ministre.

— Il ferait fleurir les institutions libérales, devant lesquelles s'évanouiraient nos préjugés et nos folies; alors, Tobie, nous ne verrions pas des lords à tête de bronze, prodiguer leurs protections à des briseurs de membres et à des héros de *coups de poings*; plus de combats de taureaux, d'ours, de dogues et de coqs.... *Nous n'introduirions pas la cruauté, là, du moins, où la bonne nature a refusé ce don exécrable.* Nos enfans....

— Je n'en ai point, interrompit mon oncle en secouant doucement sa tête.

— Je n'en sais rien, répliqua mon père.

— Sur mon honneur, frère, répondit mon oncle, je n'en ai ni de légitimes, ni de bâtards.

— Eh bien!... ceux qui en ont, reprit brusquement mon père, n'auraient point la douleur de les voir préluder à la cruauté envers

les hommes, par celle dont ils useraient envers les animaux. L'innocent papillon pourrait voltiger sur les paneaux de nos croisées, sans courir le risque d'être impitoyablement mutilé par l'enfance; de bonnes institutions feraient cesser ces jeux féroces. C'est alors, mon cher Tobie, que nous deviendrions bientôt une nation vraiment civilisée.

— J'aurais cru, mon frère, répondit mon oncle avec surprise, que nous étions un peuple civilisé.

— En effet, c'est être très-civilisé, continua mon père, (et c'est une civilisation qui n'a aucune ressemblance avec celle des sauvages) que d'affamer des millions d'hommes en les dépouillant des produits de leur propre sol, parce qu'ils ne veulent point verser de sang pour leur défense.... C'est un raffinement très-glorieux de chercher à reléguer des insulaires sur les points les plus arides du territoire dont ils sont les *possesseurs légitimes*, afin de s'emparer des plus fertiles, et seulement parce que les usurpateurs forment un *peuple civilisé* et qu'ils sont les plus forts;.... ce qui n'a pas toujours été;.... car, quelque faible que soit en

apparence l'arme de la vertu, elle a plus de puissance que l'épée du vice.

— Non pas sur le champ de bataille, observa mon oncle.

— Il est très-miséricordieux, très-honorable pour la *civilisation* de massacrer des *rebelles* et de brûler leurs habitations, parce que quelques membres de la grande famille, issus du même tronc, répandus sur une contrée lointaine, n'ont pas voulu souffrir que leurs frères civilisés s'emparassent de leurs trésors malgré eux.... Séparer les parens et les amis, les frères, les sœurs, les époux, les pères et les mères de leurs enfans éplorés ; les arracher à leurs contrées natales, parce que *leurs nez sont écrasés et leurs faces noires !*... voilà le chef-d'œuvre de la civilisation..... Il est humain de les déchirer de coups, comme des bêtes féroces, afin qu'ils deviennent aussi civilisés que leurs bourreaux. Il est libéral de brûler la demeure du sage, parce qu'il a osé penser que la corruption n'était pas le dernier degré de la perfectibilité humaine, et que l'égoïsme n'était pas la générosité!.... voilà pourtant ce qu'ils appellent la *civilisation*, Tobie!....

— Jusqu'à présent, dit mon oncle, j'avais

pensé, frère, que ces horreurs n'étaient connues que dans l'état sauvage....

— Mon cher Tobie!... répondit mon père, le *sauvage civilisé* est le pire de tous les sauvages.

LA JUSTICE.

QUATRIÈME FRAGMENT.

— Le pauvre homme!... s'écria Trim, jamais plus joli garçon ne porta le mousquet..... mais la faim percerait des murailles de fer. Il n'en est pas ainsi dans une place assiégée; votre honneur le sait bien, tout le monde y vit de la même cuisine.

— Et cela est juste, Trim, répondit mon oncle Tobie.

— Mais c'est une terrible épreuve,.... votre honneur!.... que de mourir d'inanition et de voir des gens, inutiles à leur patrie, se gorger dans l'abondance.

— Tu pourrais ajouter, Trim, observa Yorick, *qu'ils ont ruiné leur pays*.

— Voir un pauvre homme, avec un bras et un œil de moins que ne le décréta la providence, une balafre ici, un emplâtre là, et, pour comble de malheur, entouré d'une famille

affamée et gémissante!.... ah! le cœur d'un bon soldat ne peut supporter ce spectacle.....

— C'est un spectacle bien douloureux en effet, ajouta mon oncle.

— Votre honneur!..... des blessures et des membres mutilés, c'est une pauvre pension pour nourrir une femme et six enfans!....

— S'il eût obtenu une pension, il aurait peut-être toujours été honnête homme, dit le docteur Slop.

— Pensez-vous, docteur, demanda mon père, qu'entre une *pension* et la *probité*, il y ait une liaison si étroite?....

Le docteur secoua la tête.

— Voir la bravoure se traîner pieds nus, exténuée par le besoin... et dédaignée.... continua Trim.

— Le vice pensionné, ajouta mon père, le vice respecté, se pavanant dans son triomphe hideux, en insultant à la vertu..... notre stupide silence sur ces horreurs, nous déshonore comme nation!

— Lorsqu'elles devraient révolter notre sensibilité, comme hommes, ajouta Yorick.

— Il était, vous dis-je, reprit Trim, un des plus beaux soldats des trois royaumes... actif!... laborieux!....

— Mais la gloire, interrompit Yorick, lui causa la perte de l'un de ses bras... et sa famille est réduite à la misère....

— Et la gloire a hâté sa fin, s'écria Trim..., et les larmes ruisselaient sur ses joues.

— Plût à Dieu! qu'il n'eût jamais été marié, dit mon oncle Tobie, en soupirant profondément!

— Si j'étais ministre d'état, dit le docteur Slop, en frappant sur la table, je mettrais un impôt bien fort sur le mariage... non-seulement il rapporterait beaucoup, mais il empêcherait une foule de mendians d'être à charge à leurs paroisses.

— Une taxe sur nos *rateliers*, serait plus productive encore, répliqua Yorick; on tiendrait beaucoup moins alors à ses dents, et vous pourriez faire fortune en vous faisant décerner par la cour l'unique et glorieux emploi *d'arracheur de dents en chef et patenté.*

— Raillez tant qu'il vous plaira, M. Yorick, répondit le docteur, je soutiens toujours que cette classe d'hommes n'a pas le droit de se marier.

— Ils prodiguent leur sang pour le maintien de la paix et du bon ordre et de la religion, dit Yorick avec ironie, et vous voudriez leur

interdire encore le droit qu'ils tiennent de la nature, l'exercice du penchant que le créateur unit à tous les élémens qui composent notre être.....

— Et si ce penchant n'était pas satisfait, ajouta mon oncle Tobie, comment Sa Majesté s'y prendrait-elle pour lever un seul bataillon?....

— Et la bourse du docteur, s'écria mon père, serait menacée de la consomption....

— Pendu comme un chien, après avoir combattu comme un brave!... que n'est-il mort dans les rangs!.... continua Trim, joignant et pressant ses mains avec toute l'ardeur d'une conviction intime.

— Quant à ses enfans, Trim, ajouta mon oncle, nous aviserons aux moyens de les consoler du mieux que nous pourrons.

— Que d'hommes auraient un sommeil plus paisible, murmura doucement Trim, s'ils avaient votre humanité!

— Ou la tienne, Trim, se hâta de répondre mon oncle.

Le caporal Trim fit une respectueuse salutation....

— Combien de temps encore, s'écria Yorick, la *cruauté* siégera-t-elle à côté de la *jus-*

tice!... Il me semble voir l'*innocence* plaidant à deux genoux pour la vie d'un père coupable, mais repentant. — « Sauvez-le ou faites-moi « périr avec lui!..... » La miséricorde brille dans tous les yeux, excepté dans ceux de la *justice*..... elle a désappris la pitié;.... elle dédaigne de distinguer les actions; en rendant des arrêts, sa bouche vomit le sang;..... son glaive est toujours nu, et ses balances brisées sont tombées à ses pieds!..... elle confond le malheureux affamé, qui dérobe le pain de l'opulence pour nourrir sa famille, avec le scélérat qui joint le meurtre au vol....

— Vous voyez, M. Yorick, dit le docteur, que si un pareil gouvernement était modéré par notre sainte religion catholique, ces horreurs n'existeraient pas.... son influence adoucirait ces arrêts cruels....

— Et vous attacherait au *pilori* pour une opinion, repartit Yorick.

— Mais, sous ce rapport, avec votre religion, reprit le docteur, vous n'aurez pas plus beau jeu.

— Des millions d'êtres intéressans, sacrifiés par notre superstition et notre ignorance, auraient pu vivre et honorer leur patrie..... S'il est une voix qui demande le sang, c'est le

sang lui-même!.... Que d'hommes on pourrait sauver encore, et que de jours sereins et rians consoleraient la terre, si les nations voulaient abjurer leurs erreurs!... L'*indulgence* ne pourrait que suppléer utilement à la *rigueur*, et le coupable converti abjurerait son dernier crime sans le payer de sa tête....

LES MISSIONS

RELIGIEUSES.

CINQUIÈME FRAGMENT.

.... — Par votre honneur! dit Trim, je crois qu'il serait plus humain de les abandonner a eux-mêmes.... ils sont heureux : que peuvent-ils être de plus (1)?.... Je n'ai point l'honneur d'être ecclésiastique ; mais j'oserais parier qu'aux yeux de Dieu, la meilleure de toutes les religions est celle de l'homme pacifique!.... et pour la pratiquer, tous les livres du monde ne valent pas un bon cœur.

— Mais Trim, répondit mon oncle, il faut pourtant que les lumières de l'évangile se propagent...

— L'évangile!... que peut-il faire de mieux que de rendre ces pauvres gens honnêtes et

(1) Trim veut parler des Hindoux ou naturels de l'Indostan.

bons, afin qu'ils soient heureux?..... Ils sont l'un et l'autre, et par conséquent point égoïstes... ils pensent que toute la création doit vivre comme eux, dans le sein de la paix... c'est plus que bien des chrétiens ne font! qu'en pense votre honneur?

— Autant qu'il nous est permis d'en juger, Trim, répondit mon oncle, dont le regard timide exprimait une modeste incertitude, je crois que c'est un spectacle agréable à l'Etre infini, qui nous a tous créés, que de voir la plus humble de ses créatures respectée comme une portion de son ouvrage.

— Je m'imagine, continua Trim, que ces zélateurs de la religion, qui s'obstinent à vouloir rendre tout le monde parfait, sont plus occupés de leur gloire, que du bien-être des autres.

— Il n'est pas en notre puissance, répliqua mon oncle, de lire dans leurs cœurs; il faut présumer qu'ils sont guidés par des intentions pures. Pourquoi ne considéreraient-ils pas l'évangile *comme le seul fanal* qui *puisse indiquer la route du bonheur*?

— Pensez-vous, ajouta Trim, qu'un général aussi sage, aussi prévoyant que Dieu, ait réuni tous les moyens de défense sur un seul point

du globe (1), et qu'il a voulu laisser tout le reste à découvert? Sur votre honneur, c'est, j'ose le dire, comme si l'on dégarnissait de canons les remparts d'une citadelle pour défendre une guérite....

Je pense, Trim, reprit mon oncle, que nous devons commencer par faire la revue de notre conscience, et réparer chez nous-mêmes les retranchemens dégradés de notre religion avant de nous aventurer sur le territoire d'un autre peuple, quelque simple, quelque innocent que ce peuple puisse être.

— Les exemples qu'ils donnent valent mieux que les leçons que nous les forçons de recevoir... Une bienveillance réciproque et l'amour de la paix, sont préférables au meilleur sermon, fût-il prêché par l'archevêque de Cantorbery en personne...

La paix et la bienveillance, répéta mon oncle Tobie, sont les sentinelles avancées de la religion..... et si leur divin langage était plus généralement entendu, nous n'aurions pas à redouter un ennemi dangereux au dehors, et notre conscience au dedans....

— L'expérience du passé, comme du pré-

(1) Trim parle de l'Europe.

sent, devrait bien, dit Trim, nous prémunir contre cette manie de nous mêler des opinions religieuses des autres peuples : que chacun prie Dieu à sa guise !... Je vous le demande humblement, chaque ingénieur de l'armée, ayant un système fait sur la *défense et l'attaque des places*, doit-il avoir à redouter qu'on ne contrôle ses plans et ses dispositions tant qu'il ne bat pas en brêche, sans utilité, les propriétés privées?..... Un vieux camarade, qui a servi dans l'Indostan, me disait..... mais je vous raconterai une autre fois quelques-unes de ses histoires, quand vous voudrez bien me le permettre.

— Comme nous sommes maintenant en *quartier d'hiver*, répondit mon oncle, en étendant sa jambe gauche sur un tabouret, et que nous sommes tranquillement au coin d'un bon feu...

— Ah! par votre honneur, interrompit Trim, dont les yeux, en souriant, indiquèrent la tendre pitié que ses lèvres exprimèrent..... Combien de braves soldats, après une marche forcée dans les neiges, se réchaufferaient avec délices devant cet être bienfaisant!... Pauvres gens!... Un mousquet est bien lourd pour leurs mains engourdies!...

— Par le ciel!... ils seraient les bien-venus!

s'écria mon oncle (une flamme généreuse brillait dans tous ses traits), jamais commandant, fût-il le chef des plus braves troupes du globe, n'aurait été mieux accueilli....

.... Mon oncle ralluma sa pipe.... approche-toi, Trim, et raconte-moi les histoires de ton vieux soldat indien.

Trim se plaça directement en face de mon oncle, et commença ainsi :

— Il y avait un bon Hindoux...

En cet instant mon père parut à la porte de la chambre. — Allons, dit-il en lui-même, nos deux *routiers de guerre* sont encore occupés à tracer quelque nouveau plan de campagne....

Trim se leva.

— Asseyez-vous! caporal! lui dit mon père, en lui faisant un salut très-poli, et mon père approcha un siége auprès de la cheminée.

— Reprends le récit de ton histoire, Trim, dit mon oncle.

— Il y avait un bon Hindoux, qui resta si long-temps dans la même position, et avec la plus louable patience, qu'il en éprouva une contraction des plus douloureuses. Mais, con-

tinua Trim avec une simplicité naïve, vous ne savez pas pour quelle raison?

— Je ne devine pas, répondit mon oncle.

— C'était afin d'éviter d'écraser un insecte, ajouta Trim.

Le sang généreux qui coulait dans les veines de mon oncle Tobie, reprit aussitôt sa circulation accoutumée.... et mon oncle rougit: toutes les fois que l'on parlait d'un sentiment ou d'une action qui honorait l'humanité, son sang jaillissait à grands flots vers son visage, et le colorait d'une flamme céleste.

— Que d'hommes, répondit mon oncle, qui se disent *sociables*, ne prendraient pas autant de peine pour sauver la vie de l'un de leurs semblables!...

— Ah! Monsieur, je suis bien sûr que l'histoire de ce pauvre Hindoux arrachera plus d'une larme à vos yeux, plus d'un soupir à votre cœur..... Ah pardonnez-moi! que dis-je? *arracher!* vos pleurs sont toujours prêts à couler sur l'infortuné quel qu'il soit.

Lorsque j'entendis Trim complimenter aussi délicatement mon oncle Tobie, ou plutôt rendre avec des couleurs si vives et si vraies, son humanité toujours égale, j'éprouvai une sensation pareille au toucher d'une main suave et

soyeuse qui me caresserait avec amour! Les fibres de mon cœur ressentirent une titillation ineffable que je n'aurais pas échangée contre l'expansive gaieté des plus aimables rieurs de l'univers!...

HISTOIRE

D'UN HINDOUX.

SIXIÈME FRAGMENT.

.... — J'ai l'honneur de vous dire, observa Trim, qu'une portion du Bengale est gouvernée par les Anglais.

— Je le sais, répondit mon oncle ; mais pourquoi se mêlent-ils de gouverner ce peuple ?

— Plût à Dieu ! répliqua Trim, plût à Dieu!... pour l'honneur de l'Angleterre, que ses enfans s'en fussent abstenus ! Ah ! Monsieur, je ne saurais vous dire combien est affreux le prétexte qu'ils ont imaginé pour justifier leur domination. En honneur, il fait saigner le cœur d'un brave homme.... Oui ! leur hypocrisie est aussi damnable que celle d'un misérable assassin qui, nuitamment, cacherait sous la robe d'un vénérable curé, le sang dont ses haillons sont couverts..... Les possédés !.... après avoir

dépouillé les fermiers légitimes, vendu leurs cabanes à l'encan, ils ont livré les champs de ces malheureux aux mains des *monopoleurs*.

— Monopoleurs!..... Trim! dit mon oncle Tobie, ce mot infâme est tracé avec du sang..... c'est le synonyme de fripon et d'égoïste.

—Dans ce bouleversement général, continua Trim, j'ai l'honneur de faire vous observer que la meilleure partie des terres resta sans culture, et, tandis que la famine régnait dans toute la contrée, le monopole au cœur de bronze chargeait ses magasins de la dernière ressource de l'Hindoux.....

— Qu'eussent-ils fait de pis, Trim, envers un ennemi féroce et obstiné qui, vaincu enfin par eux, serait à leur *discrétion*?.....

— Mais, Monsieur, répondit Trim en élevant la voix, ils étaient *gouverneurs* de ces contrées.

— Le crime n'en est que plus grand; on ne doit jamais oublier que l'étendue de ses devoirs est en raison de sa puissance..... Trim, dans tel poste que ce soit, dont on nous a confié la garde, il faut conserver notre honneur intact..... Mais passer au fil de l'épée une brave garnison que nous avons juré de respecter, c'est la plus lâche des trahisons, c'est *félonie*.

— Ce bon Hindoux, dont je vous parlais, Monsieur, avait une femme et six enfans, et le peu d'acres de terre qu'il possédait, était acquis à la sueur de son front.....

— Il fait si chaud dans ces climats, interrompit mon oncle, qu'ils doivent en être bien incommodés.....

— Et c'est encore à la sueur de son front qu'il cultivait sa terre..... et qu'il parvint à faire quelques petites épargnes..... Eh bien! on vint l'arracher de sa cabane, on le déposséda de son champ..... (L'indignation étouffait la voix de Trim.) Mon sang bouillonne, quand je réfléchis sur une telle scélératesse.....

— Bois un petit verre de ce vin de Canarie, Trim, lui dit mon oncle Tobie.

—A la santé de votre honorable personne!.... et puisse votre ame servir de modèle à tous les Anglais!.....

— Grand merci, Trim, répondit mon oncle, avec ce sourire habituel qui peignait si bien sa douce bienveillance.....

Lecteur bénévole. ne soupçonnez point le cœur de Trim capable d'une offense réfléchie; il ne but pas, je l'avoue, à la santé de mon père, malgré qu'il fût présent et même assis à sa gauche; mais son fauteuil était au moins à

un pied et demi derrière celui de Trim, et dans cet instant remarquable, Trim n'ayant tourné sa tête à droite, ni à gauche, ni en arrière, ne pouvait appercevoir mon père... Tous ses regards étaient dirigés en face..... il ne voyait que mon oncle Tobie..... Lui seul et les malheurs du pauvre Hindoux captivaient toutes ses pensées.....

Ces observations n'échappèrent sûrement point à mon père.

Trim continua ainsi :

— Quand il eut connu les noirs projets des usurpateurs..... il se hâta de prévenir sa femme des désastres qui menaçaient leur famille..... Votre cœur se fendrait, Monsieur, si vous entendiez Dick lui-même, (c'est notre soldat indien), vous dire comment ils quittèrent leur pays, avec quelle contenance morne et désolée ils abandonnèrent leurs paisibles demeures:.... les yeux baignés de larmes..... oppressés de soupirs..... la mort dans l'ame..... chargés de peu de bagage, afin de pouvoir soutenir leurs enfans, qui trébuchaient en marchant, et dont trois des plus jeunes étaient portés par le père, la mère et leur fils aîné..... Un régiment qui marche au convoi funèbre d'un général tendrement chéri du soldat, et mort au

champ d'honneur, n'offrirait pas un spectacle plus navrant..... A chaque pas, ces infortunés époux détournaient leurs regards vers les champs qu'ils avaient fécondés, puis ils les ramenaient sur leurs enfans, puis ils les dirigeaient encore du côté de leur habitation..... Les bourreaux! Dieu confonde à jamais leurs *batteries masquées!*..... que ne *minaient-ils* ce territoire..... ils auraient du moins englouti leurs victimes d'un seul coup!.....mais les piller, les tourmenter!..... et les affamer!..... oui, Monsieur,..... c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire..... ils sont morts de faim..... Pauvres gens!..... continua Trim, avec une voix altérée qui exprimait à la fois la pitié et la colère..... après avoir battu en retraite devant une attaque aussi déloyale qu'aucun lâche en ait jamais combinée..... ils furent contraints, pour vivre, d'acheter dans les magasins même de leurs bourreaux, un peu de riz qu'ils payèrent des dernières épargnes qu'ils avaient sauvées..... Cette faible ressource étant épuisée, ils se nourrirent de racines desséchées et d'herbes malsaines.... Le croiriez-vous, Monsieur, près d'expirer de besoin, ces êtres doux et humains rejetèrent avec horreur la pensée d'attenter à la vie d'aucun animal pour soutenir la leur.....

— Voilà l'humanité! s'écria mon oncle avec exaltation.

Jamais, non, jamais! je ne vis la douleur exprimée avec une vérité plus pathétique sur la physionomie de mon oncle..... ses lèvres entr'ouvertes tremblaient et les larmes de la pitié brillaient sur ses joues..... Soudain il cacha sa tête dans son mouchoir..... était-ce pour essuyer ses pleurs, ou pour dérober la honte que ses compatriotes excitaient en lui?..... je ne sais..... Mon père semblait inconsolable. — Quoi! s'écria-t-il, c'est là l'ouvrage des généreux Anglais?

— Cette pensée est accablante, répondit Trim.

Il est des instans de trouble et de peine où tout entier au sentiment qui nous maîtrise, ne pouvant résister à l'impulsion d'un chagrin profond, nous sommes dans l'impossibilité de réfléchir sur nos actions; et nous nous laissons aller à un premier mouvement que sûrement nous eussions réprimé dans un état plus calme.

Trim ressaisit le verre de vin de Canarie, le porta à sa bouche, et sans en avoir demandé la permission..... il l'engloutit d'un trait..... Les larmes de mon oncle Tobie, qui avait bu

avant Trim, et celles de Trim lui-même, étaient unies à ce breuvage.

Trim reprit sa narration.

— Vous jugez, Monsieur, quelles durent être les sensations de ce bon père, en voyant sa famille assise à un tel banquet?..... mais hélas! quelque chétif qu'il fût, pauvres gens!.... ils ne devaient pas en jouir long-temps..... la *peste* et la *famine* étaient à leur porte.... Malheureux père!.... ses enfans en sont frappés!.... un seul excepté, tous tombent d'épuisement.... et c'est sous ses yeux qu'ils exhalent leur dernier soupir..... Puis après.... sa tendre épouse, celle qui avait partagé ses chastes plaisirs et ses pénibles travaux, qui lui aidait à supporter ses douleurs accablantes.... elle expira..... ce n'est pas encore la fin de ses souffrances.

Trim fondit en larmes. — Pardonnez-moi, Monsieur, mais je n'ai pas le courage d'achever.....

—Achève! achève! mon brave compagnon, dit mon oncle Tobie d'une voix angélique..... et il pleurait à chaudes larmes.....

— Monsieur..... il prit..... hélas!.... je ne puis continuer.....

— Mon cher Trim, que prit-il? demanda

mon oncle, en se penchant sur la table, et en posant sa main sur celle du caporal.....

— Il prit les vêtemens qui couvraient les cadavres de sa femme et de ses enfans, et il alla les offrir en nantissement à ses bourreaux, (que Dieu damne)! pour en obtenir de quoi prolonger la débile existence du seul enfant qui lui restait..... Pauvre petite! il l'avait à peine quittée, qu'elle tomba morte sur le corps de sa mère..... Ah, Monsieur..... il chargea sur ses épaules les restes inanimés de sa fille, et là, devant l'entrepôt de ses spoliateurs, il vomit toutes les imprécations dont un père doit accabler les exterminateurs de sa race..... et lançant un regard terrible sur ces murs exécrés.... ce regard était le dernier!..... Il se jeta la face contre terre..... et rendit l'ame..... Ah, Monsieur! Monsieur!.....

Trim suffoqué par la douleur, se reposa quelques instans...

— C'est avec cette barbarie que l'on dévaste ces belles contrées.... Monsieur, il y eut une dépopulation universelle.... Une armée de cent mille hommes, combattant à l'arme blanche, en bataille rangée, n'offre rien de comparable à ces meurtres accumulés..... *Trois millions d'hommes subirent cette destinée....*

Etre miséricordieux! source de tout bien! toi qui te complais dans les bonnes actions des hommes! repose ta vue sur ces trois créatures, les meilleures peut-être du magnifique ouvrage de tes mains..... Elles pleurent sur des maux qu'elles n'ont point causés, mais qu'elles ressentent avec toute l'expansive et universelle bienveillance dont elles sont animées!...

— C'est être bien cruel, Monsieur, que de les laisser mourir de faim.... eux qui n'ont pas voulu verser le sang....

— J'aimerais mieux, répondit mon oncle, être le pauvre Hindoux, entouré de sa famille expirante, que l'un de ces misérables qui se sont gorgés de richesses en aspirant les épargnes et la substance de leurs semblables....

— Le vieux Dick me racontait encore, ajouta Trim, que les pagodes qu'ils volèrent à ce digne homme et à des millions d'autres, étaient souillées de sang!... Je ne conçois pas, Monsieur, comment ces gens-là peuvent dormir?...

— S'ils dorment, Trim, répondit mon oncle, je doute que leur sommeil rafraîchisse jamais leurs membres épuisés... Une bonne conscience, Trim, est pour l'homme ce qu'est le berceau pour l'enfant....

— Dormir céleste! ajouta mon père, et que

le juste seul peut goûter, il s'empare de ses sens calmés, il les plonge dans un doux néant... c'est l'heureuse soirée d'un beau jour d'été.

— Quelque cuirassée que soit leur conscience et celle de leurs complices, continua Trim, elle doit subir par fois de rudes assauts..... Ils savent bien qu'ils ne trouveront pas dans l'autre monde l'impunité dont ils abusent en celui-ci..... Tenez, Monsieur, je crois que, pour le bonheur de ces pauvres Hindoux et pour notre bonheur, il aurait mieux valu que les Anglais n'abordassent jamais dans l'Inde... Lorsque les habitans de ces contrées se gouvernaient eux-mêmes..... leur physionomie était toujours riante.... et la gaieté du moins les empêchait de ressentir l'incommodité de la sueur qui baignait leur front.

LA NÉCESSITÉ.

SEPTIÈME FRAGMENT.

.... — Oui, s'écria mon père, je vous le répète, notre esprit est également disposé à recevoir les bonnes comme les mauvaises impressions... Tenez, mon cher Tobie, ajouta-t-il en imprimant son cachet sur la cire qu'il venait de faire fondre, tel est l'effet de l'éducation sur l'esprit humain. L'homme, dans sa jeunesse, est une cire molle dont il faut écarter avec soin le sceau de l'ignorance et de la barbarie... Pour ajouter à la force de mon argument, je ferai cette autre comparaison..... L'esprit humain peut être assimilé à la *chambre obscure* qui, selon qu'elle est placée, réfléchit l'image fidèle des objets retracés dans son intérieur par la réfraction. Notre imagination ne recevant que des impressions vicieuses, en conservera l'habitude... Il est donc hors de doute que l'homme investi de mauvais exemples, doit nécessairement être vicieux.

— Mon cher frère, dit mon oncle, en se frottant le front, je n'aurais jamais imaginé que le vice pût être *nécessaire*.

— C'est un fait incontestable, répondit mon père, emporté par la rapidité de ses pensées... Ecoute, Tobie.... Un homme maîtrisé par une succession d'idées fougueuses, peut être entraîné spontanément jusqu'au crime d'attenter à la vie même de l'auteur de ses jours.....

— Grand Dieu! comment justifier un pareil attentat? s'écria mon oncle avec douleur, et en joignant fortement ses mains; mon sang se fige d'horreur.... Ue tel forfait, ajouta-t-il en fixant mon père d'un œil avide, un tel forfait ne doit-il pas entraîner avec lui l'accusation d'*homicide?*...

— Hé oui, répliqua mon père avec impatience, grace à nos lois, en ne volant qu'un simple vêtement, vous-même vous pourriez être *convaincu d'homicide* (1).

---

(1) Il y quelque années qu'un semblable jugement couvrit d'infamie les *assises* judiciaires de *Pevansey*. Un homme avait volé une culotte; ce crime était *capital* aux yeux de la loi. Cependant les juges n'osèrent pas en faire l'application, et ils demandèrent qu'on les autorisât à rédiger leur déclaration en des termes

Toutes les facultés intellectuelles de mon oncle furent abasourdies de cette saillie amère, et pendant quelques secondes ses yeux n'exprimèrent que la plus idiote stupéfaction.... Il ne savait que répondre.... Hélas! les ouvrages des Lindwood, des Coke, des Hale, des Blackstone, des Burne, étaient tout-à-fait inconnus à mon oncle Tobie. Aussi pour peu qu'il ne se fût avisé de vouloir plaider, il eût été le plus ignare avocat des trois royaumes....

— Supposez pour un instant, frère Tobie, reprit mon père, que cet homme, dont le cerveau s'est insensiblement embrasé par une cumulation graduée d'idées vicieuses, ait été entraîné de crimes en crimes jusqu'à l'assassinat

---

qui n'entraîneraient pas la peine de mort. Ils requirent l'ajournement de la sentence et envoyèrent un message à *Thomas Villard*, habitant d'*East-Bourne*, chez lequel dînait ce jour-là le lord *Wilmington*, ainsi que le chef de justice alors en activité. Ce dernier magistrat, d'un ton délibéré, répondit ainsi au message — « Dites aux juges qu'ils refassent leur *Verdict* et qu'ils déclarent le prévenu convaincu d'homicide.... » ce que les juges se hâtèrent de faire. (*Note de l'auteur.*)

Cette infamie rappelle un mot atroce de l'un de nos anciens *parlementaires : à la mort! à la mort*, Messieurs! *et allons dîner*. (Note du traducteur).

de son père..... Ce résultat n'est-il pas d'une nécessité absolue, quoiqu'invisible?...

— C'est un forfait, s'écria mon oncle, un forfait punissable de mort par les lois de Dieu et des hommes.

— Sans doute, Tobie, car de même que nous coupons un bras gangréné pour sauver le corps, ainsi la *nécessité* nous contraint à retrancher un membre de la société, qui pourrait en corrompre la masse. Mais, mon cher frère, continua mon père en pressant de la paume de sa main la main de mon oncle, il y a deux espèces de *nécessités* que vous confondez. Par exemple, les alimens sont nécessaires pour soutenir notre existence, de même que les vêtemens sont indispensables pour nous garantir de l'intempérie des saisons... Mais, Tobie, ce n'est point de cette *nécessité* qu'il est ici question; je ne veux parler que de la *nécessité philosophique.*

— Ah! j'entends!.... dit mon oncle, c'est la nécessité de cette philosophie dont vous nous entreteniez, en nous faisant le portrait de Socrate....

— Hé point du tout, Tobie, repartit mon père, avec un dépit marqué.

Mon oncle Tobie demeura confondu.

— La nécessité *philosophique*, répéta mon père, est cette dépendance universelle dérivée des lois immuables de la nature, qui produit toutes les causes et enchaîne tous les êtres, depuis l'atôme imperceptible jusqu'à l'homme.... depuis la chute de la goutte d'eau qui découle de l'alambic jusqu'à l'invincible vélocité d'un boulet de canon... *Garottés par la nécessité*, nous ne pouvons la fuir.

La portée du boulet de canon, observa mon oncle, ne dépend que du *pointeur!*....

— Par le ciel! s'écria mon père, je voudrais qu'il n'y ait jamais eu dans le monde ni *canons*, ni *fortifications*, ni *ingénieurs*!....

— Vous n'y pensez pas, nous serions alors à la merci de la première invasion.... répondit paisiblement mon oncle.

— Hé bien!.... donc!.... soit!.... répliqua mon père, en articulant chaque mot, avec l'accent de la résignation la plus mélancolique, et portant la tête de droite à gauche, comme une pendule en oscillation..... Puis il garda le silence..... Il éprouvait un ressentiment profond, mais passager, de voir ses raisonnemens ainsi martelés. Ces contrariétés ne donnèrent que plus d'essor à l'éloquence de mon père qu'aucun obstacle n'arrêtait.

— Je voulais dire, continua-t-il, que nous ne pouvons nous soustraire à l'immuable loi de la nécessité.... que l'atôme et l'homme *agissent bien*, quand ils suivent la seule impulsion de la nature.

— Mon cher frère, répondit mon oncle, si cela était ainsi, combien de braves soldats, victimes de l'inexpérience, de la trahison, de la témérité et de la lâcheté, pourraient encore *charger l'ennemi!*....

— Tout ce qui existe, poursuivit mon père, avec emphase, chaque atôme, chaque homme qui se meuvent dans la sphère des êtres, agissent comme ils sont *contraints d'agir*.

— Ce principe-là, Monsieur, sauf votre respect,.... observa Trim, en s'inclinant respectueusement vers mon père, ce principe-là serait une excuse bien cruelle pour justifier le massacre de toute une brave garnison, qui s'est rendue à discrétion.

— Trim! s'écria Yorick, avec un accent philantropique qui partait de l'ame, si le genre humain pratiquait ta philosophie, nous n'aurions pas besoin de garnisons..... Trim, celui qui prend la miséricorde et la bonté pour règle de sa conduite, acquiert, par le calme de sa

conscience, *la preuve qu'il agit toujours bien.*

—J'oserais penser, Monsieur, reprit Trim, que nous devons donner *quartier* dans ce monde, si nous voulons l'obtenir dans l'autre.

— Et dans la même proportion, reprit Yorick.

La tête de mon père était exaltée..... monté sur son *dada philosophique*, rien ne l'arrêtait, ni haies, ni fossés, ni barrières, ni torrens; il eût franchi les abattis d'une forêt entière..... Dans la vélocité de sa course, ferme sur ses étriers, il dévorait l'espace.....

— Tout effet, continua-t-il, est le résultat d'une cause; et cet *effet* devenant *cause* à son tour, produit pareillement à son tour un *effet*.... Or, dans cette réaction continuelle.....

— Je ne vous comprends pas, interrompit mon oncle Tobie.

— « C'est le mouvement communiqué et « reçu tour-à-tour, qui constitue la connexité « et les rapports dans le système des choses ».

— Quelles choses?.... demanda mon oncle. Mon père se leva brusquement, rehaussa la ceinture de sa culotte, fit deux ou trois tours dans la chambre, et continua ainsi :

— Notre bisaïeule.....

— Dieu fasse paix à son ame!.... dit mon oncle Tobie.

— Notre bisaïeule..... ou pour parler avec plus de certitude..... il est possible, en effet, Tobie, que nous ne sachions pas précisément quelle fut notre bisaïeule..... car notre tante Dinah ayant fait, à cette époque, un *faux-pas* dans ce monde..... cet accident a pu dénaturer le principe dans quelqu'autre branche de la famille.....

Le visage de mon oncle Tobie se couvrit d'une rougeur excessive.

— Pour parler, dis-je, avec plus de certitude, notre bisaïeule fut la cause qui produisit notre aïeule.....

— Cela du moins n'a pu se faire sans le concours de notre bisaïeul..... observa mon oncle.

— Il *communiqua incontestablement le mouvement*, ajouta Yorick, avec gravité.

— Notre aïeule, d'effet qu'elle était, continua mon père, devint cause..... et notre mère apparut en ce monde.....

— Et cette chaîne ininterrompue, observa Yorick, *résulte de la connexité des choses, et de leurs rapports entr'elles.*

—Et notre mère, reprit mon père, qui était *effet*, devint *cause* à son tour..... C'est ainsi

que successivement elle engendra vous et moi, frère Tobie.....

— Cela est très-clair, répondit mon oncle, frappé de cet argument, dont enfin la première partie, portée sur les aîles du souvenir, traversa inopinément son cerveau.

— De grace, frère, ajouta-t-il, en le regardant avec anxiété, tout cela prouve-t-il qu'un homme ait le droit d'assassiner son plus proche parent?

— Non certainement, Tobie, répondit mon père; mais c'est une conséquence naturelle et inévitable des lois qui produisent les effets que nous venons d'énumérer; et ces lois, frère, régissent toute la nature, depuis le mouvement d'une roue jusqu'à la rotation du globe autour de son axe.

Cette solution passait les bornes de l'entendement de mon oncle.

— Hé quoi! frère, s'écria-t-il, l'impulsion qui nous pousse à faire des enfans, et à assassiner notre père, est la même que celle qui imprime le mouvement à une roue, comme à la terre?...,

Yorick avait prêté l'attention la plus soutenue aux argumens de mon père. L'honnête simplicité de mon oncle avait souvent excité en

lui ce sourire du cœur, né de l'amitié la plus pure et la plus indulgente.....

Donce simplicité! dis-moi par quelle secrète magie, tu captives nos sentimens et commandes à nos sensations avec tant d'empire!.... victimes sans cesse de l'envie et de la duplicité, nous devons peut-être attribuer le charme que tu nous fais goûter, au bonheur si rare, que nous éprouvons en contemplant la nature toujours bienfaisante, se recueillant dans le cœur de l'homme bon, comme dans le temple qu'elle choisit pour son dernier asile.....

— Il est une vérité dont chaque jour démontre l'évidence, M. Shandy, reprit Yorick, c'est la nécessité de l'éducation : il est de la sagesse, de l'intérêt, comme du devoir d'un gouvernement, d'étendre les bienfaits des institutions, jusque sur les points les plus reculés de l'empire qu'il régit. Si nous passons en revue cette multitude d'infortunés qui sont tombés sous l'inflexible châtiment des lois, nous reconnaîtrons dans la plupart d'entr'eux les habitués de ces tripots de la métropole, véritables égoûts de l'immoralité la plus crapuleuse..... antres ténébreux du brigandage le plus effréné!..... privés dès leur berceau de l'avantage de l'éducation, cette unique réformatrice de la nature,

les leçons funestes qu'ils ont reçues dès leur tendre jeunesse les ont conduits pas à pas jusqu'à l'échafaud... cet enfant né dans le sein du besoin, qui presse de ses petites lèvres encore innocentes la mamelle qui le nourrit, hé bien! sa mère a peut-être dérobé le vêtement qui le couvre!... les exemples qu'on lui donne l'habitueront aussi au vol, et l'habitude est une seconde nature. Un père est-il audacieux et féroce? son enfant devient l'un et l'autre; les affreuses leçons qu'on lui donne se gravent dans sa tête en caractères ineffaçables, et le petit misérable apprendra bientôt quelles lois de son pays il doit redouter, par quels moyens on peut s'y soustraire, et jusqu'à quel point il peut côtoyer les bords du gouffre sans y être entraîné; comment enfin, il lui est possible de mériter mille fois la mort, et de l'éluder toujours..... accoutumé au crime, la vie n'est plus pour lui qu'un coup de dé dont il se joue sans remords. Comme le matelot qui s'abandonne au formidable Océan et le soldat qui se précipite aveuglement dans les rangs ennemis, cet intrépide scélérat, du fond de sa caverne, saisissant la minute propice, s'élance sur sa proie, et selon le moment la dérobe ou l'envahit.....

HISTOIRE

D'ANNA.

HUITIÈME FRAGMENT.

.... Elle était assise à la porte d'une chaumière, et pressait dans ses bras deux enfans pleins de grâces... charmantes créatures!... pas plus hautes que votre genou, Monsieur.... ses regards fixaient la lune, alors au milieu de sa course, elle me paraissait pâle, mais sa pâleur était peut-être un effet de l'astre qui réfléchissait ses rayons sur son beau visage..... Je n'ai pas tous ses traits présens à l'imagination, mais je me souviens bien que dès que je l'aperçus, je désirai m'asseoir à ses côtés, et je sentis que j'éprouverais une douce satisfaction à pleurer avec elle....

— La tête de cette femme est en désordre, Trim, dit mon oncle Tobie.

— A Dieu ne plaise! Monsieur... le rossignol chantait dans ce moment, et elle lui adressait

une plainte bien touchante, tandis que les larmes mouillaient ses joues..... J'aurais voulu les essuyer avec mes baisers... mais en tout bien, tout honneur..... Je sentais même que j'aurais eu assez de force pour tenir tête à tout un bataillon qui aurait voulu lui manquer de respect.

— Que disait cette femme au rossignol, Trim?...

— « Oiseau plaintif!..... tu ne peux avoir « autant de motifs que moi pour gémir sans « cesse..... » disait-elle, en pressant ses aimables enfans contre son cœur....

Mon oncle Tobie passa alternativement sur ses deux yeux la première phalange de son index... Je n'en vis pas moins briller encore, au fond de l'orbite de son œil gauche une larme qu'il avait oublié d'essuyer....

— Elle m'aperçut, Monsieur, continua Trim, elle fixa ses régards sur moi d'un air calme, puis courba sa tête, et cacha son visage dans le sein de ses deux enfans....

— Que pouvait signifier ce mouvement, Trim?.... demanda mon oncle.

— Je m'avançai vers elle..... Vous voyez en moi, lui dis-je, un ami compatissant qui ne peut voir l'innocence (car vous êtes sûrement

exempte de reproche), qui ne peut voir l'innocence aux prises avec le malheur sans voler à son secours.... Je suis soldat, et il est de mon devoir de protéger l'infortune.

— C'est très-galant, Trim, observa mon oncle.

— Ah, Monsieur! à ce nom de soldat... elle leva brusquement la tête, et jeta un regard effaré sur mon uniforme..... elle poussa un cri douloureux, et retomba presque évanouie sur ses enfans, qui soudain se rapprochèrent et se pressèrent autour d'elle, en lui souriant... Que le sourire de l'innocence est attendrissant!... Mon cœur en saignait..... Elle reprit enfin ses sens, et me remercia de mes soins..... Je sortis ma bourse, et je lui offris le peu qui s'y trouvait.

— Tu es vraiment une bonne ame, Trim,... un généreux garçon,... s'écria mon oncle.

— Sauf votre respect, reprit Trim, en faisant une profonde salutation, si je montre quelquefois de la générosité, c'est vous qui m'en avez donné l'exemple... je tâche de vous imiter...

Cette répartie de Trim porta jusqu'au fond du cœur de mon oncle ce charme délicieux, réservé à la conscience du juste pour le bien qu'il a pratiqué dans ce monde..... ses joues se

colorèrent d'une modeste rougeur qui naissait d'une faible portion du plus noble et du plus simple orgueil....

— De l'argent, dit-elle en sanglotant..... cela me rendra-t-il mon *Edouard?*.... il a été tué en Flandres!....

— Trim! s'écria mon oncle, si ce n'était l'honneur attaché à ce métier glorieux, je voudrais presque n'avoir jamais été soldat....

— C'est au hasard de la guerre qu'il faut attribuer sa mort, observa Trim, d'une voix altérée et sanglotante...

— Que la guerre fait d'orphelins et de veuves, Trim!..... s'écria douloureusement mon oncle.

— Nous devons pourvoir à leur existence, reprit Trim.

— Nous surtout qui sommes des déserteurs de l'hymen,.... ajouta mon oncle.

— Je lui fis observer que cet argent lui aiderait à soutenir ses enfans....

— Ils se nourrissent à peu de frais, répliqua-t-elle, et j'espère que Dieu protégera ces innocentes créatures..... Pour moi, un peu de pain et un peu d'eau me suffisent.... c'est tout ce que j'ai pris aujourd'hui;... je rends graces

à la providence qui a bien voulu proportionner ma faim à mes chétives ressources....

— Je la suppliai de prendre courage... Dieu seul, lui dis-je, sait comment le combat doit finir.... Quand tous les maux réunis, comme d'innombrables bataillons, viennent nous menacer, ma chère, nous devons nous retrancher de notre mieux; et quand nous sommes attaqués, faire la plus belle défense possible.

— Je ne réparerai jamais cette perte, reprit-elle en essuyant ses yeux avec son tablier, qui était blanc comme la neige.... Oui, Monsieur, au sein même de la misère, elle était aussi propre qu'un bon officier en grande tenue...

— Pourquoi l'abandonnait-il, pour aller faire la guerre? dit mon oncle, avec l'accent du regret le plus vif; et en prononçant ces mots, le visage de l'honnête Tobie devint rouge comme un brasier...

— Il fut enlevé par un infâme artifice, Monsieur, continua Trim, d'une voix à peine articulée...

— Et puis il fut tué, Trim.... s'écria mon oncle, en se tordant les mains...

— Sauf votre respect, Monsieur, reprit Trim, je pense qu'on devrait s'abstenir de faire la guerre, quand on n'a pas de moyens suffisans

pour lever des troupes sans recourir à ces exécrables ruses (1).

— Tout soldat, répondit mon oncle, doit être un *volontaire*, et si je levais un corps, je n'y admettrais pas une seule recrue qu'elle ne se présentât étant à jeun : un soldat doit sentir quels intérêts il combat...., et il ne devrait entrer dans les rangs qu'avec une conscience irréprochable, et avec un cœur brûlant de l'amour de la patrie.....

— Si vous le permettez, Monsieur, reprit Trim, je vous raconterai toute cette histoire, telle que je la tiens de la pauvre *Anna*. C'est ainsi que se nomme cette femme infortunée.... je lui déclarai mon nom.

— Vous semblez prendre part à mes chagrins, M. Trim, me dit-elle; hé bien, je vais vous faire le récit de mes malheurs.....

— Oui, je compatis à vos souffrances..... m'écriai-je, et c'est du fond de mon ame.... Je m'assis près d'elle, sur le seuil de la porte; la

---

(1) On ne prend pas tant de peine pour la levée des matelots. Grace à la *presse*, Pope, l'honneur de la nation anglaise, pouvait être *arraché* à sa famille et aux lettres, pour aller mourir sans gloire à bord d'un vaisseau.

lune nous éclairait et répandait une douce clarté sur la nature en repos..... Vous le dirai-je, Monsieur?.... il me semblait alors, sauf votre respect, que je me trouvais à-la-fois heureux et malheureux.....

— Comment cela, Trim? demanda mon oncle.

— C'est que je ressentais, Monsieur, comme qui dirait une tendre passion pour *Anna* et pour tout ce qui l'entourait: voilà pour le bonheur..... et puis mon cœur était déchiré par ses peines; voilà pour le malheur, Monsieur....

— « Ce petit coin de terre, me dit-elle, était autrefois cultivé avec soin; mon *Édouard* et moi nous mettions tout notre orgueil à l'embellir..... hé bien! M. Trim, vous le voyez!... ce n'est plus maintenant qu'une ruine; ce terrein qui était si fertile, est dévoré par des ronces et des herbes sauvages..... Nos bons voisins nourrissent mes pauvres innocens et moi; eux seuls nous ont secourus de tous leurs moyens, depuis qu'on m'a *volé* mon *Édouard*..... Ils l'adoraient tous, et c'est sûrement en mémoire de lui qu'ils ont soin de sa pauvre veuve et de sa famille languissante..... Il était si bon, si facile, mon *Édouard*, que la ruse et la méchanceté n'ont pas eu beaucoup de peine à abu-

ser de sa simplicité..... Ce sont ses bonnes qualités qui lui avaient gagné mon cœur..... Un jour, j'étais bien jeune encore, je demeurais alors chez mon père, un jour je le vis s'exposer pour sauver le nid d'une petite famille de moineaux..... Ce trait me toucha si fort, que, dès ce moment, je l'aimai de toute mon ame: quelque inégalité qu'il y eût entre nous, par l'éducation et la naissance, (son cœur, M. Trim, était un trésor plus précieux que toutes les richesses.....) j'abandonnai la maison paternelle et nous marchâmes à l'autel..... Depuis ce jour mon père a constamment refusé de me voir..... et il me désavoue, ajouta-t-elle, en essuyant ses larmes ».

—Cet homme a donc une ame bien dure?.... m'écriai-je.....

— Il le faut bien, hélas! répondit-elle.....

— Je vous le demande, Monsieur, l'homme qui est assez dénaturé pour refuser de *caserner* son enfant..... son enfant! quelque coupable qu'il soit,.... ne mériterait-il pas de coucher toute sa vie au bivouac, sans jamais pouvoir trouver un abri pendant son sommeil?....

— Si toutefois un pareil homme peut dormir, répliqua mon oncle.

— Je ne consentirais jamais à marcher à la

tranchée avec lui; qu'il y aille seul! et eût-il de l'eau jusqu'aux genoux, je ne l'en retirerais pas!.... N'est-il pas vrai qu'un tel homme serait bon tout au plus à être *tambour-major*, je m'en rapporte à votre honorable personne (1).

— Cet homme est trop féroce pour qu'on lui confie le moindre poste, répondit mon oncle. Je ferais passer par les verges un tel drôle, et j'ordonnerais qu'on le chassât ensuite de la ville et des faubourgs, à son de caisse, et avec une cartouche infamante..... il mériterait bien un pareil traitement, car, comme soldat, il viole le premier de ses devoirs, l'*humanité*.....

— Le malheureux! ajouta Trim, il ne veut pas *capituler* avec celle qui est *sa chair et son sang*..... Que sa *reddition* sera terrible, quand la mort lui enverra sa *dernière sommation!*.... De quoi lui serviront alors le jeûne et les prières?....

— Continue l'histoire d'*Anna*, Trim, dit mon oncle.

Trim fit un salut respectueux, et reprit en ces termes :

« Un jour nous étions assis devant cette

(1) L'une des fonctions de ce bas-officier, en Angleterre, est de présider aux corrections militaires, et de compter les coups.

porte,.... à cette même place, M. Trim, me dit la pauvre *Anna;* c'était durant une belle matinée, le dernier dimanche de juillet; le soleil se levait radieux et allait être resplendissant..... Nous étions là, M. Trim, déjeûnant gaîment avec notre lait et notre beurre; le pauvre *Edouard* tenait un de ses enfans sur ses genoux; je berçais l'autre dans mes bras..... Un soldat s'avança vers nous : « (vous devez sentir maintenant, Monsieur, pourquoi elle éprouva tant de peine en voyant mon uniforme); » il semblait, ajouta-t-elle, harassé de fatigue. *Edouard* l'invita à partager notre repas; il nous rendit mille graces, consentit à s'asseoir, et il se rafraîchit; « (c'était plus qu'il ne méritait; n'êtes-vous pas de cet avis, Monsieur?)» Il ne nous quitta qu'au soleil couchant, il baisa nos chers enfans, et nous souhaita toutes sortes de prospérités; puis il revint sur ses pas, et pria *Edouard* de l'accompagner à quelque distance, pour le mettre dans son chemin, disait-il; *Edouard* sortit avec lui.... »

Ah, Monsieur! à ces mots, son cœur parut se fendre et ses pleurs coulèrent par torrens..... « A la nuit close,.... j'avais déjà préparé notre souper..... *Edouard* ne revenait point..... de

noirs pressentimens oppressèrent mon cœur..... j'allais à la porte à chaque minute..... au moindre bruit que le vent faisait en agitant les feuilles, je croyais entendre ses pas..... *Edouard* ne revint plus!.... O M. Trim, vous jugez quel fut mon désespoir!.... Je m'assis auprès de mes tristes enfans..... ils s'endormirent..... j'inondais de mes larmes leur berceau!.... je m'arrachais les cheveux, quelle nuit!.... quelle nuit! M. Trim,.... et quel lendemain!....

« Quelques jours après on m'apporta une lettre..... j'allais massacrer ces pauvres innocens..... et me tuer ensuite!.... tout-à-coup l'orage gronde!.... l'idée d'un Dieu se retrace à ma pensée en traits de feu, et me rappelle à moi-même;.... je crus entendre la voix du courroux céleste..... je tombai à genoux et j'implorai sa clémence..... »

La pauvre femme! son cœur se brisait..... elle chercha dans sa poche, et en sortit une lettre, dont les caractères étaient presque tous effacés, et le papier tellement froissé, qu'il semblait entièrement imbibé d'eau.....

— Cette lettre était mouillée de ses larmes, Trim, ajouta mon oncle.

— Elle était ainsi conçue, Monsieur, reprit Trim.

« Ma chère Anna ,.... je suis soldat ; le ser-
« gent que nous avons reçu dans notre ferme ,
« m'a extorqué mon enrôlement. Je prie le
« Seigneur de veiller sur toi et sur nos chers
« enfans..... O Anna !.... que mon cœur souf-
« fre !.... Nous nous reverrons bientôt , je l'es-
« père..... si ce n'est pas dans cette vie..... ce
« sera dans l'autre..... Anna ! ma chère Anna !
« je t'aime toujours de toute mon ame , et quoi
« que le ciel fasse de moi , je ne cesserai d'être
« jusqu'à la mort , ton époux infortuné et
« toujours fidèle , *Edouard* ».

Plus bas il ajoutait :

« Je ne suis pas le seul homme de la com-
« pagnie que l'on a fait soldat de cette manière.
« Nous ne savons pas où l'on nous enverra....»

— Trim ! s'écria mon oncle , en se levant avec impétuosité , Trim !.... quand je ne posséderais qu'un seul schelling en ce monde , je le partagerais avec cette veuve et ces orphelins..... je veux aller à sa chaumière avec toi.....

— Elle est au moins à quatre milles d'ici , Monsieur , observa Trim.

— Fût-elle à cinquante milles ! repartit mon oncle , je veux y aller , te dis-je , quoique je

n'aie qu'une béquille pour m'aider à faire cette longue route.

Affectueux Tobie !.... homme sensible et toujours bienveillant! Puisse l'Être infini qui te créa si bon, te rendre à jamais heureux !... Ah! quand tes yeux se fermeront,.... lorsque tes sens seront plongés dans ce sommeil éternel qui nous attend tous,.... les fleurs qui croîtront sur ta tombe ne se faneront point :.... sans cesse arrosées par les larmes du brave et du juste, elles conserveront une fraîcheur immortelle.....

SUITE

DE L'HISTOIRE D'ANNA.

NEUVIÈME FRAGMENT.

—Prenez garde à ces branchages, monsieur, dit Trim, en les écartant avec son bâton, afin de frayer à mon oncle Tobie l'entrée de la chaumière, dont un arbre abattu barrait la porte.

Ils trouvèrent Anna occupée à faire manger ses enfans; un vénérable vieillard venait de lui apporter ces dons que la charité se plaît à prodiguer à l'indigence.

Je ne sais pourquoi, mais la simple bienfaisance de l'homme des champs m'émeut davantage que les largesses répandues par les superbes élus de la fortune pour fonder un hôpital. Le principe de ce sentiment ne résulterait-il point du doute cruel que la charité du riche élève dans mon ame? Il y répand un froid indéfinissable, et détruit en même-temps l'effet

d'une heureuse harmonie.... O mes amis! *la vanité* se cache si souvent et avec tant de soin sous les vêtemens modestes de *l'humanité*, que la sagacité la plus profonde ne pourrait deviner laquelle des deux agit.... L'impulsion qui détermine l'homme simple est, au contraire, toujours pure, et les motifs qui dirigent sa générosité naïve ajoutent encore au charme de ses bienfaits.... La *libéralité* des gens du monde est gâtée par tant d'art que la *nature* même semble la désavouer.

Gardez-vous de croire, lecteur, que la paresse ait déshonoré l'indigence de ma sensible Anna, que ses chagrins accablans l'aient empêchée d'être laborieuse..... elle faisait de petits ouvrages à l'aiguille pour ses pauvres mais compatissans voisins... et les larmes de la douleur, unies à celle de la reconnaissance, mouillèrent plus d'une fois le tissu qu'elle façonnait.

— C'est vous, M. Trim, lui dit-elle, car elle le reconnut dès qu'elle l'entrevit...

On ne pouvait oublier cette douce et bonne physionomie.

— C'est vous qui avez écouté si patiemment le récit de mes malheurs, et qui avez eu la bonté d'y compatir!...

— Oui, Anna, répondit le caporal, en diri-

geant vers elle un regard bienveillant, dont je me souviendrai tant que j'aurai un cœur pour sentir; oui, Anna, et mon ame en conservera éternellement le souvenir...

— Malheureuse épouse! lui dit mon oncle Tobie, s'avançant à elle, et s'inclinant avec le respect dû au malheur;.. puis tout en la pressant affectueusement d'une main, de l'autre il frappait alternativement de petits coups sur les joues de roses des deux enfans...

— Connaître vos infortunes, Anna, c'est les ressentir et les plaindre...

— Ah! ce maudit sergent! répondit la triste Anna, il savait bien quel mal il allait nous faire; mais son ame y était insensible.

— *La sensibilité! son ame!* répétait mon oncle, elles n'avaient, hélas! rien de commun avec sa *mission!*...

— Il n'avait donc aucune *consigne* honnête à remplir en ce monde! s'écria Trim, et j'ose affirmer que ni vous, Monsieur, ni moi, ne lui envierons un tel poste.

— Je t'en donne ma parole d'honneur, Trim, répondit mon oncle avec force.

— Je ne vous ai pas encore entretenu, Monsieur, de la lettre qu'Anna reçut de Flandres...

— La pauvre Anna pâlit.... elle avait déjà

versé bien des larmes, mais la source de ses douleurs n'était point tarie... elle essuya une larme... une seconde brilla sur sa paupière, elle l'essuya encore.... une troisième parut... : Oh! certes le stoïque le plus endurci n'aurait pu nier les angoisses de ce cœur déchiré.

Elle tira une lettre de son sein.... c'était celle d'*Edouard*... elle la baisa et la remit dans son corset. Elle sortit l'autre de sa poche et la présenta à Trim.

Fidèle à la subordination militaire, le caporal prit en un clin-d'œil l'attitude convenable; il éleva à la hauteur du front sa main gauche, qu'il tourna en appuyant le revers de l'index sur le bouton de son chapeau, et de l'autre main, il remit la lettre à mon oncle Tobie....

Le vieillard entra dans ce moment avec le petit tribut accoutumé de sa bienfaisance pour Anna et ses enfans.

Anna arrosait encore de ses pleurs la lettre fatale qu'elle avait reçue de son Edouard.

La douleur est si timide quelquefois qu'elle s'efforce de cacher ses larmes et la cause même qui les fait couler.... A la vue de ce bon vieillard, elle se hâta d'essuyer ses yeux, et remit avec précipitation la lettre dans son sein.

Voici ce que contenait cette lettre de Flandres :

« Chère Anna, je suis désolé d'être obligé « de vous faire part de mauvaises nouvelles ; « sur mon honneur, j'en suis désolé! Edouard « fut atteint de deux balles, hier, dans la bataille. « Pauvre garçon! nous avons passé bien des « nuits sous la même tente..... l'amitié qui « nous unissait était d'autant plus vive, que « notre sort était pareil. J'ai été victime du « même artifice que lui. Ma perte a désolé ma « mère, déjà accablée de vieillesse ; elle ne « vivait que par mes soins, elle est morte de « douleur et de faim..... Oh! combien de nuits « nous avons passées, Edouard et moi, à « pleurer au lieu de sommeiller, à nous dé- « soler, couchés sur la paille humide qui nous « servait de lit! Que de fois il m'a raconté « combien vous étiez heureux l'un par l'autre, « et quelles jolies créatures mettaient le comble « à votre bonheur!... Je ne les reverrai jamais!.. « me disait-il, et puis il détournait la tête et « pleurait comme un enfant ; je voudrais avoir « été tué à sa place.

« Il m'a chargé de vous renvoyer la tresse « de cheveux jointe à ma lettre, cette tresse que « vous lui donnâtes, m'a-t-il raconté, pour le

« récompenser de son humanité envers la « tendre couvée d'un moineau, et il me l'a remise « un instant avant le premier pansement de « ses blessures. Il expira environ huit heures « après... Si le sergent, auteur de nos peines, « avait été aussi humain pour Edouard, « qu'Edouard le fut pour un oiseau, tous ces « malheurs, ne seraient point arrivés... Quelle « honte! on tue ici les hommes avec plus de « sang-froid, que nous autres habitans de la « campagne n'écrasons l'insecte qui ronge et « détruit nos arbres. O Anna!... jamais je « n'aurais voulu croire que les hommes fussent « si cruels!... Si j'ai le bonheur de revenir dans « notre pays, je vous soutiendrai, pauvre « Anna, vous et vos enfans.... Vous me tiendrez « lieu de ma mère.

Votre ami infortuné, JAMES.

« *P. S.* Si ceux qui gouvernent étaient à « notre place et souffraient comme nous, ils « ne déclareraient pas aussi légèrement la « guerre. »

Mon oncle Tobie n'avait pas achevé la lecture de la moitié de cette lettre qu'il se hâta de l'aller finir à la porte. — Anna, se dit-il à lui-même, a bien assez de sa douleur sans que

je l'afflige encore par le spectacle de la mienne.

Généreux Tobie!....

Indique-moi de grace, Anna, dit mon oncle avec l'accent de la pitié la plus tendre qui se soit jamais exhalée des lèvres d'un homme sensible, indique-moi, Anna, ce que je pourrais faire pour effacer à jamais de ton souvenir les chagrins qui te dévorent?..,

— Les oublier! répondit-elle... les oublier!... et ses deux mains se joignaient avec force, jamais!... jamais!...

Il y avait dans le son de sa voix, dans son regard, son attitude, une sévérité douce, qui semblait accuser mon oncle d'avoir pu penser qu'il lui fût possible d'être infidèle à sa douleur....

— Mais tant que je vivrai, continua-t-elle, je me souviendrai de vos bontés, et de celles de M. Trim.

Quand la nature aurait départi au cœur même d'Anna la faculté de s'exprimer, il n'eût pas rendu avec plus de sincérité l'expression de sa reconnaissance....

Les regards de mon oncle et ceux de Trim lui dirent qu'à cet égard, leur conviction était parfaite; ils s'exprimaient ainsi : « Tes « actions de graces ont acquitté au centuple

est un garçon d'une vertu rare, il prendra vos intérêts, comme un tendre frère... et si nous sommes mis en déroute, Anna, continua-t-il, avec un de ces sourires dont la prodigue nature l'avait doué, je vous tiendrai lieu de père, ainsi qu'à vos enfans; ils prendront en toute liberté, leurs ébats sur mon boulingrin, et lorsque leur vue attristée s'arrêtera sur mes *redoutes*, ils se rappeleront les infâmes moyens qu'on employa pour leur ravir leur père; ils lèveront ensuite les yeux vers le ciel avec reconnaissance, et remercieront l'Être miséricordieux qui leur donne un autre père..... Trim, vous dis-je, se chargera de vos intérêts..

— Sauf votre respect, Monsieur, dit le caporal, je ne pense pas qu'il soutienne le siége.....

— Dis-lui, Trim, reprit mon oncle Tobie avec une dignité imposante, dis-lui que je suis un vieux soldat, et que j'ai reçu une blessure.....

— O ciel! s'écria Anna, dont les regards exprimèrent tout-à-coup une sorte de pitié frénétique : et vous aussi, vous avez été enrôlé de force?....

— Non, pauvre infortunée! répondit mon oncle, j'ai servi volontairement, et le métier

de soldat est glorieux, quand on l'exerce pour la défense du faible..... Nos armes sont le bouclier derrière lequel il doit se réfugier..... Dis-lui, Trim, continua mon oncle, que ma blessure m'empêche de me mettre en campagne, et qu'elle me prive, à mon grand regret, du plaisir de lui rendre une visite en personne..... Tu vas m'accompagner d'abord, jusqu'à l'auberge voisine, où j'attendrai ton retour.....

En partant, mon oncle Tobie baisa ses enfans avec tendresse, les larmes roulaient dans ses yeux; puis il présenta à Anna sa main d'abord, et ensuite sa bourse. Elle reçut l'une et l'autre avec cette modestie vraie qui charme toujours le cœur d'un homme délicat.

Anna ferma la porte de son humble demeure. Son propriétaire était un de ces hommes dont l'espèce est rare; elle lui devait le loyer d'une année, et jamais il n'eut la pensée même de l'en faire rougir. Elle vola chez lui pour s'acquitter.

Malgré tous ses chagrins, Anna n'avait point perdu le sentiment et le besoin de l'honnêteté.

Oh! sûrement, en faveur de tant de vertus, son père lui pardonnera!....

Laissons maintenant Trim allant s'acquitter de son honorable mission.

FIN

DE L'HISTOIRE D'ANNA.

DIXIÈME FRAGMENT.

Mon oncle Tobie, assis au coin de son feu, fumait stoïquement sa pipe.

— Je voudrais, disait-il, avec l'accent d'une impatience dictée par le sentiment..... je voudrais que Trim fût de retour.....

En ce moment même la porte s'ouvrit et Trim parut. Mon oncle en tressaillit de joie sur son fauteuil.

— A-t-il *capitulé*, Trim ?

— On ne le prendra que par *la famine*, Monsieur, dit Trim, d'une voix de tonnerre.

Quand mon oncle, à la tête de son régiment, aurait essuyé une *déroute complète*, il n'eût pas montré plus d'abattement..... Sa pipe s'échappa de ses doigts, et le tabac à moitié consumé tomba sur le parquet.....

— Sauf votre respect, Monsieur, ajouta

Trim, dès que j'ai aperçu *l'ennemi*, j'ai répugné à *entamer la négociation*..... Sa physionomie ne me revenait pas..... je lui ai remis le paquet, sans dire un seul mot..... En le prenant, il a jeté un regard sombre, tour-à-tour, sur l'adresse et sur moi, puis sur l'adresse encore.

— C'est d'Anna !.... s'est-il écrié en fronçant le sourcil

— C'est-à-dire, lui ai-je répliqué, de l'ame la plus honnête, la plus pure qui respire dans les vastes domaines de Sa Majesté.... Ses regards devinrent affreux, et il me parut en ce moment aussi noir que la poudre à canon..... il se mit à lire les lettres.

— « Il s'est enrôlé..... il a été tué ! Eh bien ! qu'elle périsse de misère !.... s'est-il écrié..... et quand à vous, l'ami ! si vous vous avisez jamais de revenir me rompre la tête pour cette malheureuse et ses bâtards !.... »

— Bâtards !.... ai-je répliqué, bâtards !.... Ils sont, Dieu merci, d'une race toute aussi bonne, toute aussi légitime que la vôtre !....

— Je n'ai pu supporter tant de barbarie, et la figure de ce monstre m'a causé autant d'horreur que son langage..... — Quand ils seraient bâtards, ai-je repris, d'un ton un peu plus

calme, est-ce leur faute ?.... Pauvres enfans !.... Au reste, si ce nom ne devait appartenir qu'à l'homme dénaturé, vous seriez le plus vil de tous les bâtards.....

— Je crus, sauf le respect que je vous dois, Monsieur, je crus qu'il allait tenter l'assaut, mais je ne le craignais pas, j'étais sur la défensive..... A la chaleur que je mettais à soutenir l'opprimé, il vit bien que j'avais l'honneur d'être *soldat*. Hélas! pauvre Edouard!.... tu n'étais pas là pour te défendre!.... Calomnier un homme mort, c'est une lâcheté; mais insulter à la mémoire d'un fils,..... d'un soldat mort au champ d'honneur! Ah! c'est plus que je n'en pouvais supporter!....

Trim essuya ses yeux.

Peins-moi la physionomie de cet homme, dit mon oncle.

Trim s'inclinant avec respect se hâta de satisfaire à cette demande..

— Sa physionomie est celle d'un coupe-jarrets, trait pour trait, le visage hâve, les joues décharnées, le front sourcilleux, le regard sinistre, et le corps chétif et voûté..... C'est un vrai cadavre!....

— C'est sa conscience qui le mine!.... répliqua mon oncle.

— Sauf votre avis, Monsieur, observa Trim, je pense qu'un pareil homme n'a point de conscience..... Il ressemble à ces soldats maraudeurs, qui ne se battent jamais qu'en brigands, et dans l'espoir du pillage..... J'oubliais de vous dire, Monsieur, que ses cheveux sont blancs.

— Ses actions, répondit mon oncle en soupirant, ses actions déshonorent en lui ce signe vénérable de la vieillesse.

— Monsieur, continua Trim, il n'y a pas plus de sensibilité dans le cœur de cet homme, que dans un boulet de canon.

— Eh bien! Trim, nous servirons de père à ces pauvres innocens, dit mon oncle avec l'expression de l'ame!... Je suis seulement fâché que tu aies riposté à son feu..... S'il est beau de combattre un brave ennemi, c'est être sage que dédaigner un lâche.....

Un messager vint interrompre la conversation.... Il se présenta de la part du père d'Anna, qui, dans son accès de colère, s'était rompu un vaisseau dans la poitrine. Ce misérable désirait voir sa fille et le caporal. — Je viens de chez Anna, ajouta le commissionnaire; elle m'a renvoyé chez vous : son père, avant de mourir, veut la voir, ainsi que le soldat qu'il a offensé.

Mais je crains bien qu'il ne soit pas long-temps de ce monde.

— En avant! marche! Trim! lui commanda mon oncle, et hâte-toi de lui porter du secours.....

— En vérité, Monsieur, dit Trim; cet homme me fait pitié maintenant.

Quelques souffrances que le genou de Trim lui fit ressentir, se croyant encore sous les armes, oubliant sa lassitude, sa conscience lui donna de nouvelles forces, et sa démarche en devint plus légère.

Avant de se quitter, mon oncle et Trim s'adressèrent mutuellement un regard de félicitation..... Les premiers ils avaient proposé la paix; elle avait été rejetée..... l'ennemi vaincu la demandait à son tour...., quel triomphe! quelle gloire!.... Ils étaient trop sages l'un et l'autre pour forcer l'ennemi à se réfugier dans son seul désespoir.

Mon oncle chargea sa pipe pour la seconde fois. Plongé dans les réflexions d'une heureuse attente, il mettait un long intervalle entre chaque tourbillon que son haleine poussait dans l'air..... Son imagination lui retraçait en un riant tableau, son cher caporal, le front couronné de lauriers entrelacés avec l'olivier

de la réconciliation..... La sérénité de l'espérance brillait sur son visage, et cependant les ombres légères de l'incertitude l'obscurcissaient de moment en moment. Ainsi dans les plus belles journées du printemps, le soleil est voilé par des nuages passagers.

Le jour était sur son déclin, et à mesure qu'il fuyait, l'impatience de mon oncle augmentait... Après avoir fixé long-temps ses yeux sur le loquet de la porte, il se leva, marcha avec agitation, s'assit... puis se releva et se mit à la croisée. Le tabac de sa seconde pipe consumé déjà presqu'en entier, ne jetait plus qu'une lueur mourante.... Trim parut enfin.... la mélancolie assombrissait tellement tous ses traits, qu'à son aspect le sourire eût fui même des lèvres de roses de la gaieté!

Mon oncle alla brusquement à lui.

— Qu'y a-t-il, caporal?... Avons-nous perdu l'honneur de cette journée?...

— Monsieur, répondit Trim, selon l'avis du commissionnaire, j'ai été prendre Anna; nous nous sommes mis en route avec ses pauvres enfans; en arrivant chez son père, une vieille femme, qui est son intendante, nous a adressé ces mots : — *Il est mort!*...

La pauvre Anna est tombée évanouie sur le

seuil de la porte.... nous la rappelons à elle-même... elle veut voir son père... ellle s'élance vers son lit, saisit le cadavre et l'inonde de ses larmes....

« Maintenant, s'écrie-t-elle, ah!... mainte-« nant vous ne pouvez me chasser de votre « présence!!! » Attachée aux tristes restes de son père, il semblait qu'elle craignît qu'on ne l'en arrachât... Si vous l'aviez vue, Monsieur, couvrir de baisers ces lèvres pâles et glacées, vous eussiez craint comme nous que dans l'excès de son délire, aspirant la mort, elle n'eût elle-même hâté son trépas....

— Cette pauvre Anna finira malheureusement! murmura mon oncle, en joignant ses mains avec un effort pénible.

— Ah! Monsieur, reprit Trim, faible et délicate comme elle est, elle ne pourra résister à tant de malheurs.... Le testament de son père était près de lui... peut-être avait-il eu avant de mourir le sentiment de le refaire en sa faveur... Mais le sort était décidément contre la pauvre Anna.

— Sera-t-elle toujours aussi malheureuse? demanda mon oncle; puis il ajouta en soupirant profondément, Trim! comme homme et

comme soldat, il est de notre devoir de tendre une main secourable à cette infortunée; car elle a été victime de *l'insensibilité d'un père et de la trahison d'un militaire*... Mon oncle ne prononça point ces derniers mots sans rougir; ce qu'il souffrit est inexprimable. La sympathie déchirante qu'éprouvait Trim en ce moment pouvait seule en donner une idée. Malheureuse Anna! tes douces vertus méritaient un meilleur sort... Console-toi, s'il est possible; mon oncle Tobie servira de père à toi et à tes enfans. Trim sera son digne auxiliaire, et quels que soient tes chagrins, ils redoubleront de soins et d'efforts pour te réconcilier avec la vie.

Repoussée par un monde insensible et corrompu, injustement accablée par l'inflexible destin, comme tu le fus par ton père, si tu dois te préparer à de nouvelles souffrances, mon oncle Tobie et Trim ne se lasseront point de verser le baume de la commisération sur les plaies de ton cœur....

Bienfaisance! fille du ciel! la gratitude marche toujours à tes côtés, elle est ton soutien fidèle!.... lorsqu'affaiblie par le temps et dépouillée par le malheur, tu chemineras, nu pied, dans le sentier pénible de la vie, la re-

connaissance, l'œil humide, mais étincelant de souvenirs heureux, s'inclinera devant toi.... elle ôtera les sandales de ses pieds pour les attacher aux tiens.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SERMONS CHOISIS.

Préface. Page 3

SERMON PREMIER. *Le Bonheur.* 7

II. *La Maison de Deuil et la Maison de Fête* 19

III. *Le prophète Élisée et la veuve de Sarepte.* 32

IV. *Le Lévite et sa Concubine.* 54

V. *Plaintes de Job sur les malheurs et la brièveté de la vie.* 71

VI. *Le caractère de Semeï.* 88

VII. *Le Pharisien et le Publicain.* 100

VIII. *La Philantropie recommandée.* 112

IX. *La conduite de Félix envers saint Paul.* 128

X. *Les abus de la conscience.* 141

XI. *Considérations sur l'histoire de Jacob.* 159

XII. *Les voies de la Providence justifiées.* 175

XIII. *Lazare et l'homme riche.* 188

XIV. *Considération sur les graces accordées à la Nation.* 204

XV. *Le caractère d'Hérode.* 218

XVI. *Le temps et le hasard.* 232

Pensées diverses. Page 242
Mémoires sur Sterne et sa famille 254
Analyse de Tristram Shandy. 263
Fragmens à la manière de Sterne. 278
PREMIER FRAGMENT. *La guerre.* 283
II. *Prospérité et Humanité.* 292
III. *Le ministre Shandéen.* 298
IV. *La Justice.* 308
V. *Les missions Religieuses.* 314
VI. *Histoire d'un Hindoux.* 321
VII. *La Nécessité.* 331
VIII. *Histoire d'Anna.* 342
IX. *Suite de l'histoire d'Anna.* 353
X. *Fin de l'histoire d'Anna.* 366

FIN.

nées de la même manière, quoique ces places, au plus haut point de leur prospérité, ne pussent être comparées à Prévésa. Parga évita heureusement cet orage en recevant dans sa forteresse une garnison russe de Corfou.

Ali regardant déjà comme assurée la réussite de ses projets sur les Sept-Îles, pressa vivement M. Pouqueville de lui fournir de l'artillerie et des ingénieurs, s'engageant à donner tant d'occupation aux Russes de ce côté, qu'ils seroient hors d'état d'inquiéter l'armée françoise de Dalmatie, ou d'envoyer des renforts à Cattaro, ville que menaçoient d'assiéger les François qui avoient alors des forces considérables à Raguse. Ses désirs furent accomplis au commencement de 1807; il reçut des artilleurs et des munitions qu'une chaloupe canonnière et une corvette lui apportèrent du royaume de Naples; et le colonel Vaudoncourt, officier du génie plein de talent, qui avoit été chargé par Marmont d'une mission pour les beys et pachas d'Erzegovina, d'Albanie et d'Épire, resta dans ses domaines pour diriger les opérations. Cet officier, dans une dépêche au maréchal Marmont, dépêche que j'ai vue, dit qu'il ne lui avoit pas été difficile de pénétrer les motifs et d'évaluer les services qu'on pouvoit attendre de tous les autres chefs qu'il avoit vus; mais il peint Ali-Pacha comme un homme parvenu à se rendre indépendant par une suite compliquée de crimes les plus énormes, ayant

ir aucune espèce de secours à ses ennemis, il ommença à les attaquer sérieusement. Un autre vénement arrivé, pendant l'automne de 1809, onna une nouvelle force à ses espérances, une ouvelle énergie à toutes ses mesures. Ce fut l'exulsion des François de Zante, de Céphalonie, 'Ithaque et de Cerigo, et l'occupation de ces îles ar les Anglois. Il étoit alors occupé du siége de erat, dans le nord de l'Albanie, dont la citadelle, élevant sur une haute montagne sur la rive roite de l'Apsus, étoit regardée comme impreable. Ali cependant pressa le siége avec tant de gueur, bombardant, des hauteurs voisines, la ville la citadelle, et jetant la terreur parmi la garnin et les habitans par ces nouveaux instrumens destruction, les fusées à la congrève, sous la rection d'un officier du génie anglois, qu'Ibrahimcha fut obligé de capituler sous condition de se tirer à Avlona avec sa suite et ses trésors. Ali, ns sa voiture, et entouré de ses troupes, attendit, r la rive gauche de la rivière, qu'Ibrahim eût versé le pont, après quoi il entra dans Berat et prit possession, non seulement sans l'agrément la Porte, mais même sans qu'elle en fût instruite. crut pourtant devoir envoyer une dépêche à souverain pour l'informer qu'une grande partie la Haute-Albanie étant en état de révolte, et rahim-Pacha non seulement se trouvant incable par son âge et ses infirmités d'y rétablir